DEC 28 1938

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 DÉCEMBRE 1938

GÉNÉRAL DUVAL	*L'Aviation de Guerre*	721
JEAN COCTEAU	*Jean-Jacques Rousseau.* — I. .	742
CONSTANTIN DE GRUNWALD	*Hongrie 1938*	762
RAYMONDE VINCENT	*Blanche.* — II.	782
ÉMILE DARD	*Évasion d'une Armée espagnole.*	817
FÉLIX DE CHAZOURNES	*Beaux Jours sur les Andes* . .	844
RENÉ DUMESNIL	*Renaissance de l'Hippocratisme.*	879
SELMA LAGERLÖF	*Le Monde à quatorze ans* . . .	890
JACQUES ROUVIER	*La Propriété immobilière* . . .	912
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire.*	929
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	938
FRANÇOIS LEUWEN	*Rentrée des Chambres.*	945

P. D'ESPEZEL : *Le Musée Camondo*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

45e ANNÉE *NUMÉRO 24*

La REVUE DE PARIS *publiera en 1939*

Romans et nouvelles :

Comme un Voleur
par André THÉRIVE.

Deux Cavaliers de l'orage
par Jean GIONO.

Don Juan aux mains vides
par Marc CHADOURNE.

La Leçon des faits
par Somerset MAUGHAM.

Soirs guatémaltèques
par Félix DE CHAZOURNES.

Le Moment musical
par Marcel ARLAND.

Le Bourgmestre de Furnes
par Georges SIMENON.

Comme toi-même
par Robert DE TRAZ.

Hamlet Noir
par Wulf SACHS.

Le Bouquet de la Mariée
par Jacques CHENEVIÈRE.

J'ai réveillé Vladivostok
par Jean FONTENOY.

et des œuvres de : Jean Giraudoux, François Mauriac, Paul Morand, Jules Romains, Francis Carco, Pierre Mille, Henry de Montherlant, J.-L. Vaudoyer, Alexandre Arnoux, Henry de Monfreid, Pierre Frédérix, William Faulkner, Charles Plisnier, Georges Blond, Louis Francis, etc., etc...

Les Souvenirs
de Marie DE CHAMBRUN.

Le Mythe de la Femme
par Jacques CHARDONNE.

Pages de Journal
par Julien GREEN.

Anthologie 1939 et ***Poèmes*** de Gilbert Mauge, L. de Vilmorin, P. de la Tour du Pin, etc...

Études littéraires et essais :

Hoffmannsthal
par Edmond JALOUX.

André Chénier
par Charles MAURRAS.

Racine
par André ROUSSEAUX.

Un Premier Essai du grand Meaulnes
par Francis CARCO.

Le XVIIIe siècle d'Henri de Régnier
par André BELLESSORT.

Arnim
par Albert BÉGUIN.

La Jeunesse de Conrad
par G. JEAN-AUBRY.

Henry de Montherlant
par Marcel THIÉBAUT.

Toulet
par Paul CHAUVEAU.

Anatole France
par Ramon FERNANDEZ.

Pierre Mille
par M. MARTIN DU GARD.

Guillaume Apollinaire
par Pierre LIÈVRE.

Dorothy Richardson
par Gabriel MARCEL.

Thomas Mann
par Maurice BETZ.

Des lettres inédites de Balzac à l'Étrangère
présentées par Marcel BOUTERON.

Une Correspondance inédite d'Anatole France
présentée par Lucien PSICHARI.

Des lettres inédites de Mérimée à Charles de Rémusat
présentées par M. PARTURIER.

et des études de : Marthe de Fels, Paul Valéry, Paul Claudel, J. de Lacretelle, André Maurois, Gérard Boutelleau, Gérard Bauër, René Lalou, Léon Pierre-Quint, Gabriel Marcel, Robert Brasillach, etc...

L'AVIATION DE GUERRE

Les problèmes que pose l'emploi de l'aviation à la guerre s'amplifient chaque jour ; ils s'amplifient dans la mesure où l'avion augmente sa vitesse et son rayon d'action. On dit : libre comme l'air. L'avion, dont l'air est le domaine, semble avoir de plus en plus cette liberté de mouvement qui lui confère une sorte de don d'ubiquité. C'est là une propriété redoutable à la guerre. Personne ne se sent plus nulle part à l'abri de la menace aérienne et c'est pourquoi, en fait d'aviation, tout le monde veut avoir voix au chapitre.

Jamais hommes politiques, stratèges et tacticiens ne firent plus d'effort qu'au XIXe siècle pour localiser la guerre entre militaires. Tandis que se multipliaient les accords internationaux sur le droit des gens, Clausewitz posait, en principe, que les forces organisées de l'ennemi devaient constituer l'objectif à peu près exclusif de toute opération de guerre. La coutume s'établissait de qualifier de francs-tireurs et de traiter en criminels tous ceux qui prenaient part aux hostilités sans être soldats qualifiés, dûment inscrits sur les contrôles des armées. On prétendait limiter ainsi le champ ouvert à toutes les horreurs de la guerre. Vain rêve que le souffle de l'avion achève de dissiper brutalement. Jamais, même aux temps les plus barbares, le monde n'a été menacé de plus de destruction et de massacres.

C'est là ce que j'appellerai l'aspect civil de la guerre aérienne, par contraste avec l'aspect militaire, celui sous lequel

on envisage l'avion comme un canon, un char de combat, un engin quelconque de champ de bataille. Les deux aspects se complètent, mais, à certains points de vue, ils s'opposent aussi. De cette opposition sont nés, en partie, le Ministère de l'Air et la dualité de commandement. Et c'est encore elle qui s'exprime par la réduction de l'aviation de coopération, étroitement liée aux armées, au profit de l'armée de l'air indépendante, ayant pour principale mission la défense du erritoire national et l'attaque du territoire ennemi, tout au moins à titre de représailles.

ASPECT CIVIL DE LA GUERRE AÉRIENNE

A aucune époque et dans aucun pays, la population civile n'a supporté sans un profond émoi la menace, même légère, de l'ennemi s'exerçant directement contre elle. Il suffit, sans remonter bien loin dans l'histoire, de rappeler le souvenir des Cosaques de 1814 et des uhlans de 1870. Des patrouilles lointaines de cavalerie, dont l'action matérielle était nulle, provoquaient l'effroi à très grande distance des armées. C'était surtout un abri contre les coureurs de cette sorte que les villes du moyen âge demandaient aux murailles dont elles s'entouraient. La décentralisation de la défense passive était alors la conséquence naturelle de la faiblesse de l'État. De nos jours, la population civile n'est plus apte à comprendre que l'armée, expression de la puissance de l'État, ne réussisse pas à s'interposer, comme un obstacle infranchissable, entre l'ennemi et elle. C'est de l'État qu'elle attend sa protection.

La première question qui se pose, c'est de savoir dans quelle mesure existe, à l'heure actuelle, le péril aérien et s'il est possible de s'en garantir. Entre 1914 et 1918, l'imprécision du bombardement par avion permettait dans une certaine mesure de le dédaigner. Je dis : dans une certaine mesure, parce que, malgré tout, il avait déjà un grand effet moral ; lorsque le bombardement prenait pour objectif un grand centre de population comme Paris ou Londres, son imprécision était négligeable. Néanmoins, même dans ce cas, les statistiques démontrent que les effets ont été très limités. Du 31 mai 1915 au 20 mai 1918, Londres a été bombardé cinquante-deux fois

par zeppelin ou par avion ; le total de ses pertes a été : en 1915, 85 tués et 244 blessés ; en 1916, 35 tués et 123 blessés ; en 1917, 315 tués et 987 blessés ; en 1918, 159 tués et 354 blessés. Paris a subi, entre le 30 août 1914 et le 16 septembre 1918, quarante attaques aériennes ; ses pertes furent faibles de 1914 à 1917 ; au total : 36 tués et 90 blessés pour quatorze bombardements. Elles furent, au contraire, plus importantes que celles de Londres en 1918 : 231 tués et 512 blessés pour vingt-six bombardements. Paris souffrit d'autant plus en 1918 qu'il convient d'ajouter, aux pertes dues au bombardement par avions, celles dues au bombardement par canons à longue portée. Celles-ci furent très sensibles, surtout si on les rapproche du nombre d'obus tirés. Pour 320 obus tirés, il y a eu 256 tués et 625 blessés. Ceci donne une idée de l'efficacité comparée en 1918 de l'avion et du canon comme engins de bombardement. Sans aucun risque pour l'assaillant et, à très peu de frais, le canon a eu des effets nettement supérieurs à l'avion. Même au point de vue moral, le canon avait sur l'avion une double supériorité : la permanence de sa menace et l'impossibilité de l'alerte préalable. Les avions étaient annoncés par le guet ; le canon s'annonçait lui-même ; les 320 obus se sont répartis, de mars à septembre, sur 144 jours de tir. C'étaient l'inquiétude, l'appréhension constamment maintenues ; l'action intermittente provoque une usure morale moindre. Il est vrai que la proximité relative des armées allemandes était la condition nécessaire du bombardement par le canon. Mais, à cette époque, le rayon d'action usuel des avions ne dépassait pas beaucoup la portée de ce type de canon, que les Parisiens appelaient « la Bertha ».

Les conditions ne sont plus les mêmes. Il se peut que l'artillerie ait fait de nouveaux progrès ; l'avion l'a, à coup sûr, définitivement distancée. Déjà, en 1918, les possibilités destructives de l'avion n'ont pas été épuisées, tant s'en est fallu ! On aurait probablement fait davantage en 1919, si la guerre avait duré. On en parlait sérieusement et, peu à peu, on s'habituait à cette idée. La fabrication de bombes de 250 kilogrammes et plus allait devenir courante. Il eût suffi d'une vingtaine d'avions, lançant seulement chacun deux bombes sur le centre de Paris, pour provoquer une catastrophe dont

personne, à l'arrière, n'imaginait la grandeur. *Or cela n'a pas été fait uniquement parce que cela n'a pas été voulu.* La situation est un peu la même en Espagne, aujourd'hui. Les bombardements aériens sur Madrid, Barcelone, Valence, Alicante, etc., ont vivement ému l'opinion. Ils ne donnent cependant aucune idée de ce qui pourrait être fait si on le voulait ; *mais on ne le veut pas.*

Pourquoi ne le veut-on pas? Faut-il croire que les chefs d'armée reculent devant l'horreur d'une telle exécution? Je n'ose pas le dire. Il y en a, certes, et j'espère que ce serait le sentiment des nôtres. Mais tous ne reculeraient pas pour un motif de moralité et, pas plus qu'eux, les chefs de Gouvernement. Le motif de leur hésitation, c'est bien plutôt la crainte de l'opinion internationale. Les stratèges en chambre rient volontiers de tels scrupules, mais les hommes d'État ne leur font pas écho. Ils savent que le sentiment public a, de nos jours, une valeur positive. Il ne peut certes pas déterminer seul l'hostilité, à plus forte raison l'entrée en guerre d'un pays neutre ; mais il peut singulièrement faciliter l'action diplomatique qui y conduit. Est-il certain que les États-Unis se fussent laisser entraîner à la guerre sans le mouvement profond et durable de l'opinion, dû au torpillage du *Lusitania?* Il est même certain que, sans les excès de la guerre sous-marine, cette opinion fût longtemps encore demeurée neutre. Aucun homme d'État n'a encore osé braver un tel danger, même moral.

Osera-t-on demain? Quelques juristes cherchent à créer sur cette route des obstacles de droit. Je crains fort qu'ils n'y réussissent pas. On rappelle l'interdiction du droit des gens de bombarder les villes ouvertes et on veut en tirer argument contre le bombardement par avion des centres de population. Mais que signifie cette interdiction de bombarder les villes ouvertes? On n'a jamais réussi à en imposer le respect. Aucun lieu habité ne peut prétendre, en temps de guerre, au droit de refuser l'entrée à la force ennemie. L'interdiction de bombarder une ville ouverte a pour contre-partie nécessaire l'obligation, de sa part, de se soumettre à l'occupation militaire. Dès l'instant où elle se met en état de résistance, elle se trouve dans la même situation que toutes les localités

encloses dans un champ de bataille ; elle devient justiciable de toutes les formes de la violence. Il serait malaisé de prétendre illicite l'usage du canon contre elle. Une ville sommée par avion et qui, pour toute réponse — ou même sans attendre de sommation — ouvre le feu de ses canons de défense passive, peut-elle prétendre à l'immunité ? A quelle distance du front une ville est-elle fondée à se dire hors du champ de bataille ? Le champ de bataille a pris une telle ampleur, une telle profondeur que, dans certaines de ses parties, il n'est souvent accessible qu'à l'avion, dont l'action est par là-même justifiée. Les quartiers généraux s'échelonnent à l'arrière du front : y a-t-il un grade à partir duquel l'officier général doive être considéré comme hors du champ de bataille et légitimement à l'abri des coups de l'aviation ? Supposition évidemment absurde ! Mais alors, lorsque les comités de guerre et états-majors interalliés s'installaient en 1918 à Versailles, ne donnaient-ils pas du même coup à l'aviation allemande le droit de venir les bombarder, eux et la ville par la même occasion ? Et où nous arrêterons-nous ? La loi sur l'organisation de la nation en temps de guerre insiste avec force sur les devoirs et prérogatives du Gouvernement, en ce qui concerne la direction de la guerre ; elle l'entoure pour cela de grands chefs, d'états-majors et d'organes militaires. Sera-t-il interdit à l'ennemi de s'attaquer à ce chef suprême de la guerre ? Ou ce chef suprême jouira-t-il, vis-à-vis du danger, de privilèges ignorés du modeste soldat, qui, à l'autre bout de la hiérarchie, assure l'exécution de sa pensée ? A la limite de ce raisonnement, la conception de la levée en masse, de la nation armée et de la guerre totale, ne peut-elle pas faire de tous les pouvoirs publics, législatifs et exécutifs, chef d'État, ministres et Parlement, un but légitime pour l'ennemi et son aviation, seul moyen militaire par lequel ils puissent être atteints ? En résumé, je ne crois pas que, par la voie juridique, on arrive à faire obstacle à l'abus de la force ; je craindrais même qu'on ne finisse ainsi par tout justifier, sinon légitimer. Il n'y a pas d'autre barrière morale que le sentiment public ; il n'en faut surestimer, ni sous-estimer la valeur.

Allons-nous donc conclure que, de fait et peut-être même de droit, le bombardement par avion d'une grande ville

comme Paris est possible, même probable? Probable? Oui. Mais jusqu'à quel degré? S'agira-t-il d'appliquer une méthode de guerre selon la formule du général Douhet, qui voyait dans le bombardement aérien, exploité jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités, le facteur décisif de la victoire. C'est l'opinion qu'a défendue, dans cette revue, le 15 octobre dernier, M. Pierre Faure : « Pour ma part, a-t-il dit, je demeure convaincu que l'attaque d'une grande ville, par un nombre d'avions suffisant, mais cependant modeste, armés de bombes incendiaires, de torpilles explosives de 1 000 kilogrammes et de bombes chargées de gaz (ces dernières paraissant moins redoutables), donneraient à l'agresseur la possibilité d'imposer sa volonté. »

Deux questions préalables se posent. Sommes-nous obligés d'admettre que l'adversaire réussirait à imposer effectivement sa volonté au pays par ce procédé, autrement dit, s'il détruisait Paris, la France, terrorisée et brisée, demanderait-elle aussitôt grâce, en se soumettant à toutes ses conditions? L'offensive aérienne a-t-elle une si grande supériorité sur la défensive, qu'il soit impossible de réduire l'efficacité de l'attaque à un degré suffisant pour ne plus entraîner l'effondrement moral du pays?

Car il y a dans tout ceci une condition de mesure. L'atmosphère même dans laquelle se poursuit la guerre fait que tout s'y passe dans le relatif, jamais dans l'absolu. C'est ce que veut dire Ludendorff quand il écrit dans *la Guerre totale* (chap. V) : « Aucun général ne peut imaginer qu'il soit possible de vaincre en bombardant seulement par avion la population ennemie, si appréciables que puissent être les effets de ce bombardement. Il n'est déjà pas tout à fait certain, en raison de l'amélioration des moyens de défense antiaérienne, en raison aussi des circonstances atmosphériques, que les avions puissent toujours atteindre leurs objectifs. La guerre est réalité et non théorie, réalité qui demande avant tout de vaincre l'armée ennemie, car seule une armée déjà victorieuse pourra, en liaison avec son aviation, agir efficacement en pays ennemi, derrière le dos de l'armée vaincue. »

Rien n'empêchera quelques avions d'arriver au-dessus de Paris et d'y jeter leurs bombes. En passera-t-il assez pour

obtenir le résultat total? Tout le problème est là. Car à supposer que soit détruit un quartier de Paris, on n'imagine pas que la paix s'ensuivrait aussitôt. Jusqu'où la destruction devra-t-elle être poussée pour que la paix s'impose? Jamais dans l'histoire de la guerre, ni du monde, une semblable expérience n'a été faite. C'est un jeu de risque-tout, à propos duquel il est seulement possible de dire que le demi-succès, c'est l'échec et même un échec grave, qui peut, comme tout mauvais coup manqué, se retourner contre l'agresseur. Il a été finalement nuisible aux Allemands d'avoir violé la neutralité de la Belgique : l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne et de ses dominions en est résultée. Il a été également nuisible aux Allemands d'avoir entrepris la guerre sous-marine ; elle a déterminé l'intervention des États-Unis.

Quant à moi, je ne crois pas que même la destruction totale de Paris ait des conséquences décisives. Mais ceci n'est qu'une opinion ; elle ne vaut pas plus que l'opinion inverse. Chacun juge en pareil cas suivant son tempérament. Au contraire, ma conviction est faite qu'une opération aérienne visant à un tel résultat ne pourrait *suffisamment* réussir qu'à la double condition d'avoir pour elle tous les hasards heureux, et d'avoir devant elle un adversaire n'ayant rien compris à ce danger, ni rien préparé pour s'en défendre. Ce n'est tout de même pas le cas de la France ; on doit surtout espérer que ce ne sera pas du tout son cas dans quelques mois.

Quelles mesures peuvent être préconisées? Il y en a de plusieurs sortes, passives et actives ; la réflexion et l'expérience permettront de les multiplier. On a peu fait jusqu'à présent, en France, pour la défense passive proprement dite. Pour les individus, elle consiste en masques contre les gaz et en abris contre les bombes explosives. Le masque à gaz représente une précaution nécessaire ; encore faut-il qu'il soit bon et bien ajusté. Ce n'est pas un problème simple d'avoir des masques répondant à toutes les exigences pour une population de plusieurs millions de personnes et d'en enseigner l'usage à tous. Il suffit de généraliser l'emploi du masque adopté pour l'armée. Mais les dispositions à prendre pour la constitution des approvisionnements nécessaires, pour leur distribution et pour l'entraînement des usagers exigent une autorité compé-

tente et spécialisée. Elle n'existe pas encore à Paris. Quant aux abris à l'épreuve des bombes, aucune illusion n'est possible. Dès qu'il s'agit de bombes de gros tonnages, il y en a fort peu qui soient sûrs ; il convient de les recenser et, si possible, de les multiplier. Ceci n'est évidemment pas rassurant. Mais à quoi bon se dissimuler la vérité ? Paris se trouve dans les limites du champ de bataille de demain ; il ne peut pas échapper totalement aux coups. Il y aura pour ses habitants des risques à courir en y restant, c'est certain. Mais sera-ce pour la masse la mort sûre ? L'ennemi pourra-t-il concevoir et réaliser le dessein d'obtenir par la destruction de Paris la capitulation nationale ? N'y a-t-il aucun moyen de faire suffisamment obstacle à son action pour que les résultats en soient relativement supportables, pour qu'elle ait, en contre-partie, des réactions et des pertes capables, sinon de la prévenir, au moins d'en empêcher le retour ? Je ne le crois pas.

Les progrès de l'artillerie antiaérienne en font aujourd'hui un moyen de défense très sérieux. Elle interdit radicalement les formations d'attaque en masse, telles que les prévoyait Douhet, et même toutes tentatives importantes faites de jour. Même épars dans le ciel, de nombreux avions offrent à un matériel puissant, multiplié et bien servi, des objectifs vulnérables. Aussi est-il probable qu'une attaque en force s'exécuterait la nuit. La difficulté en serait singulièrement accrue. On aurait, en outre, tort de croire que l'interdiction de nuit soit une impossibilité. Si les avions et les canons ont fait des progrès, les projecteurs et les appareils d'écoute en ont également fait. La chasse de nuit elle-même a cessé d'être un procédé de défense purement verbal ; elle a ses méthodes, suffisamment originales et nouvelles, pour qu'il ne convienne pas de les préciser. On objecte, il est vrai, que l'avion de chasse, n'étant pas beaucoup plus rapide que l'avion de bombardement, arrivera quand tout sera terminé. Non ! Parce que tout ne se terminera pas en une fois et les avions de bombardement abattus sur le chemin du retour ne reviendront pas.

Disons un mot, pour finir, des barrages de ballons captifs. Par un dispositif en tandem, il peuvent élever leurs câbles jusqu'à 6 000 mètres. L'avion qui se heurte à un câble, qu'il

n'a pas vu la nuit, est perdu. Il n'est pas nécessaire qu'il y en ait partout ; les ressources de la France n'y suffiraient pas. Ils doivent seulement être mobiles pour que l'ennemi n'en connaisse jamais la position exacte. Ils représentent alors pour le bombardier un danger imprécis et terrible ; l'effet moral est égal à l'effet matériel. L'expérience de 1918, à Londres et à Paris, a été concluante.

ASPECT MILITAIRE DE LA GUERRE AÉRIENNE

A la base de toute conception stratégique ou tactique, il y a un postulat qu'aucun grand capitaine n'a jamais répudié, que tous ont au contraire considéré comme la loi fondamentale de l'action : c'est l'union des forces, la combinaison des moyens en un véritable système dont toutes les parties, étroitement liées entre elles, se prêtent un appui mutuel et constant. C'est dans l'organisation du commandement que cette union des forces trouve son expression statique ; c'est dans la conduite des opérations, dans l'impulsion qui leur est donnée par un chef unique qu'elle trouve son expression dynamique.

Concevoir une armée aérienne et une armée terrestre agissant sur un même théâtre d'opérations indépendamment l'une de l'autre défie toute conception thérorique ou pratique de la guerre. Cette conception a cependant trouvé des défenseurs en France. Elle les a trouvés parce qu'à un moment donné l'aspect civil de la guerre aérienne, c'est-à-dire la défense et l'attaque des centres de population, a paru au grand public devenir l'aspect dominant de la guerre aérienne, peut-être même de la guerre.

On ne sait généralement pas que cette discussion a été ouverte, dès septembre 1918, par le Gouvernement britannique s'adressant au Gouvernement français. Sous la pression d'une opinion publique qui réclamait une réponse aux bombardements aériens de Londres, le Gouvernement britannique avait constitué en Lorraine une force aérienne indépendante et il souhaitait que cette force aérienne fût grossie d'un certain nombre d'escadrilles françaises. Dans une note qui fut

remise par M. Lloyd George à M. Clemenceau, il exposait et s'efforçait de justifier sa manière de voir.

« L'objectif fixé à ces opérations offensives est double, écrivait-il. Objectif matériel : détruire les moyens de production et de transport de l'ennemi, ce qui aura sur son effort maritime et militaire des répercussions directes ; objectif moral : miner le moral de la population civile et amener peut-être ainsi, non seulement une sorte de dislocation de l'effort industriel, mais encore l'affaiblissement de l'esprit de guerre à l'intérieur.

» Il n'échappe pas au Gouvernement britannique qu'une action offensive de ce genre ne saurait par elle-même être décisive... ; elle est susceptible de procurer aux Alliés des avantages considérables que l'on ne saurait négliger. D'autre part, l'état de l'opinion publique anglaise à ce sujet est tel que tout Gouvernement qui ne ferait pas le nécessaire pour soutenir cette politique provoquerait dans le peuple un mécontentement profond...

» Il ne paraîtra pas plus illogique ou absurde de considérer les forces aériennes comme constituant un tout indépendant, qu'il ne le semble à l'heure actuelle en ce qui concerne la marine...

» Il semble, en conséquence, que l'on soit justifié à réclamer, en faveur du corps d'aviation indépendant, l'autonomie que l'on accorderait à une force navale et que, si l'on veut attendre de ce corps qu'il soit prêt à apporter à l'armée son concours, il ne saurait être cependant considéré comme auxiliaire de celle-ci ou comme dépendant d'elle. Le seul but que se propose le Gouvernement britannique... c'est d'arriver à bombarder l'Allemagne de façon continue et systématique. »

Au reçu de cette note britannique, M. Clemenceau invita le Chef du Service aéronautique au grand quartier général français à lui faire connaître son opinion. Celui-ci la présenta dans un rapport du 13 septembre 1918, qui fut annoté et transmis par le général Petain, commandant en chef. Ce rapport s'élevait contre l'argument tiré de l'analogie avec la marine. « Outre que cette séparation est plus que critiquable et qu'il y aurait un avantage évident à ce que armée et marine fussent placées sous le même commandement, quand elles opèrent

sur le même théâtre d'opérations, leur séparation est néanmoins possible, parce qu'elles se trouvent l'une sur mer, l'autre sur terre, c'est-à-dire sans aucune possibilité de se rencontrer et de se gêner mutuellement. Donc, la coordination peut faire défaut sans graves inconvénients. Il n'en est pas de même pour l'aviation...»

Plus loin, le rapport s'élevait à des considérations d'ordre supérieur, et ce sont celles-là surtout qui me paraissent caractériser l'aspect militaire de la guerre aérienne par opposition à son aspect civil :

« L'autonomie de l'aviation de bombardement des villes lointaines, c'est-à-dire son indépendance par rapport au général commandant en chef les forces alliées en France, me paraît une impossibilité et une erreur à la fois. Il semble qu'elle résulte surtout, dans l'esprit du Gouvernement britannique, d'une conception certainement rétrograde et, par suite, dangereuse. En effet, pourquoi le Gouvernement britannique ne veut-il pas maintenir, dans le cadre de la bataille, les opérations qu'il se propose de confier à cette aviation indépendante? Cette bataille, nous la voyons se poursuivre sur un front de 600 à 700 kilomètres. L'aviation doit permettre au commandement de l'étendre, également, démesurément en profondeur. Pourquoi lui refuser cette possibilité? Pourquoi croire qu'il sera mieux que l'action morale sur les populations ou l'action destructrice sur les lignes de transport et les centres de production soit indépendante des opérations, sans aucune coordination avec elles? Je crois qu'il faut concevoir au contraire, dans l'avenir, au fur et à mesure de l'accroissement de nos moyens, la bataille des nations se livrant entre des peuples entiers et sur la totalité de leur territoire... Comment ne pas voir ce que pourra faire un commandant en chef, pour augmenter l'ampleur et la puissance de son action, si on lui donne cette aviation puissante de bombardement dont on veut précisément le priver après l'avoir créée? »

L'aspect militaire de la guerre aérienne est tout entier dans cette phrase, écrite en septembre 1918 : *Il faut concevoir, dans l'avenir, la bataille des nations se livrant entre des peuples entiers et sur la totalité de leur territoire.* L'aspect civil disparaît et l'aspect militaire s'élève à la conception de la guerre totale, à

laquelle l'aviation permet de donner la profondeur, mais en demeurant dans le cadre de la bataille conduite par une pensée unique.

L'aspect civil de la guerre aérienne s'efface d'autant plus complètement que le seul moyen concevable de protection absolue contre le bombardement des villes apparaît alors lié à la situation militaire générale. C'est le développement heureux de la bataille, c'est le progrès en territoire ennemi qui rompt l'équilibre existant entre les deux aviations de bombardement aussi longtemps que les armées opposées se font face sur les frontières. Supposons les armées françaises sur le Rhin, à plus forte raison sur l'Elbe, la menace sur Berlin est telle que l'ennemi ne peut se permettre aucune tentative sur Paris. Que les armées allemandes soient, au contraire, sur la Meuse ou sur l'Aisne, la situation est inverse ; l'aviation de bombardement française est réduite au silence par la conscience de son infériorité de position. C'est le sens contenu implicitement dans cette phrase de Ludendorff : « Si la supériorité aérienne est acquise et si la force armée de l'ennemi est atteinte, alors le territoire ennemi devient l'objectif de l'aviation. » (*Guerre totale*, chap. V.)

Quand on parle de *guerre totale*, on éveille en France l'idée des bombardements aériens et des massacres des populations civiles et bientôt on suppose que cette méthode devra conduire à la victoire. Mais dans l'esprit de ses auteurs, la notion de guerre totale a un sens exactement inverse. Ils pensent, à coup sûr, que la fin justifie les moyens et que l'action directe sur les populations sera considérée comme licite dès lors qu'elle paraîtra avantageuse. Mais ils ne croient pas que cette action suffise, encore moins qu'elle soit exclusive des autres. La guerre totale, c'est la mise en œuvre de la totalité de la force nationale à terre, dans l'air, sur mer ; la préparer, c'est porter au plus haut degré de puissance possible la force terrestre, la force aérienne, la force navale. L'art consistera à combiner le tout pour appliquer au point d'attaque le maximum de moyens. On peut être assuré que le grand état-major allemand n'envisage pas l'engagement de son armée de l'air indépendamment du reste. Il se peut que, connaissant les bizarreries de nos doctrines, il lance quelques escadrilles sur

Paris pour attirer la plus grande partie de notre aviation loin de la zone où se jouera la partie décisive, mais son char ne sera pas attelé à deux chevaux tirant en sens opposé. Ce char aura un cocher et n'en aura qu'un.

Un chef d'armée ne distingue pas dans la masse : infanterie, cavalerie, artillerie, aviation. L'armée est faite de ces armes diverses, comme le corps humain est fait de ses membres et de ses organes. Le tout n'a qu'une âme, un cœur, un cerveau. Ce qui ne veut pas dire que les parties soient condamnées à une subordination étroite les unes par rapport aux autres. La cohésion militaire ne s'exprime plus géométriquement sur le terrain comme dans les guerres passées. Elle se réalise par la soumission commune à la pensée et à l'autorité d'un chef unique. Suivant le but à atteindre, plus ou moins partiel ou total, ce chef peut être placé à des degrés divers dans la hiérarchie ; la cohésion pourra être réalisée sous une forme plus ou moins étroite, être une fusion, une coopération ou une simple coordination. En fait, l'avion n'est qu'un véhicule circulant dans la troisième dimension et l'aspect militaire de la guerre aérienne en suppose théoriquement partout. Un groupe d'artillerie réglerait mieux ses tirs, aurait un rendement supérieur s'il disposait d'un avion ; faut-il néanmoins qu'en vertu d'on ne sait quel préjugé, il en soit privé ? Raisonnerait-on de même s'il s'agissait d'une voiture automobile ? A toute grande unité, il faut de l'aviation pour s'éclairer, comme il lui fallait jadis de la cavalerie ; sans aviation, elle sera à moitié aveugle. Tout le monde en convient, et pourtant on ne lui en donne pas ou très peu. Pourquoi ? Et lorsque des opérations lointaines en territoire ennemi pourraient contribuer à la décision, quelle raison y a-t-il de ne pas en donner au chef suprême la possibilité, de ne pas lui laisser le choix du moment et la responsabilité de l'exécution. Pourquoi sera-ce mieux de faire intervenir une autorité parallèle à la sienne, de provoquer cette opération par l'entremise d'un comité gouvernemental ? Pourquoi ? Parce que l'obsession du bombardement sur les centres de population hante l'esprit du pouvoir civil et qu'il croit être mieux protégé en gardant dans sa main la masse de l'armée aérienne. Erreur qui pourrait être grave si l'ennemi agit à l'inverse, s'il réunit toutes

ses forces de terre et de l'air, bien liées, là où il voudra faire son trou. Erreur qui serait plus difficile à réparer qu'on ne l'imagine, car les hommes, pas plus les aviateurs que les autres, n'ont pas assez de souplesse pour changer brusquement de mission, de lieu et de milieu sans en être troublés et ralentis dans leur action. Erreur qui aboutirait aux bombardements tant redoutés du territoire si elle avait pour conséquence la défaite des armées terrestres, car c'est à ce moment que l'ennemi frapperait son coup final sur les centres de population.

Il n'y a pas assez d'avions et il ne peut pas y en avoir assez, c'est vrai, pour satisfaire en permanence tous les besoins. C'est une raison pour constituer des groupements communs à un certain nombre d'unités. Tout est une question de mesure. La presque totalité de l'aviation jouit aujourd'hui, par rapport au commandement à tous les degrés, d'une indépendance sans mesure. L'aspect militaire de la guerre aérienne a disparu derrière son aspect civil.

L'AVIATION IMPÉRIALE

Il faut en parler ; il faut même expliquer à ceux qui ne la comprennent pas ce qu'elle devrait être et pourquoi elle devrait être. Peut-être existe-t-elle en germe dans la pensée de ceux qui réclament la mise en valeur de nos colonies, de notre empire. Personne, je pense, ne leur donnera tort. Mais la question est ainsi mal posée. Ils ont laissé croire qu'il s'agissait d'une sorte de capitulation en Europe. Nous y laisserions tout aller pour avoir notre liberté dans le monde. Une telle politique serait évidemment inconcevable. Il ne suffit pas de dire : pouce ! à la manière des enfants qui ne veulent plus jouer, pour se dégager de l'Europe. C'est moins simple que cela. Mais les conditions dans lesquelles nous vivons sont désastreuses. Notre politique est purement négative ; nous n'avons pas une ambition, pas même une aspiration, pas même une raison d'agir. Nous vivons les yeux fixés sur le Rhin ; nous nous armons avec la résolution bien arrêtée de ne jamais faire la guerre, et cependant nous ne faisons exactement rien

d'autre que de nous y préparer, et encore n'y réussissons-nous que médiocrement. Cependant, l'Allemagne ne cesse de grandir et nous ne paraissons pas nous rendre compte que si nous ne grandissons pas, nous aussi, rien ne nous empêchera de disparaître dans son ombre. La France doit grandir ou périr. Ce n'est pas en montant indéfiniment la garde sans rien faire sur la ligne Maginot que nous échapperons à ce dilemme.

Une forte armée en France (elle est indispensable) n'a de sens que si elle nous garantit, sans aucune capitulation en Europe, notre liberté d'entreprise dans notre empire. Même au regard de l'Europe, cette politique, la seule qui nous permette de grandir, est par là-même la seule qui nous permette de conserver notre rang.

Il n'est pas déplacé de soulever cette question dans une étude consacrée à notre aviation militaire. En abordant le problème de nos armements, on ne peut pas séparer, pour les traiter distinctement, l'armée de terre, l'armée de l'air, l'armée de mer. Il faut d'abord répartir entre elles les ressources dont nous disposons et pour cela définir l'importance proportionnelle de chacune. Cela n'est pas possible sans définir la politique à laquelle répondent nos armements. Je pense que la politique, comme la guerre, est faite d'une combinaison de la défensive et de l'offensive, de la passivité et de l'action. On ne peut pas agir partout ; être partout passifs, c'est se condamner à la mort par consomption morale et matérielle. Puisque nous ne voulons pas agir en Europe, mettons-nous sur la défensive et agissons ailleurs. Où ? Ce ne peut être que dans notre empire.

Alors, il faut donner à la marine et à l'aviation plus d'importance qu'elles n'en ont et ainsi s'établit la nécessité d'une aviation impériale. Marine et aviation auront alors pour première mission de nous assurer la maîtrise incontestée du bassin occidental de la Méditerranée. Ceci aurait une portée même européenne. Il faudrait aussi qu'aviation et marine communiquent partout dans le monde à nos forces indigènes, à nos ressortissants, à nos colons, cette confiance dans la puissance de la métropole, sans laquelle le pavillon pend à sa hampe comme une pauvre loque.

LES PROGRAMMES ET LA PRODUCTION INDUSTRIELLE

Aucun Gouvernement n'a eu jusqu'à présent en France une politique digne d'un grand peuple. Aucun Gouvernement n'a même eu, depuis vingt ans, une politique, si par là on entend une ligue d'action raisonnée, et non une position d'attente, presque de repli. Nos hommes d'État, à quelque parti qu'ils appartiennent, seraient bien en peine de dire dans quelle voie ils ont résolu de chercher la grandeur de la France, non pas une grandeur verbale, mais une grandeur réalisée matériellement et moralement. C'est pourquoi il manque à nos programmes d'aviation (et c'est aussi le cas des autres) ce point de départ nécessaire de savoir quel rôle doit être attribué à notre aviation. Nous faut-il une aviation grande, petite ou moyenne? Tous, nous répondons naturellement : grande, mais sans trop savoir à quoi ce choix nous engage.

M. Guy La Chambre, ministre de l'Air, est parti d'une situation difficile. Tout était à refaire, et il n'a vraisemblablement guère reçu d'autre indication de base que de refaire. Il a adopté, après consultation et étude du Conseil supérieur de l'Air, un programme de 2 617 avions, répartis par tiers entre le bombardement, l'observation et la chasse. A quoi correspond ce programme? Simplement à l'idée que nous pouvons tous nous faire de la guerre et de ses nécessités aériennes. Aucune intention politique ne le justifie. La conception d'une politique où la force tienne sa place, où elle joue un rôle permanent même en temps de paix, même dans une atmosphère d'activité résolument pacifique, est étrangère à nos hommes d'État; ils n'imaginent pas qu'une puissante armée, une puissante marine, une puissante aviation travaillent par leur seule présence à la grandeur du pays, au développement de sa richesse morale et matérielle. Cette méconnaissance est un malheur pour nos armées; on ne s'occupe d'elles que par intermittence, avec fièvre, quand le bruit des armes se fait entendre par-dessus les frontières; et à ce moment, avec quelque naïveté, nous sommes surpris de ne pas être prêts.

Mais ce sont là des critiques qui n'atteignent pas le ministre

de l'Air ; elles visent plus haut que lui. D'accord avec le Conseil supérieur de l'Air, il a donc arrêté la composition d'une aviation qui disposerait en première ligne, au printemps de 1940, de 2 617 avions. Il ne pouvait pas faire mieux. 2 617 avions en ligne ont correspondu à une commande d'environ 5 000 appareils, chiffres du temps de paix. En temps de guerre, pour maintenir au complet un effectif de 2 617 avions, il faudrait être assuré d'un ravitaillement mensuel d'environ 1 050, soit une production annuelle de 12 600, sans compter les appareils nécessaires pour les écoles et services de l'intérieur et pour la constitution et le maintien des stocks en magasin. En 1918, la totalité des nécessaires obligeait à une fabrication annuelle de 21 000 avions pour 3 300 avions en ligne.

On peut apprécier par là l'effort à demander à notre industrie. Elle est à peine capable, à l'heure actuelle, de produire les 5 000 avions à livrer au printemps de 1940. Il est inutile de dissimuler que cette situation est très grave. Le travail à l'intérieur des usines nationalisées laisse plus encore à désirer que dans les autres. Les ouvriers refusent souvent d'accomplir aucune heure supplémentaire ; les gros salaires semblent les tenter moins que le loisir. Dans les usines qui travaillent pour la défense nationale, les cinq heures supplémentaires par semaine, dites de l'arbitrage Jacomet, représentent, au taux moyen de 14 francs l'heure, un gain d'environ 70 francs, c'est-à-dire à peu près 300 francs par mois. Il suffit de sacrifier pour cela la matinée du samedi. Beaucoup de patrons le demandent en vain à leurs ouvriers. Combien de Français et de Françaises seraient heureux d'une telle aubaine ? Il arrive que dans certains ateliers, malgré le taux élevé du salaire horaire actuel, l'ouvrier gagne sensiblement moins que sous le régime ancien de la semaine de 48 heures grossie par des heures supplémentaires. Un tel affaissement moral aura certainement de durs retours. Mais il n'est pas exagéré de considérer que, de ce fait, le pays est en danger.

Les Français ne semblent pas tous comprendre que la guerre sera gagnée ou perdue dans les usines. Penser que nous tiendrons dans la ligne Maginot, tandis qu'un ouvrier allemand au travail vaudra quatre à cinq ouvriers français,

c'est la plus niaise des illusions ; autant vaudrait se battre avec des bâtons contre des fusils. Et il est non moins niais de penser que si la guerre éclatait tout s'arrangerait aussitôt. On ne passe pas du désordre à l'ordre, de la désorganisation à l'organisation, de la paresse à l'ardeur au travail, en un jour. Même sous une main de fer, le redressement demanderait beaucoup de temps. Le temps à gagner se paierait par des sacrifices incalculables, et peut-être ces sacrifices eux-mêmes seraient-ils insuffisants.

Si l'esprit ouvrier, gâté par quelques meneurs, risque d'être une cause grave de faiblesse dans nos usines, l'incompréhension que manifeste l'État des conditions de l'industrie en est une autre. On s'étonne des crises par lesquelles passe périodiquement l'aviation et on néglige de voir que ces crises suivent les variations d'activité et de dépression de l'industrie aéronautique ; or ces variations sont la conséquence des à-coups qui résultent des commandes intermittentes de l'État. Qu'on le veuille ou non, c'est un fait qu'il n'y a pas d'autre client sérieux de l'industrie aéronautique que l'État. L'État ne tient aucun compte de cette situation et, qui plus est, il semble ignorer la durée précaire du matériel aérien.

La vie de l'avion est courte. A la guerre, elle se mesure en semaines ; en temps de paix, elle se mesure en mois. Commander 5 000 avions d'un coup, sans se préoccuper du lendemain, c'est fatalement provoquer une crise lorsque ces 5 000 avions auront été livrés et consommés, et la consommation ne suivra pas de très loin la livraison. Si l'usure totale est retardée par le remplacement indéfini des pièces de l'avion, alors c'est le type même de l'avion qui vieillit et passe. A ce moment se place normalement une crise à laquelle l'État répond par une nouvelle commande massive, génératrice, à échéance plus ou moins proche, d'une nouvelle crise et ainsi de suite. Ainsi les carnets de commande se gonflent et se dégonflent à intervalles réguliers, et l'industrie tout entière produit à la manière de sous-traitants qui profitent du moment favorable, mais qui, faute de travail durable, n'apportent pas à leur effort la continuité suffisante pour pouvoir former et conserver des ouvriers spécialistes, ni pour améliorer leur outillage.

D'autres méthodes s'imposent. Il faut, comme cela se fait pour les constructions navales, établir des programmes successifs d'une durée déterminée. Il faut que la production ininterrompue corresponde à l'usure, au vieillissement, malheureusement, mais fatalement ininterrompu ; que les commandes se suivent en marquant simplement le progrès et la cadence de sortie du matériel. Ainsi, tous les deux ou trois ans, un programme de fabrication serait arrêté par une loi. Il n'y aurait plus dès lors de crise de l'aviation, pas plus qu'il n'y a de crise de la flotte. Tout au moins, s'il y en avait une, on saurait à qui s'en prendre : Gouvernement ou Parlement.

Les types d'avions actuellement en commande donnent, dans l'ensemble, satisfaction, à la condition de ne pas sortir avec de nouveaux retards. Certains d'entre eux, et des meilleurs, sont déjà du vieux neuf. C'est malheureusement le cas du Morane 406, par exemple, qui eût mis notre aviation de chasse au premier rang en Europe s'il était sorti en grande série, comme c'était possible, il y a deux ans. Le Morane 406 et le Bloch 151, tous deux monoplaces, et le Potez 63, triplace, équipent notre aviation de chasse. Appareils de chasse et appareils de bombardement ont à l'heure actuelle des vitesses sensiblement égales, de l'ordre de 500 kilomètres à l'heure. C'est un fait à l'avantage du bombardement. Les avions de chasse réussiraient difficilement à barrer la route aux bombardiers, même en supposant parfaits l'organisation et le fonctionnement du guet. Le bombardier ne pourra normalement être atteint par les chasseurs que sur le chemin du retour. Cette situation peut d'ailleurs être renversée dans l'avenir. Il serait logique qu'un type d'avion, sacrifiant tout à la vitesse, prenne à cet égard le dessus sur un type d'avion obligé, malgré tout, de consacrer une partie importante de sa puissance à la charge et au rayon d'action.

On admet généralement que les avions de chasse allemands sont supérieurs aux nôtres ; mais, en revanche, les Allemands eux-mêmes reconnaissent que nos avions de bombardement dominent les leurs ; ce sont l'Amiot 350 et le Lioré 45. Quant aux avions de reconnaissance et d'observation, il reste beaucoup à faire. Nous avons renoncé à l'autogire comme avion

d'artillerie ; il ne répond pas aux conditions requises pour un tel rôle. Les Allemands ont adopté pour cet usage un avion, le Fieseler Storch, qui décolle et atterrit dans un espace très restreint, comme l'autogire, mais qui a plus de stabilité et se prête mieux que lui à l'observation.

Le même effort doit être fait pour le personnel que pour le matériel. Nous n'avons pas assez de pilotes et des dispositions diverses ont dû être prises pour en augmenter rapidement le nombre. Mais la formation des pilotes est devenue de plus en plus délicate. Il est inutile de parler d'une aviation de guerre permettant de mettre en ligne 4 000 à 5 000 avions. Il faudrait, pour l'entretenir, produire un chiffre d'avions qui sera longtemps après la mobilisation encore hors de proportion avec nos possibilités. Mais nous ne pourrions pas davantage réaliser un nombre de pilotes convenable pour satisfaire à tous les besoins. Pendant la guerre, nous nous sommes déjà heurtés à cette difficulté et la faible longévité de nos avions a été due en partie à l'inexpérience de beaucoup de pilotes plus ou moins improvisés. Or, les appareils actuels sont beaucoup plus délicats à piloter que ceux de la guerre. Il suffit, pour le comprendre, de réfléchir à toutes les complications qu'ils comportent, aux nombreux réflexes dont ils exigent l'éducation. Certains de ces réflexes étaient même jadis totalement inconnus, par exemple ceux qui correspondent au réglage de l'hélice à pas variable, à l'usage de tous les dispositifs hypersustentateurs (volets de courbure, fentes, etc.), à la manœuvre du train escamotable. Outre les pilotes, il faut des mécaniciens, des radios. Il existe des écoles pour toutes ces catégories : Istres, pour les pilotes ; Rochefort, pour les mécaniciens ; Saint-Jean-d'Angély, la dernière créée, pour les radios navigants. Le rendement de toutes ces écoles n'est pas illimité.

Nous sommes au travail ! Il se fait au Ministère de l'Air un effort qui serait vite récompensé si nos pratiques administratives n'entravaient pas toute volonté d'action promptement efficace. Les hommes dont M. Guy La Chambre, ministre de l'Air, a fait ses plus hauts collaborateurs, méritent la confiance. Tous s'appliquent à leur tâche avec résolution et méthode. Mais rien ne se fait en un jour, rien ne se fait surtout

sans l'assurance du lendemain. Sachons attendre les résultats. La plus lourde difficulté à vaincre est d'ordre industriel ; elle dépasse le Ministère de l'Air ; elle correspond à un mal national qu'il faut guérir à tout prix, si nous voulons que la France garde son rang, j'allais dire, si nous voulons qu'elle le reprenne. Pour réussir le redressement nécessaire, le Gouvernement doit poursuivre la politique de fermeté. Qu'il se garde de toutes les idées fausses, de toutes les phrases creuses dont est si riche l'éloquence politique et qui ramènent invariablement à toutes les méthodes de lâcheté ! Ce qui est fait est peu de chose comparé à ce qui reste à faire. La France est engagée sur la pente fatale et elle y glisse depuis deux années à une allure accélérée ; l'aviation a illustré simplement la vitesse de chute ; elle ne remontera qu'avec tout le pays.

GÉNÉRAL DUVAL

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Au début d'une pareille étude, il convient d'être juste et de préciser les rôles. On ne saurait mettre Diderot et Grimm dans le même sac. Grimm (qu'il faudrait orthographier Grime) est un snob, arriviste, envieux. Diderot, à cause de sa valeur, sera plus coupable et plus fatal.

C'est sans doute ce qu'elle reflète d'intime qui me détourne de son œuvre et m'empêche d'y prendre goût.

Diderot, Grimm et leurs dames trouveront des complices en Thérèse et en la mère Lemercier dont le nom seul a l'air suspect. Thérèse était bavarde, sotte — elle prenait Grimm pour le Pape — prête à toutes les intrigues. Son rôle dans la pièce, s'il n'est pas de premier plan, sera d'une importance capitale ; non qu'elle trahisse, mais on lui tire les vers du nez, on la flatte, on la manœuvre comme on veut. Vous devinez que ces messieurs et dames s'y entendent.

Le vrai monstre fut Voltaire. Sa gloire rayonnait comme un soleil froid. Ou il en écrase Rousseau à force d'indifférence, ou ce vieux gamin cruel, monté sur le refuge, l'éclabousse, le regarde perdre la tête et trébucher parmi les carrosses.

Diderot, Grimm, reconnurent toujours le génie de leur souffre-douleur. Voltaire hausse les épaules et ne perd aucune occasion de le rendre ridicule. A sa mort, Jean-Jacques

verse son obole pour sa statue. *Pierre* et *cœur*. Ce trait résume leurs attitudes respectives.

Il ne faut pas sourire des *bandes noires, des complots*. Ces choses existent. Ce n'est pas le loup-garou. Il suffit de lire les *Possédés* ou l'*Idiot* pour s'en convaincre. Seulement, chez nous, elles sont plus précises et sans l'excuse d'une race.

✣

Toute la féerie de l'enfance repose sur des équivoques. Les mots me désignaient des choses inexactes sur lesquelles je rêvais et j'évitais de demander le moindre éclaircissement. Plus tard, on peut manier ce charme dangereux, mais il serait puéril de vivre exprès les yeux à moitié ouverts.

Cette étude sur Rousseau sera donc ingrate. Vous n'y trouverez pas « *Par une froide matinée d'octobre...* » car rien ne m'autorise à me substituer aux témoins d'une activité morte. Au reste, je plaide et rien ne vaut un avocat qui apporte des dates et des faits.

Je connais le prestige des légendes. Le mythe reste toujours vainqueur. On se demande qui frappe ses médailles. Elles seules ont cours.

Il est maintenant à peu près prouvé que Catherine de Médicis était une brave femme éprise de la culture des légumes et des simples. Je doute que cette vérité puisse prévaloir sur l'image qu'on se forme d'elle.

Je n'empêcherai personne de croire que Jean-Jacques Rousseau était un malade atteint de la manie de la persécution. Mais sachant moi-même la méthode patiente avec laquelle on persécute les poètes, j'estime que mon devoir consiste à faire servir mon expérience à quelque bonne œuvre et à démontrer que si Rousseau était écorché vif il avait des excuses et qu'on le persécuta.

J'ai mal lu Rousseau. Il se gonfle vite et s'envole. Mon attention glisse entre les mailles trop lâches de son filet. Je parlerai surtout du Rousseau des *Confessions*, des *Rêveries* et des *Dialogues*. C'est lorsqu'un tel homme se disculpe qu'il me touche. Se défendre, plaider, prouver, nécessite des exactitudes qui balaient les phrases.

Jusqu'à la publication intégrale de *De Profundis*, je mésestimais Wilde. Je le tenais pour un nouveau riche du malheur. Après la lettre à Lord Douglas on sort bouleversé de précisions, d'additions, de notes d'hôtel et de linge sale. D'autant plus que des chiffres passionnés n'auront jamais la froideur hautaine de *la tenue*. Le manque de tenue est le signe du héros. Je ne parle pas de celle qui consiste à larmoyer. Je parle du cynisme des réponses d'Antigone, prises sur le fait.

Je sais bien que Rousseau, comme Chopin, même en pleine souffrance, peut sacrifier à la mode. Par exemple lorsqu'il change : « *Je fus si bouleversé que mes yeux demeurèrent secs* » en : « *Je fus si bouleversé que mes yeux répandirent d'abondantes larmes.* » C'est égal, dans la mesure du possible, le Rousseau des *Confessions* innove un legs humain dont la présence, même secrète, reste le seul prestige véritable des œuvres d'art.

✣

La foudre est maligne, mais elle craint la soie. La soie de l'esprit, c'est le brio. Voltaire en est revêtu. Grimm en rêve. Une seule chose écarte le Diable comme la soie la foudre. J'éviterai de la définir, car en définissant on risque de dénoncer, de perdre ce qu'on aime. Mais je peux dire qu'elle est le contraire du brio, un luxe pauvre, privilège des poètes. Cette « chose », non seulement imprègne le style de Jean-Jacques, mais encore les vestiges qui nous restent d'un goût très singulier qu'il avait dans l'ameublement.

Mieux que l'eau bénite elle lui évitera l'*esprit malin*.

✣

Les poètes devraient écrire sur leur porte :

De gaffe en gaffe jusqu'à la gloire.
D'habileté en habileté jusqu'à l'oubli.

Rousseau le gaffeur — Rousseau l'adorable.

✣

Un jour que j'interrogeais le comte X (qui servit beaucoup à Proust dans ses mélanges de modèles) sur l'esprit des cercles : « Nous n'étions pas spirituels, me répondit-il, nous étions *vites*. » Je suppose que Rousseau ratait le gibier ou blessait ses voisins dans ces chasses à l'homme que furent les dîners en ville à l'époque où les vins nombreux donnaient l'illusion d'un feu d'artifice d'esprit.

Rien n'était plus simple que de répondre au gigolo qui l'embarrassait à la table du maréchal de Luxembourg : « J'ai changé *duc* en *turc* à cause des imbéciles. Ils eussent pu croire que je persiflais mon bienfaiteur. »

Au contraire, il garde le silence. Il n'est pas vite. Il se laisse vaincre par un gigolo. Je pense encore au petit garçon mondain qui m'expliquait : « Ma pauvre sœur a un nom de chienne, elle s'appelle *Diane*. »

Il est facile d'alléguer les maux d'estomac de Nietzsche et de recourir aux dépêches de sa fin pour compromettre une noble attitude de claivoyance vis-à-vis de Bayreuth, facile de dire : Rousseau s'habillait en Arménien, il était fou.

Certes la robe d'Arménien facilitait les sondages, mais c'est une explication paresseuse.

Il entre aussi dans le fait d'adopter ce costume un caprice de bal d'enfants, un goût secret de déplaire et d'être à son avantage (l'un et l'autre ne s'excluent pas). Un original n'est pas un fou.

On oublie toujours que certains naissent gifleurs et d'autres giflés. Que les premiers reçoivent une gifle, on colportera partout qu'ils l'ont donnée ; que les seconds giflent, on colportera qu'ils l'ont reçue. Cela vient d'une certaine morgue ou d'une certaine timidité qui accompagnent souvent la sottise ou le génie.

Rousseau était né giflé. Un coup juste porté à ses ennemis le desservait. Le moindre persiflage à son adresse prenait l'importance d'un coup de cravache.

✣

Il émanait de Rousseau une force de réussite, ces ondes glorieuses qui traversent les obstacles que l'astuce essaie d'élever entre les solitaires et le monde. Ne pouvant admettre cette force, l'astuce imputait la gloire de la victime à des contre-astuces fabuleuses. Elle essayait de les déchiffrer et, n'y parvenant pas, certaine que tant de désordre, de fautes, dissimulaient une machine profonde, ne reculait plus devant aucun crime pour y mettre fin.

La jalousie persécutait Rousseau et, comme sa pente l'empêchait d'y croire, il ne risqua jamais de se diminuer en s'enorgueillissant des manœuvres flatteuses dont sa pureté l'empêche toujours de percer l'énigme. Cette jalousie crevait les yeux — mais il n'avait pas notre recul et voulait aimer, voulait croire jusqu'à la folie.

✣

Le postérieur de Jean-Jacques est-il le soleil de Freud qui se lève? J'y distingue plutôt le clair de lune romantique. Se croire malade parce qu'on garde le souvenir d'une fessée charmante est encore une preuve de candeur.

Les enfants sont tous préoccupés du problème sexuel avant de le connaître. Le silence mystérieux des grandes personnes leur fait faire certaines découvertes absurdes qu'ils abandonnent ensuite mais qui peuvent laisser des traces.

✣

Il n'est point paradoxal d'affirmer que les mécanismes qui nous meuvent comme les personnages de l'horloge de Strasbourg firent de Rousseau une victime afin de l'obliger à se défendre. Cette attitude lui dicte les précisions qui sauvent une partie de son œuvre de l'emphase. Le *Contrat Social*, qui devrait être dur, est mou et manque de ligne.

✢

Aujourd'hui lorsque je m'attriste de ne pas trouver une minute pour téléphoner ou pour écrire à ceux que j'aime, il arrive que je m'étonne des ennemis qui trouvent le temps des téléphonages ou des lettres anonymes. Il est vrai que la plénitude de certaines vies et le vide de certaines autres doit être la cause principale de la haine. Que dire de Grimm recopiant à plusieurs exemplaires des articles anonymes de cinq colonnes contre Rousseau !

✢

Ce goût des ruines neuves nous livre un gros secret. Les romantiques réussirent trop vite pour être des novateurs ; ils furent la mise au point, la vulgarisation de Jean-Jacques.

✢

Vivent le Rousseau des jeunes filles aux cerises qui ensorcelait Radiguet et le Rousseau qui casse la fontaine de Héron et tombe dans le fou-rire ! Sur la route, loin du parc Luxembourg, loin de la police, des intrigues, il éprouve cette légèreté de gamin, débarrassé de sa famille et de ses maîtres.

L'ÉNIGME DE JEAN-JACQUES[1]

Les dernières années de Jean-Jacques s'écoulent dans un silence religieux. Il n'y aura pas pour lui de gala d'Irène, de députations à l'Opéra, de discours à l'Académie, ni de visites mortuaires. Rien qui ressemble à l'apothéose de Voltaire. Il meurt sans que son influence, sa renommée aient atteint leur épanouissement. Tout au plus commencent-elles à naître. Personne n'invoque encore le *Contrat Social*. Ce livre, avec l'*Émile*, a contribué à ruiner la vieille cité théocratique de Calvin. Pour l'avoir méconnu, la République de Genève perdra son indépendance. Elle sera réduite au rôle modeste d'un simple canton. Ville bâtie tout entière sur l'esprit, et qu'un nouvel esprit suffit à détruire. Cependant les Français confondent encore le *Contrat* avec les essais de Jurieu ou des autres théologiens protestants. A peine Grimm, les ennemis les plus acharnés de Rousseau, y font-ils une vague allusion en l'accusant de prêcher l'assassinat individuel; mais c'est là leur moindre grief. Le *Contrat*, en attendant, tue Genève, comme il tuera plus tard la royauté. De là vient l'incertitude qui subsiste jusqu'à nos jours sur les intentions de ce livre théorique, l'importance pratique qu'en lui-même Rousseau lui accordait. Il cesse à sa mort de lui appartenir. Il passe aux mains des hommes à principes, des constructeurs révolutionnaires des Loges. Amie ou ennemie. Rousseau se confond avec sa légende. Pendant plus d'un siècle, et bien que le lvrisme romantique se réclame de lui, ses successeurs négligeront l'homme. Il ne sera plus qu'un drapeau.

Il a vécu jusqu'à la mort de Voltaire, dont il a souscrit à la statue. Il meurt en 1778 quelques mois après lui. Comme sur les images d'Épinal, répandues à profusion de leur vivant qui

1. Cette étude fut improvisée et dictée. L'auteur lui laisse cette allure inattendue, à ses périls et risques.

mettent aux prises les deux patriarches, il a jusqu'au dernier instant contre-balancé sa gloire. Par sa seule présence d'ailleurs, car cet homme malheureux n'écrit plus que pour son plaisir. Les *Rêveries d'un Promeneur* cèdent de plus en plus la place à la botanique. Il ne laissera pas de grand ouvrage posthume. Depuis plusieurs années il ne se reconnaît capable que de commentaires. Cependant, quelques jours avant sa mort, il disait à son médecin Lebègue de Presle son désir de se remettre à la suite d'*Émile* et à son opéra de *Daphné*. En tous cas, il ne publiera plus de livres. A quoi bon redire « une seconde fois et mal » ce qu'il a dit de son mieux? « Ceux qui ont la démangeaison de parler toujours, écrit-il, trouvent toujours quelque chose à dire. Mais je n'ai jamais été tenté de prendre la plume que pour dire des choses neuves, grandes et nécessaires, et non pour rabâcher ». Il cesse de protester contre les éditions multiples qui falsifient son œuvre, les libellés idiots dont (conformément aux mœurs introduites par Voltaire) on lui attribue sans cesse la paternité. Est-ce désillusion du métier d'auteur, regret d'avoir consacré sa vie à un travail aussi ingrat? Ou déjà pressent-il que l'esprit de ses ouvrages suffira seul à le défendre, qu'il écartera de lui les interpolations comme les livres anonymes. Rousseau a commis la pire des imprudences. Il a rendu publique sa vie entière, et il a engagé son œuvre sur sa vie. Maintenant il s'élève au silence de la mort. On dirait ce philosophe antique qui, pour se cacher de la postérité, se jeta vivant dans un volcan.

Une sorte de mariage mystique a légitimé sa longue chaîne avec Thérèse Levasseur ; à ses propres yeux, sinon à ceux de la loi. Il s'est marié à la campagne sous le nom de Renou. « Ce ne sont pas les noms qui se marient, ce sont les personnes », répond-il à ses amis. Il a rempli le dernier devoir qu'il estimait lui appartenir. Sa mort inattendue surprendra l'Europe.

On sait le secret dont Jean-Jacques voulut être entouré pendant son agonie, les paroles annonciatrices, si proches de celles de Gœthe, qu'au rapport de sa femme il laissa échapper sur la lumière. Il refuse l'entrée de sa chambre à madame de Girardin. Il tient jusqu'au dernier instant à rester seul. Avait-il eu connaissance de l'inconduite de Thérèse, qui déjà,

sans plus attendre, le trompait avec un jardinier? Faut-il accorder crédit à l'histoire populaire qui lui fait avoir reconnu, à la veille de sa mort, un de ses fils dans un jeune Anglais, qui se suicida ensuite à Ermenonville en apprenant sa mort? Au témoignage de la critique, il semble douteux que Rousseau ait eu réellement des enfants. Peut-être souhaita-t-il mourir par lassitude, par un désir trop vif de l'immortalité. Les chirurgiens attribuèrent la mort aux conséquences de sa chute qui porte sur un meuble, produite par une variété d'apoplexie. Y eut-il crime, suicide, accident? Le sculpteur Houdon se donne du mal pour fermer la blessure, afin de prendre le moulage mortuaire. L'hypothèse d'un coup de pistolet semble définitivement écartée. L'intérêt des encyclopédistes à affirmer le suicide trouve sa contre-partie dans celui des amis de Rousseau, et de Thérèse elle-même, à nier les calomnies dont il était victime. L'on peut croire encore à une mort volontaire, qui fut à la fois celle de Socrate et d'un sage du XVIIIe. Rousseau ne prisant jamais, reconnaissait, bien que devenu presque aveugle, les plantes à leur odeur. Il serait allé dans les bois cueillir de la grande ciguë, accompagné d'un petit garçon. C'est elle ensuite qu'il aurait prise dans une tasse de café. Cette tasse de « mauvais café » devient vite légendaire. Gérard de Nerval, qui fut un grand admirateur de Rousseau et dont l'enfance s'écoula aux environs d'Ermenonville, la trouve valable. La vie la mieux connue qui fut jamais s'achève sur cette ombre.

Ermenonville, tombeau sans corps, lieu magique. En quelques années le pays prend un recul formidable. Il semble un pays de rêve. Le corps est au Panthéon et jusqu'en 1897 on y doutera de son existence. Le bruit court que pendant la Terreur Blanche les royalistes l'ont envoyé rejoindre à l'égout les restes de Marat. Dans le château d'Ermenonville, les illuminés se rassemblent : le comte de Saint-Germain, Cazotte, Cagliostro, Mesmer, Robespierre, Senancourt, Saint-Martin, viennent tour à tour exposer leurs projets ou leurs songes. Au témoignage de Beaumarchais, les Prussiens, sur le point d'envahir le pays, se replient d'une manière inattendue à la suite d'une apparition. Et sur le tombeau déserté par Jean-Jacques, dans l'île des peupliers qu'entourent de grands

cygnes, les visiteurs relèvent cette épitaphe mystérieuse : « A la nature. »

D'Ermenonville part toute la sensibilité moderne. Les bustes et les costumes de Rousseau se multiplient, deviennent fantaisistes. Les images populaires, les statuettes qui le représentent se répandent dans toute la France : Rousseau en perruque ronde, en toge antique, en robe d'Arménien. Le peuple les accueille avec le même respect que les souvenirs d'un saint. Jamais on ne s'était tant soucié des maladies d'un homme, de ses mœurs, de sa démarche, de sa manière de vivre. L'auberge du cabaretier Antoine devient un rendez-vous de pèlerinage. Il y montre les sabots que portait le philosophe. Le roi de Suède, le futur terroriste Anacharsis Clootz, les communistes comme les anarchistes se pressent pour les voir. Ils cherchent en vain à les acheter. Les touristes couvrent ces sabots de phrases ; pour parler le langage du siècle, ils y « consacrent leur nom ». « Nous parcourûmes avec des jouissances nouvelles, écrit un contemporain, les principales parties du parc, où nous pûmes lire et observer des milliers d'inscriptions écrites dans toutes les langues de l'Europe, sur les arbres, les rochers, les grottes, les fûts de colonnes grossières. » Partout des urnes, des stèles funèbres, dessinées par les architectes en vogue. Près de la tour de Gabrielle d'Estrées, sur les hauteurs, se dressent des temples antiques. Dédiés à la Vérité, à Vénus, à Hermès, à la Philosophie. Une barque d'une forme très particulière guide les voyageurs jusqu'à la tombe. Elle leur inspire de véritables épopées mythologiques. Roucher, Delille, les poètes élégiaques et galants de la fin du XVIIIe siècle viennent lui consacrer leur inspiration. Ils laissent des vers, que Gérard de Nerval dans sa jeunesse relevait et trouvait fort beaux.

Imaginons, au milieu de la forêt d'Ermenonville, un jardin fantôme, une sorte de Butte-Chaumont avant la lettre, conçu dans le goût anglais avec ses labyrinthes impénétrables, ses saules pleureurs. Tout y a été réuni pêle-mêle pour exciter l'émotion, les merveilles de la nature comme le mauvais goût. Une vallée entière artificielle imite des lacs, des collines. Le caprice d'un riche Américain excité par Edgar Poe ne pourrait y suffire. La famille du marquis de Girardin l'habite vêtue

de toile bleue comme les domestiques. Les enfants, à l'heure du dîner, montent en grande cérémonie décrocher leur nourriture au sommet d'un mât de cocagne. Non loin de là se rassemblent des guinguettes, des grottes, des salles de danse. Première idée d'un Robinson suisse édifiant. Tous les styles se confondent. L'antiquité, la douceur du XVIIIe siècle finissant, les souvenirs du bon roi qui aima Gabrielle, les druides même unissent leur nostalgie à chaque angle du parc. Les constructeurs n'eurent pas d'effort à faire pour entretenir leur goût des ruines. Bientôt tout tombe, s'effrite. Vestiges d'une civilisation sans âge. L'on dirait une ville trop grande et vide. Dans ce désert rôde une foule de blanches statues, aussi calmes, aussi pures que celles du temps de la Renaissance ou des premiers Valois. Leur mémoire hantera la jeunesse des romantiques. Rien n'y manque : les coquillages, les épitaphes absurdes. Musset se souviendra de cette époque, si proche et en même temps si lointaine, « des bustes mystérieux avec leurs longs cheveux de marbre, et une inscription romaine ». Gérard de Nerval y retournera rêver à Sylvie. En attendant, et comme il importe de savoir joindre l'utile à l'agréable, les visiteurs ne manquent pas d'herboriser sur les traces de Jean-Jacques. Schiller, Gœthe, Mirabeau répercutent ses maximes. Robespierre jouera son rôle dans le domaine politique. Mais le souvenir de Jean-Jacques se perd dans Ermenonville. Les secousses profondes dont il fut en grande partie la cause ajoutent les ruines aux ruines.

✣

L'on sait maintenant que si Diderot rata ses tragédies bourgeoises, ce fut pour avoir voulu les faire vertueuses. Nul mieux que lui ne connut le pouvoir des intrigues lentes, implacables, des mensonges, des calculs. Il eût pu, dans un décor aussi réaliste qu'il le désirait, accumuler les perfidies les plus noires, raconter une combinaison de manœuvres cent fois pires que celles de Lovelace ou de Valmont. Plus cruelles, car leur but n'était pas de corrompre, mais de faire douter de

l'amitié et de la raison d'un ancien ami. Mais c'eût été, pour lui, écrire ses mémoires. Il préféra, en parfait homme de lettres, suivre la mode et imiter de loin Rousseau lui-même ou Richardson.

Pendant cent ans, Diderot et Grimm continuent à tromper le public ; il n'existe pas d'exemples d'une manœuvre si longue. Eux-mêmes semblent avoir été aveuglés par leur haine et avoir mal compris la portée, sinon la gravité de leur calomnie. Sainte-Beuve, toujours en admiration devant les grandes dames de lettres, se rallia au jugement de madame d'Épinay et de madame Geoffrin. Comme elles, il tint Rousseau pour « un bel esprit et une âme très noire ». Horace Walpole, le grand seigneur ami de madame du Deffand, déclarait le mépriser publiquement. Diderot et Grimm surent exploiter les avantages de leur position. Les salons bourgeois qui auraient pu aimer Jean-Jacques semblent lui avoir été le plus hostiles. Jean-Jacques n'était pas ce qu'on appelle un rêveur ; son esprit n'avait rien de nébuleux. La grande tâche de la deuxième moitié de sa vie fut de se disculper. C'est pourquoi furent écrits les *Confessions*, les *Dialogues*, les *Rêveries*. Il faut admirer davantage leur hauteur, leur absolu désintéressement, sachant que ces livres furent avant tout des plaidoyers. Si Rousseau ne parvint pas, avant de mourir, à conjurer les plus dangereuses de ces attaques, il a laissé cependant sur celles qu'il avait pu connaître des observations d'une exactitude qui le classerait, seule, au rang des plus grands écrivains.

L'histoire commence, comme l'on pouvait s'y attendre, au moment où Rousseau, Grimm et Diderot lui-même sont presque encore des inconnus. Rousseau était instinctivement porté vers ceux dont le naturel lui était le plus contraire. « L'assurance des autres », s'il la sentait hostile, « l'a toujours démonté ». Plus jeune, il s'était engoué déjà de Bâcle, de Venture, bien qu'il n'ignorât rien de leurs défauts. Madame de Warens avait vainement cherché à écarter de lui ce danger. Malgré ses trente-sept ans de vie difficile, ce provincial n'a rien d'un roué, ni d'un Gil Blas. La vie presque familiale qu'il a longtemps menée aux Charmettes l'a laissé au contraire bien plus jeune que son âge. A son arrivée à Paris,

il semble qu'il craigne surtout la solitude. C'est dans cette crainte qu'il s'est associé Thérèse, à qui il a juré une constance éternelle, en l'avertissant qu'il ne l'épouserait jamais. Diderot et Grimm étaient tous deux des hommes du Nord. L'air grave qu'ils montraient, et qui venait surtout de leur inexpérience du monde, semblait très différent de la légèreté à la mode. Rousseau pouvait également prendre pour une promesse de longue et fidèle amitié le caractère allemand de Grimm. Lui-même était alors dépourvu de l'esprit soupçonneux que l'on devait tant lui reprocher par la suite. « Mon grand malheur, dit-il, fut toujours de ne pouvoir résister aux caresses et je ne me suis jamais bien trouvé d'y avoir cédé. » L'éveil lui fut cependant donné à maintes reprises ; et l'occasion d'une rupture facile lui fut offerte. A la suite d'un dîner très libre, où il fut pour la première fois infidèle à Thérèse, Grimm, ayant pris sa part de cette liberté, courut le lendemain raconter le forfait à celle-ci en l'aggravant. Il n'avait à ce moment aucun motif de haine, de jalousie contre Jean-Jacques. Il était difficile de ne pas lire dans son acte une duplicité profonde. Jean-Jacques, néanmoins, préféra se taire et ne pas sacrifier une amitié à un dommage réparable. Dans la suite, Grimm cessa d'agir à découvert. Jean-Jacques n'avait pas eu la précaution de raconter l'histoire, de se prémunir, comme le faisaient ses camarades, contre un drame possible.

Rien ne semble promettre à Jean-Jacques un brillant avenir. Le succès du *Devin du Village* étonne ses intimes. Rameau s'était vainement déclaré contre lui. La fraîcheur, la spontanéité, la facilité de sa musique enchantent la Cour. Sans doute cette vogue était-elle solide puisque, bien des années plus tard, en 1771, lorsque Rousseau, toujours décrété de prise de corps, rentra à Paris, la Cour de Louis XVI, et la reine en tête, s'empressèrent de souscrire au « Recueil des romances et duos du citoyen de Genève ». Sans adresse musicale, Jean-Jacques charme la société la plus raffinée qui fut jamais. Le voici tiré de l'ombre et de la misère. Mais ses anciens amis le boudent. S'il entre chez le baron d'Holbach, « la conversation cesse d'être générale ». L'on se rassemble « par petits pelotons ». On se chuchote à l'oreille ; et Jean-Jacques reste debout au milieu du salon, ne sachant à qui parler. Pendant

qu'il compose le *Devin*, Holbach lui a fait voir un album de musique inédite que lui seul possède. Il presse Rousseau d'introduire dans son opéra une nouvelle pastorale. Jean-Jacques accepte pour lui être agréable. Il remplace par cette pièce celle qu'il avait lui-même écrite. Quelques jours après le spectacle, il a la surprise de voir ce recueil sur le pupitre de Grimm, de madame d'Épinay, ouvert à la bonne page. C'est le départ de la longue chaîne de calomnies démontrant qu'il n'a jamais été capable de composer sa musique.

Ces événements obligent Rousseau à réfléchir. Il commence à se rendre compte. Au cours de sa scène de rupture avec le baron, et pendant que celui-ci insulte Rousseau, Diderot, présent, garde le silence. Le bruit court bientôt que Rousseau a mis cinq enfants à l'hospice. Cette confession, faite par Jean-Jacques à ses intimes, sans doute dans une de ses minutes de mauvaise honte, devient la fable de Paris. « J'avais, se rappelle Jean-Jacques, un grand nombre de connaissances, mais deux seuls amis de choix. Par un effet du désir que j'ai de rassembler tout ce qui m'est cher, j'étais trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fussent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai. Ils se lièrent encore plus étroitement entre eux qu'avec moi. Diderot avait des connaissances sans nombre, mais Grimm, étranger et nouveau venu, avait besoin d'en faire. Tous mes amis devinrent les siens, cela était tout simple ; mais aucun des siens ne devint jamais le mien, voilà ce qui l'était moins. »

Cette dernière constatation, qui est sans doute une grande preuve, est à Rousseau la plus sensible de toutes. A plusieurs reprises, il revient sur l'accueil froid des amis de Grimm lorsqu'il venait le voir dans sa chambre. Cette absence de politesse, la certitude qu'il éprouve d'une hostilité sourde le peinent et le déconcertent. Malade, Rousseau faisait chaque jour plusieurs lieues à pied pour voir Diderot lorsqu'il était en prison à Vincennes. Diderot, plus tard, se servira de ces visites pour accuser Jean-Jacques d'être venu chercher près de lui l'inspiration de son premier *Discours*. Rousseau les visitait fréquemment lorsqu'ils étaient malades, mais jamais ils ne vinrent le voir quand lui-même l'était. De l'Ermitage, où Rousseau se retira bientôt, cédant aux instances de madame d'Épinay, Diderot continuera à lui écrire des rendez-

vous auxquels il ne viendra pas, sans jamais s'excuser. Rousseau fera souvent le chemin de Montmorency à la plaine de Vincennes pour ne trouver personne.

Ici se place l'histoire de la maladie qui, après l'amitié de Jean-Jacques, lança Grimm dans le monde. Bien qu'elle n'ait pas eu de conséquence désagréable pour Jean-Jacques, elle est trop révélatrice pour la passer sous silence : Grimm s'était avisé de vouloir supplanter un camarade près de la femme qu'il aimait. En vain avait-il rendu cette passion publique. Il tombe alors « dans le plus étrange malaise ». Il se couche et il demeure sans bouger, ni parler, comme s'il était mort. « Mon effroi pour mon ami, raconte Rousseau, me fit observer avec soin la contenance du médecin et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile sans prendre ni bouillon ni quoi que ce fût, *que des cerises confites que je lui mettais de temps en temps sur la langue et qu'il avalait fort bien.* Un beau matin, il se leva, s'habilla et reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni que je sache à l'abbé Raynal, ni à personne de cette singulière léthargie — ni des soins que nous lui avions rendus tandis qu'elle avait duré.

» Cette belle passion mit Grimm à la mode — bientôt il passa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute espèce. Cette opinion le fit rechercher et fêter dans le grand monde, et par là l'éloigna de moi, qui n'avait jamais été pour lui qu'un pis aller. »

Quelque temps après, Rousseau habite définitivement l'Ermitage. Grimm et Diderot n'auront pas de cesse qu'ils ne l'aient fait revenir. « Il n'y a que le méchant qui soit seul », écrit Diderot, et l'allusion était d'autant plus claire que cette retraite avait fait grand bruit. Dès lors commence une série de manœuvres. L'on s'expliquerait mal les motifs de cette persécution, si l'on n'en avait les preuves. Le silence que Rousseau garde, même après la rupture avec madame d'Épinay, sur les secrets qui la concernent, aurait pu lui coûter cher. Un manuscrit retrouvé par madame Macdonald, pris par hasard dans une saisie de police qui fut faite chez Grimm en Allemagne, donne la preuve (grâce aux corrections successives qui s'y trouvent de la main de Grimm et de Diderot)

qu'ils truquèrent et remanièrent indignement les *Mémoires* de madame d'Épinay. Ce sont ces *Mémoires* dont Sainte-Beuve prit texte pour condamner Jean-Jacques. Il est incontestable que Diderot et Grimm voyaient avec peine celui-ci échapper à leur influence. D'autre part, Grimm, nouveau venu chez madame d'Épinay et conduit chez elle par Rousseau, avait rapidement succédé à M. de Francueil, son ancien amant. Jean-Jacques avait été le confident de Francueil ; il n'ignorait pas l'existence de l'enfant que celui-ci en avait eu. L'amitié étroite qui unissait Rousseau et madame d'Épinay convenait mal à la fausseté de Grimm, qui souhaitait surtout l'ombre. La haine, d'ailleurs, et la jalousie s'en étaient mêlées. Madame d'Épinay nia toujours à Jean-Jacques, bien qu'elles ne fussent ignorées de personne, ni même de son mari, ses relations avec Grimm. « Je compris, dit Jean-Jacques, que cette réserve venait de Grimm, qui, dépositaire de tous mes secrets, ne voulut pas que je le fusse d'aucun des siens. »

Un fait éclaire définitivement le caractère de Grimm, un de ces détails que l'on n'invente pas : un soir, ils dînent tous trois dans la chambre de madame d'Épinay. Une petite table est dressée où l'on n'a mis que deux couverts. Grimm s'installe. Il s'assied au coin du feu et se met à manger sans dire un mot. Madame d'Épinay rougit et offre à Jean-Jacques sa propre place. Grimm ne bouge pas. Il continue sans parler, sans même attendre que Rousseau se soit assis. « Il ne me traitait pas précisément comme un inférieur, explique Jean-Jacques, il me regardait comme nul. J'avais peine à reconnaître l'ancien cuistre qui, chez le prince de Saxe-Gotha, se tenait honoré de mes regards. »

Thérèse, faible, manœuvrée par sa mère qui s'occupe de faire vivre toute la famille aux dépens de Jean-Jacques, devient le centre de ruses inavouables. La vieille mère Levasseur est malade et la campagne lui est nuisible, affirme Diderot. C'est un crime de l'y retenir plus longtemps, et elle ne rentrera à Paris que si Jean-Jacques y vient. Les pauvres de Paris dépérissent privés de ses aumônes. Diderot parlait toujours de madame d'Épinay « sur un ton très méprisant ». Il commence désormais « à en parler avec honneur ». Amoureux

de madame d'Houdetot, Jean-Jacques éprouve la plus grande passion de sa vie. Passion malheureuse, car madame d'Houdetot aime le poète Saint-Lambert. Madame d'Épinay ne pouvait supporter sa belle-sœur. Grimm avait fait auprès de madame d'Houdetot quelques tristes tentatives. Le voici discréditant les copies de musique, ressource de Jean-Jacques. Il l'accuse d'user de légèreté envers les soucis de madame d'Épinay pour l'éducation de son fils. Une lettre anonyme avertit Saint-Lambert de cette amitié platonique. Thérèse affirme à Jean-Jacques que madame d'Épinay a voulu la persuader, par des présents et des menaces, de voler les lettres de madame d'Houdetot. Et les *Mémoires* de madame d'Épinay prouvent qu'effectivement elle avait lu ces lettres. Rousseau en informe sur-le-champ madame d'Épinay. Ses dénégations le jettent dans un grand trouble. Ils s'embrassent. Pendant ce temps, Diderot et Grimm, avec une atroce bassesse, poussent Thérèse et sa mère à quitter Jean-Jacques, leur promettant « un bureau de tabac ».

Sur ces entrefaites, madame d'Épinay tombe pour la seconde fois enceinte. Au moment où elle sera le plus grosse, une de ses femmes de chambre sera censée par hasard accoucher. C'est là le motif pour lequel elle ira consulter le docteur Tronchin à Genève, le secret dont parle Rousseau à deux reprises dans les *Confessions*.

Madame d'Épinay demande, comme par plaisanterie, à Rousseau s'il voudra l'accompagner. Quant à Grimm, père de l'enfant qui va naître, il n'est jamais question de son voyage. Une lettre de Diderot représente à Jean-Jacques qu'il ne peut, sans ingratitude, ne pas la suivre. Jusqu'ici, il se bornait, dans la plupart de ses lettres, « à le traiter uniquement de mon cher, sans lui donner le nom d'ami ». Il commence à se servir de cette amitié. « Je suis fait pour vous aimer », écrit-il. Jean-Jacques comprend qu'il s'agit de disculper Grimm, en se substituant à celui-ci aux yeux du public. Au reste, le bruit court déjà qu'il a été aussi l'amant de madame d'Épinay. Il répond à Diderot une lettre très ferme. Il a, dit-il, « ses raisons sur lesquelles il ne se refuse pas à donner au besoin des explications ».

L'on a peine à comprendre comment Rousseau perd ensuite

tout le bénéfice de cette fermeté. Il faut se souvenir d'un Stendhal qui aurait pu donner à un autre d'excellents conseils, mais se reconnaissait lui-même incapable de les suivre. Il est entré chez madame d'Épinay et il a lu devant elle les deux lettres à Grimm : « Je vis, raconte-t-il, cet homme arrogant baisser les yeux à terre et n'oser soutenir les étincelles de mes regards. Mais dans le même instant, au fond de son cœur, il jurait ma perte et je suis sûr qu'ils la concertèrent avant de se séparer. » Mais il demande ensuite conseil à madame d'Houdetot, et, par une contradiction extravagante, il accepte de faire Grimm arbitre de la discussion. Il va de plus « expliquer à ses amis ses motifs ». Il se met ainsi dans le piège de trahir les secrets de madame d'Épinay ou de donner des motifs qui ne seraient pas véritables. Ces motifs trop faibles sont ceux des *Confessions*.

Dans l'intervalle, après une première brouille, il s'est réconcilié avec Grimm. Malheureux dans son ménage, il se tourne vers ses anciens amis. Madame d'Épinay a rejeté tous les torts sur le caractère « concentré » de Grimm. Il va « comme un autre Georges Dandin lui faire des excuses des offenses qu'il en a reçues. » Et voici comme Jean-Jacques raconte la scène :

« Je m'attendais que, confus de mes condescendances et de mes avances, Grimm me recevrait les bras ouverts, avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur romain, avec une morgue que je n'ai jamais vue à personne. Je n'étais pas du tout préparé à cet accueil. Il appuya longtemps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup, c'est qu'on lui voyait toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parlait, je me disais tout bas qu'il serait bien cruel pour moi de faire seul exception à cette règle. Il y revint si souvent et avec tant d'affectation qu'il me fit penser que s'il ne suivait en cela que les sentiments de son cœur, il serait moins frappé de cette maxime, et qu'il s'en faisait un art utile à ses vues dans le moyen de parvenir. Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnaient sur moi. Enfin, quand il eut mis à son gré entre lui et moi toute la distance qui pouvait donner du prix à la grâce qu'il m'allait faire, il m'accorda le baiser de paix dans un

léger embrassement qui ressemblait à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombais des nues, j'étais ébloui, je ne savais que dire. Je ne trouvais pas un mot. Je n'y pense jamais sans sentir combien sont trompeurs les jugements fondés sur l'apparence, auxquels le vulgaire donne tant de poids, et combien souvent l'audace et la fierté sont du côté du coupable, la honte et l'embarras du côté de l'innocent. Une pareille réconciliation ne changea pas ses manières. Elle m'ôta seulement le droit de m'en plaindre. Aussi pris-je le parti d'endurer tout et de ne dire plus rien. »

Madame d'Épinay part pour Genève, accompagnée de sa femme de chambre et de ses domestiques. Elle ne lui a pas reparlé de ce voyage. L'on sait d'ailleurs qu'elle retrouvera là-bas leur ami Tronchin. Rousseau, malade, se dispose à passer l'hiver à l'Ermitage quand il reçoit une lettre : « Je reçus, dit-il, sa réponse datée de Genève à ma précédente. Je compris, au ton qu'elle y prenait pour la première fois de sa vie, que l'un et l'autre, comptant sur le succès de leurs manœuvres, agissaient de concert, et que me regardant comme un homme perdu, sans ressources, ils se livraient désormais sans crainte au malin plaisir de m'écraser. » Une nouvelle lettre, fort dure, le met en demeure de s'en aller. Il trouve asile à Montmorency. Connaissant la difficulté qu'il éprouverait à déménager, madame d'Épinay et Grimm comptaient sur des larmes, des supplications de délai qui auraient placé Rousseau sous leur joug. L'heureuse issue de cette affaire les vexe.

Tels sont les principaux des prétendus torts que Diderot devait qualifier platement « les sept scélératesses du citoyen Rousseau ». L'on peut se demander à quel titre il agissait dans cette affaire, après avoir averti Jean-Jacques de ce que la soi-disant opinion pourrait dire contre lui. Des anciens amis de Jean-Jacques, il ne restait plus que Saint-Lambert et madame d'Houdetot. Celle-ci avait été émue de la passion, et plus tard de la tendresse assagie que Rousseau lui montrait. Mais les calomnies ne devaient pas tarder à les séparer. Une lettre condescendante de madame d'Houdetot blessa Jean-Jacques ; l'amitié fut pourtant la plus forte. Diderot alla alors trouver Saint-Lambert et lui raconta avec de grands

détails l'amour de Rousseau. Son excuse d'avoir cru Saint-Lambert, déjà informé par Rousseau lui-même, était compliquée et peu vraisemblable. Il réussit cette fois-ci à rendre la rupture définitive.

L'on demanda cependant un peu partout quels torts personnels justifiaient la violente haine de Grimm. « L'on trouva, raconte Jean-Jacques, que quand j'aurais eu de tels torts qui l'auraient obligé de rompre, l'amitié, même éteinte, avait encore des droits qu'il aurait dû respecter. *Mais malheureusement Paris est frivole.* Ces remarques du moment s'oublient. L'absent infortuné se néglige. Le jeu de l'intrigue et de la méchanceté se renouvelle, et bientôt son effet, sans cesse renaissant, efface tout ce qui l'a précédé. Pour porter le coup avec plus d'adresse, ils commencèrent par débiter que c'était moi qui les avait quittés. De là, feignant toujours d'être mes amis, ils semaient adroitement les accusations malignes comme des plaintes de l'injustice de leur ami. »

JEAN COCTEAU

(La fin au prochain numéro.)

(COPYRIGHT BY GALLIMARD)

HONGRIE 1938

UN PEUPLE QUI CHERCHE SA VOIE

Au cours de mon dernier séjour à Budapest, au début de cet été, le comte Étienne de Bethlen, ancien président du Conseil, me fit l'honneur de me convier à sa table, dans cette charmante villa entourée de beaux arbres qu'il occupe depuis peu dans la partie neuve de la capitale hongroise.

Les temps étaient troubles. Les troupes du Troisième Reich venaient de faire leur entrée triomphale à Vienne et Henlein, appuyé par M. Hitler, s'apprêtait à lancer son offensive contre la République tchécoslovaque. Tandis que l'Europe suivait avec anxiété l'évolution de la situation politique, un frisson de joie et d'espoir faisait tressaillir la jeunesse hongroise : elle sentait approcher le moment où il lui serait permis de régler ses comptes avec Prague, de s'associer au *Credo* de la nouvelle Europe, et d'instaurer à Budapest le règne d'un national-socialisme de teinte locale.

Un démagogue d'extraction austro-arménienne (!), le commandant Szalassi, obscur officier d'état-major en retraite, s'était érigé en sauveur de la patrie et avait réuni autour de sa personne toutes les forces de l'extrémisme de droite (éparpillées jusque-là entre soixante-dix-huit organisations). Son programme était si simple qu'il ne se donnait même pas la peine de l'exposer en public : conclusion immédiate d'un traité

d'alliance avec le Reich, rétablissement du royaume de saint Étienne dans ses limites d'avant-guerre, élimination totale des Juifs de la vie nationale, partage des terres et abolition de la grande propriété féodale. Il recrutait ses adhérents, de plus en plus nombreux, parmi les intellectuels besogneux et — chose nouvelle pour la Hongrie — parmi le prolétariat agricole. Le mouvement, auquel une grande partie de l'armée manifestait des sympathies à peine déguisées, avait pris une telle ampleur que M. Daranyi, chef du Gouvernement, avait dû céder sa place à un *homo novus* : M. de Imrédy, considéré généralement comme l'homme le plus intelligent de la Hongrie. Cette nomination, saluée par tous les esprits raisonnables, n'empêchait pas le grand public de prédire l'imminence d'un *putsch* pour le mois de juin, à l'issue du Congrès eucharistique.

Nul n'était mieux qualifié que le comte de Bethlen pour me donner une appréciation impartiale de la situation et pour préciser les buts permanents et immuables de la politique hongroise. Nul n'était plus capable de s'élever à une vision des choses large et synthétique que cet homme qui avait dirigé pendant dix ans les destins de la Hongrie. Il avait trouvé sa patrie sans budget, sans armée, sans monnaie ; il l'avait relevée de la débâcle, il avait stabilisé sa vie politique et sociale et renoué les plus précieuses des amitiés étrangères.

Il se tenait là devant moi, à la table familiale, ce descendant d'une glorieuse lignée de calvinistes transylvains, et pendant qu'il épanchait devant le visiteur étranger, non sans finesse et malice, son cœur de patriote, j'avais tout le loisir de détailler sa silhouette menue et élégante, son visage ovale aux traits fins, au regard perçant et à la moustache courte — tout ce qui lui donnait, avec son gilet clair, son col cassé, sa cravate aux larges rayures, un vague aspect d'officier de cavalerie en civil ou bien encore d'un « cercleux » parisien d'avant-guerre...

« Dans l'histoire millénaire de la Hongrie, me disait mon hôte, la situation créée par les traités d'après-guerre rappelle singulièrement celle qui suivit la victoire des Turcs à Mohacs (1526), lorsque le royaume de saint Étienne se trouva

démembré pour une durée de deux siècles en trois parties séparées. A Trianon, les grandes puissances ont jeté l'épée de Brennus dans la balance ; elles ont prononcé un verdict que notre nation n'acceptera jamais tant qu'il restera un seul Magyar digne de ce nom. »

En parlant ainsi, M. de Bethlen n'exagérait certainement en rien les sentiments de ses compatriotes. Combien de fois les mêmes paroles n'avaient-elles pas été proférées par des bouches moins autorisées ? Combien de fois n'avais-je pas entendu ces bouches lancer le cri de ralliement de la Hongrie d'après-guerre : « *Nem, nem, soha* » ! » (« Non, non, jamais ! ») ou proclamer avec une obstination amère leur solennelle profession de foi : « Je crois en Dieu, je crois en une justice immanente, je crois à la résurrection de la Hongrie. » Depuis vingt ans le drapeau national était en berne, recouvert d'un crêpe de deuil ; depuis vingt ans des détachements d'écoliers, d'anciens combattants, d'ouvriers et de soldats se réunissaient chaque dimanche dans tous les villages, dans toutes les villes pour manifester leurs espoirs devant ce drapeau recouvert de crêpe, symbole de la patrie mutilée.

« Nous n'avons jamais accepté comme quelque chose de définitif, continuait M. de Bethlen, les stipulations d'un traité qui nous a privés des deux tiers de notre territoire et de notre population ; d'un traité qui a soumis à la domination étrangère plus de trois millions de Hongrois. Le verdict des grandes puissances ne pouvait s'appuyer sur aucun argument (*sic !*), fût-il d'ordre géographique, économique ou historique. Elles avaient voulu « rendre la liberté » à toute une série de « peuples opprimés », mais leurs hommes d'État ont été victimes d'une immense mystification. Les Croates et les Roumains voulaient probablement se séparer de la Hongrie, mais a-t-on jamais reconnu aux Slovaques, aux Ruthènes, aux peuples du Banat le droit de décider de leur propre sort ? On s'est acharné à nous « punir » ; on a rompu arbitrairement des liens économiques et sociaux qui existaient depuis un millénaire et, en fin de compte, on n'a réussi qu'à créer des foyers d'incendie nouveaux. Aujourd'hui, notre peuple est exaspéré. Pour ma part, je ne crois pas que les extrémistes triompheront ; mais pour empêcher leur triomphe, il faut

donner satisfaction aux aspirations légitimes de la nation entière. »

Je n'osais pas soulever les objections qui se présentaient à mon esprit. Je n'ignorais pas que le pays s'était réarmé dans le silence, sans même attendre que les stipulations rédhibitoires du traité de paix fussent annulées. Mais, même ainsi, comment aurait-il pu entreprendre, livré à ses propres forces, l'exécution d'un projet comportant un changement radical de toute la carte de l'Europe? La réalisation du rêve patriotique était-elle possible sans un « chambardement général », sans une espèce de crépuscule des dieux, sans un embrasement européen dont la couronne de saint Étienne sortirait miraculeusement dans tout l'éclat de son ancienne gloire?

M. de Bethlen semblait ne pas douter du succès final.

— Il faut avant tout, déclarait-il, accorder à la Slovaquie un régime d'autonomie complète; lorsqu'elle pourra décider en toute liberté de son sort, elle se prononcera — je n'en doute pas — pour le rattachement à la Hongrie. Les Russes des Carpathes ne seront peut-être pas aussi affirmatifs, mais, eux aussi, devront se joindre à nous pour des raisons économiques. Et quant à la Transylvanie où je suis né, où un Bethlen a jadis régné en souverain, elle devrait être proclamée un État indépendant sous le *condominium* d'une Hongrie et d'une Roumanie réconciliées et peut-être réunies sous l'autorité d'un seul roi.

— Mais qui serait ce souverain, monsieur le Président?

Étienne de Bethlen reste silencieux et se contente d'esquisser un sourire. Les descendants des cavaliers nomades seront-ils toujours des rêveurs incorrigibles? Ou serait-ce le contraire : la foi ardente des Hongrois, l'attachement à leur mission historique ne leur confèrent-ils pas parfois une vision plus nette de l'avenir?

— Voyez-vous, dit M. de Bethlen, comme s'il voulait répondre à mes hésitations secrètes, toute la grande guerre, si catastrophique pour la Hongrie, se présente à moi comme un simple épisode dans la lutte éternelle entre l'Occident et l'Orient, entre la race germanique et la race slave. Il faudrait beaucoup d'optimisme pour prétendre que l'idée panslaviste est définitivement enterrée. Elle peut renaître avec la réapparition

d'une Russie nationale. Bastion du monde occidental balayé par l'océan slave, la Hongrie a fait son choix. Elle restera fidèle aux traditions de son grand roi saint Étienne, qui donna la préférence à l'église de Rome sur celle de Byzance et traça ainsi une fois pour toutes la voie à son pays.

» La Hongrie n'a rien à craindre de l'Allemagne. C'en est fini à jamais de la politique dont les Habsbourg s'étaient jadis fait l'instrument. A condition qu'on ne touche pas à notre individualisme, à nos habitudes nationales, rien ne nous empêche de vivre en bonne entente. L'installation des Allemands à Vienne est tout à notre avantage. Elle a mis fin à la dictature exercée au cours des vingt dernières années dans le bassin danubien par la Petite Entente, avec l'appui plus ou moins avoué de la France ; l'Allemagne et notre vieille amie, l'Italie, nous aideront maintenant à regagner notre prestige et à normaliser les rapports avec nos petits voisins. J'envisage donc l'avenir avec optimisme : tant pis pour ceux qui ne veulent pas nous comprendre... »

Lorsque, quelques jours plus tard, je me présentais au Ministère des Affaires étrangères pour être reçu en audience par M. de Kanya, je devais entendre de la bouche même du ministre un programme qui ne différait que par la forme de celui de M. de Bethlen. Certes, la situation officielle de M. de Kanya lui imposait une grande réserve. L'homme qui dirigeait le *Külügy Ministerium* (Ministère des Affaires étrangères) de Budapest ne pouvait censément parler, en pleine paix, devant un visiteur, d'un partage de territoires appartenant à tel voisin ou d'une union personnelle avec tel autre. Mais le son de cloche était le même : la Hongrie ne se résignerait jamais à accepter comme définitif l'état de choses créé par le traité de Trianon ; si son Gouvernement ne soulevait pas pour l'instant la question d'un « ajustement de frontières », il était décidé à poursuivre avec plus d'énergie que jamais sa lutte pour les droits de minorités hongroises dans les pays successeurs. Modeste en apparence, le programme pouvait se prêter aux interprétations les plus diverses. A entendre M. de Kanya, la situation de ces minorités hongroises serait devenue « le problème central de la paix ».

Dernier survivant des grands diplomates d'avant-guerre,

M. de Kanya avait sa façon bien à lui de recevoir et de charmer ses interlocuteurs. Robuste septuagénaire au visage glabre et ridé, aux traits bien dessinés, à la belle chevelure grisonnante, aux yeux pétillants d'humour, il pouvait passer pour le type accompli du vieux gentleman anglais ; il promène sur la vie un regard amusé et sait rire aux éclats comme un tout jeune homme. Mais derrière sa jovialité de vieux joueur de golf, derrière ses allures paternelles et sa bonhomie apparente, M. de Kanya cachait (je crois qu'il serait le premier à le reconnaître) un fonds incontestable d'astuce, je dirai même d'esprit machiavélique. Disciple du comte Aehrenthal, imbu des traditions metternichiennes, M. de Kanya se défendait de faire une politique « allemande ». « Je fais un politique magyare », a-t-il dit. A l'entendre, il n'aurait pas demandé mieux que de marcher la main dans la main avec la France, représentée si dignement à Budapest par M. Gaston Maugras. Mais sur quel appui pouvait-il compter de la part d'une puissance qui avait créé la Petite Entente et se considérait comme l'alliée de la Tchécoslovaquie ? Quelle importance pouvait-il attacher aux sympathies croissantes pour les aspirations hongroises de ce public britannique, toujours réfractaire à une immixtion dans les affaires du continent, toujours lent à se décider ?

Alors, il tournait ses yeux vers l'axe Rome-Berlin « qui avait presque entièrement accaparé l'initiative dans la politique européenne » et il se sentait rempli d'admiration pour « les grands succès » que les diplomates allemands et italiens remportaient à toute occasion. « Les récents événements, déclarait-il dix jours après l'occupation de Vienne, ont fourni une preuve, plus claire que le jour, que nous avions suivi un chemin juste en nous proposant comme un de nos buts principaux le maintien de l'amitié allemande. »

Et pour servir de contrepoids à l'Allemagne, n'y avait-il pas cette Italie qui n'avait cessé de soutenir les thèses hongroises dès les premières années d'avant-guerre ? Croire qu'elle pourrait changer d'attitude, c'était, d'après M. de Kanya, accorder foi « à un conte de nourrice ».

Dès le début de cet été, M. de Kanya avait cru possible de remplacer, à l'égard de la Petite Entente, « une politique de

paix passive pour une politique de paix active » et de jeter un défi à « ces trois États qui se cramponnent convulsivement à la pétrification d'un état de choses inconciliable avec l'esprit qui doit pénétrer maintenant tous les États danubiens ».

Mais c'eût été mal connaître M. de Kanya que d'attendre de sa part une attaque de front dirigée à la fois contre ces trois États en bloc. Passé maître dans l'art des nuances, il esquissait un sourire à la Yougoslavie ; il marquait à l'égard de la Roumanie une froideur qui pourrait, le cas échéant, céder la place à d'autres sentiments plus sympathiques ; il réservait son hostilité, pour ne pas dire sa haine, à la seule Tchécoslovaquie. Les paroles acerbes que M. de Kanya adressait en juin 1938, du haut de la tribune parlementaire, au Gouvernement de la république voisine étaient suffisamment explicites. « La Tchécoslovaquie, s'écriait le ministre, n'a pas réussi à créer avec nous des relations correctes... S'appuyant sur la force des baïonnettes, elle a visé à s'assurer un rôle de grande puissance ; elle a négligé et elle a traité avec nonchalance les doléances des minorités hongroises et a répondu par des menaces de guerre aux moindres mouvements de Budapest... Nous avons trouvé l'inspiration de Prague dans toutes les campagnes qui furent dirigées contre nous dans toute la presse internationale ! »

Si le plus prudent des politiciens hongrois s'exprimait de la sorte, point n'était besoin d'être grand clerc pour imaginer l'attitude que prendrait la Hongrie au moment où le problème tchécoslovaque passerait à l'ordre du jour de l'Europe.

LA HONGRIE ET LA CRISE EUROPÉENNE

Ce qui nous a plutôt surpris, c'est la modération extrême avec laquelle la Hongrie a fait valoir ses revendications nationales. Lorsque, à la veille des événements décisifs, l'amiral Horthy, Régent du royaume, se rendit en Allemagne en visite officielle, accompagné de son président du Conseil et de son ministre des Affaires étrangères, la conclusion d'une alliance défensive et offensive pouvait sembler la chose la plus naturelle du monde. Or, il n'en fut rien : les propositions du grand

état-major de Berlin furent rejetées par Budapest. Lorsqu'un peu plus tard, le Troisième Reich déchaîna sa campagne violente contre Prague, M. de Imrédy, accouru à Berchtesgaden au moment le plus critique de la crise, ne joignit pas sa voix aux imprécations teutoniques. Et lorsque l'Europe entière retentissait déjà du cliquetis des armes, la Hongrie avait à peine bougé. Ce n'est qu'*après* l'entrevue de Munich, vers le milieu d'octobre, qu'elle se décidait à convoquer cinq classes de réservistes et à concentrer une force approchant d'un million d'hommes aux frontières du royaume.

Cette attitude calme et réfléchie s'explique par des raisons multiples : la Hongrie n'a pas oublié la leçon de la Grande Guerre. Elle sait — et M. de Kanya l'a souvent souligné — qu'il n'est pas de son intérêt de se mêler aux luttes des grandes puissances. Jouant sa partie sur un échiquier de format réduit, elle avait encore tout à craindre de ses voisins immédiats : en cas de conflit mondial, on verrait probablement se reconstituer le front commun de la Petite Entente [1]. Et, enfin, il y avait chez les Hongrois une foi presque fanatique en leur juste cause qui devait triompher même sans effusion de sang, parce que, à leurs yeux, elle était juste et irréfutable.

On connaît la suite des événements : l'appui accordé par M. Mussolini aux revendications hongroises dans son discours de Trieste et pendant la conférence de Munich ; la présentation par la Hongrie d'une sommation à la Tchécoslovaquie en date du 1er octobre ; les pourparlers de Komarom, ouverts le 9 octobre et interrompus quatre jours plus tard ; l'appel à la médiation italo-allemande ; les efforts déployés à Berchtesgaden par M. Daranyi et, à Rome, par le comte Étienne Csáky ; l'arbitrage final de M. de Ribbentrop et du comte Ciano à Vienne ; la cession à la Hongrie des territoires slovaques et ruthènes habités par une majorité hongroise sur les bases du recensement de 1910. Dans les premiers jours de novembre, le régent Horthy faisait apparaître sa silhouette légendaire — sombre tunique d'amiral et... cheval blanc —

1. Au cours de la conférence de Veldes, en août 1938, les représentants des trois États de la Petite Entente avaient admis le principe du réarmement hongrois. La Yougoslavie et la Roumanie avaient paraphé des accords avec la Hongrie au sujet des minorités : la Tchécoslovaquie était reléguée dans l'isolement.

dans les provinces rédimées : « Vous êtes libérés de vos souffrances, proclamait le chef d'État en s'adressant à la population. La sainte Couronne brille de nouveau pour vous dans toute sa gloire. Vous êtes rentrés dans la communauté d'un destin millénaire. »

C'était un beau triomphe, en effet, mais la Hongrie avait espéré tout autre chose. Dès les journées de Munich, un heurt dramatique s'était produit entre le principe historique qu'elle défendait et le principe ethnique cher aux dirigeants du Troisième Reich. Dans cette partie orientale de l'Europe, où les races les plus diverses vivent depuis toujours dans un enchevêtrement inextricable sans jamais pouvoir s'amalgamer, les souverains hongrois avaient créé au moyen âge un grand État *supranational* qui a subsisté jusqu'à la catastrophe de Trianon. « Un pays à langue unique et à coutumes uniques est faible et fragile », avait proclamé dans son testament saint Étienne, fondateur du royaume. Ses préceptes ont fait loi : la tradition millénaire de saint Étienne reste jusqu'à ce jour aussi vivante dans les cœurs et dans les esprits des Magyars qu'ailleurs la tradition jacobine ou la tradition bismarckienne. Et les Hongrois ne sont pas les seuls à reconnaître la valeur de cette tradition. « L'art de la diplomatie consiste à unifier, a dit récemment M. Paul Claudel. Les saint Étienne, comme tous les grands monarques chrétiens du moyen âge, unifièrent et unirent les différents peuples et races, jetant ainsi les bases du progrès moderne... Pour moi, en tant que diplomate français et catholique pratiquant, je proclamerai jusqu'à l'épuisement de mes forces que ce n'est que sur le chemin de saint Étienne qu'on peut chercher la guérison dans le bassin danubien. » Mais telle n'est pas l'opinion de M. Adolf Hitler. Nouveau Wilson, il a fait siennes les théories explosives de l'ancien président des États-Unis. « Les peuples, décrète-t-il, ont le droit de disposer d'eux-mêmes. » Et lorsque les Hongrois ripostent timidement : « Mais demandez donc aux Slovaques et aux Ruthènes ; peut-être voudraient-ils se joindre à nous ? », on leur déclare : « Le sort des Slovaques et des Ruthènes ne vous regarde pas. »

A entendre le comte Esterhazy, chef des séparatistes hongrois en Tchécoslovaquie, les décisions de Vienne auraient été

prises dans une atmosphère foncièrement différente de celle de Trianon : « Il ne s'agissait plus d'assujettir et d'humilier les nations, mais d'inaugurer dans le cœur même de l'Europe une ère nouvelle pleine de promesses. » N'empêche qu'on en est arrivé à des solutions pour le moins aussi discutables que celles de 1919. C'est ainsi qu'on a brisé l'unité de la Russie subcarpathique, maintenue pendant sept cents ans de régime magyar et vingt ans de régime tchécoslovaque. Afin d'appliquer intégralement le principe ethnique, on s'est vu obligé de séparer les fertiles districts méridionaux, attribués à la Hongrie, des districts du nord, privés désormais de tout grand centre urbain, de toute voie de communication ferroviaire ou autre. La Hongrie eût souhaité qu'on lui attribuât la province entière, puisque sa partie méridionale, en majorité hongroise, devait lui revenir de toute façon. Ce point de vue — qui était celui de M. Mussolini — n'a pas prévalu parce qu'il fallait à l'Allemagne une Ruthénie fantôme — tremplin pour sa future avance en direction de l'Ukraine.

On en est arrivé ainsi, en cet an de grâce 1938, à créer un nouveau foyer de troubles et de discordes dont on entendra encore parler beaucoup dans les années à venir. Par un caprice de Berlin, la Pologne s'est vue frustrée de cette frontière commune avec la Hongrie à laquelle elle aspirait depuis longtemps ; en guise de compensation, on a installé à ses portes un nid de propagande séparatiste, destiné à étendre son action sur les Ukrainiens de Galicie, ou à servir peut-être un jour, si l'action allemande échoue, d'instrument dans les mains des Soviets pour pénétrer en Europe centrale.

Parmi la population de la Russie subcarpathique restée tchécoslovaque, c'est le désespoir et la famine qui règnent. M. Brody, le président du Conseil du Gouvernement autonome, est destitué, arrêté et inculpé de haute trahison. Le chef du nouveau Gouvernement, représentant la minorité à tendance ukrainienne, n'a rien de plus pressé que de dissoudre toutes les associations nationales et de former « des sociétés de tir » dont les dirigeants seront tous citoyens « d'une grande puissance voisine et amie ». Un colonel de l'armée allemande assume auprès de lui les fonctions de conseiller. Des manifestations pour l'unité du pays et pour le plébiscite sont répri-

mées par la force. Des bandes de terroristes ukrainiens livrent une lutte acharnée à d'autres bandes venues de Hongrie, de Pologne ou recrutées dans la paysannerie locale. Le nombre des victimes des désordres qui éclatent spontanément un peu partout (même dans ce Husut, bourgade sans rues pavées qui vient d'être promue capitale) s'élève à des centaines de morts et de blessés et augmente de jour en jour.

Mais ce qui nous intéresse en premier lieu, c'est la réaction de Budapest. A entendre les discours officiels, on aurait pu croire que les Magyars ne ressentent qu'une gratitude profonde à l'égard des deux pays qui ont décidé le retour de la Haute-Hongrie à la mère patrie. Des télégrammes conçus en termes identiques étaient adressés au Führer et au Duce. Une place de Budapest recevait le nom d'Adolf Hitler. Les suggestions de certains politiciens étrangers proposant à la Hongrie de se tourner vers les pays occidentaux étaient rejetées avec énergie. « Nous ne voyons aucune raison de changer notre politique du fait que la grande nation anglaise a daigné nous sourire, ou du fait que l'organe officieux français a daigné, au bout de vingt ans, s'apercevoir de notre existence », écrivait le journal des *Croix fléchées*, organisation d'extrême-droite.

Cet engouement pour les pays de l'axe — et en particulier pour l'Allemagne — était-il sincère? Parfois, on est tenté de le mettre en doute. Ce n'est pas en vain que le *Pester Lloyd* rappelait dans un de ses articles le fameux rapport de Metternich, où le grand diplomate proclamait, au lendemain de Wagram : « Nos principes sont inébranlables, on n'entre pas en lutte avec la nécessité [1]. » De toute façon, les Magyars n'ont pas voulu renoncer un seul instant à leurs anciennes revendications, au risque même de provoquer le courroux de Berlin.

En entrant à Parkany, à la tête des troupes hongroises, le feld-maréchal archiduc Joseph déclarait : « Cette journée où je vois trembler l'édifice de Trianon est la plus heureuse de ma vie. Maintenant, nous devons travailler jusqu'au dernier battement de notre cœur à rétablir le royaume de saint Étienne dans son ancienne grandeur. » En séance solen-

1. A noter que, dans le même rapport, Metternich disait : « Nous ne trouverons notre sûreté qu'en nous appuyant sur le système triomphant... C'est ainsi seulement que nous réussirons à exister jusqu'au jour probable de la *délivrance générale.* »

nelle de la chambre, M. Kornis, président de l'assemblée, s'écriait : « Le cercueil de Trianon est brisé. En ce jour de la Toussaint, une partie de notre nation est ressuscitée... Ce grand acte historique a confirmé de nouveau les droits imprescriptibles des Hongrois dans le bassin danubien. Nous fêtons ce jour, conscients de la force d'attirance mystérieuse qu'exerce la sainte Couronne de Hongrie et de la force de gravitation du vieil État hongrois. »

Plus explicite encore, le cardinal Sérédi, prince-primat de Hongrie, proclamait à la Chambre Haute : « Des créations contraires aux lois de la nature ne sauraient être stables. Les frontières de la patrie hongroise ont été tracées par Dieu tout-puissant lui-même, lorsqu'il fit du bassin des Carpathes une admirable unité géographique pour la donner à la nation hongroise. Conformément à une loi de la nature qui exprime une volonté divine, le bassin carpathique doit être possédé par une seule nation, par la nation hongroise. » *(Applaudissements frénétiques de toute la Chambre.)* Et à la T.S.F., M. Aladar Vozáry s'adresse directement aux « frères restés en captivité » : « Votre cause est notre cause. Nous veillerons à ce que vos vœux soient exaucés. »

Tenus à une certaine réserve, les membres du Gouvernement célèbrent les mérites des médiateurs de Vienne, mais s'abstiennent prudemment de reconnaître les frontières fixées par le comte Ciano et M. de Ribbentrop comme définitives [1]. Et puis, il y a le problème transylvain qu'on évite de mentionner actuellement mais qu'on soulèvera certainement dans un avenir peu éloigné. L'Allemagne ne demandera certainement pas mieux que de pousser les Hongrois dans la direction de la Roumanie pour les détacher de leurs préoccupations slovaques et ruthènes. Et les bruyantes manifestations qui ont récemment eu lieu à Sofia pour le rattachement de la Dobroudja roumaine à la Bulgarie indiquent nettement que la Hongrie ne sera pas seule au moment où elle voudra demander à Bucarest une révision des traités. Rien n'est donc résolu et rien n'empêche

1. M. de Kanya s'est contenté de dire au Parlement : « Nous n'avons pas douté un seul instant qu'un plébiscite (dans les territoires contestés) aurait été en notre faveur. » Les multiples protestations d'amitié pour l'Allemagne n'ont pas empêché M. de Imrédy de réclamer, en réunion publique, un plébiscite sous contrôle international pour la Russie subcarpathique.

les partis extrémistes de poursuivre leur campagne d'excitation.

La tâche du Gouvernement hongrois se trouve certes facilitée par l'importance des avantages obtenus. Douze mille kilomètres carrés de territoire, un million de nouveaux citoyens (dont huit cent mille de vraie race hongroise), quatre ou cinq grandes villes, des richesses minérales, forestières, agricoles très considérables — tout cela n'est pas un résultat à dédaigner.

Mais, avec le retour des provinces rédimées, une série de nouveaux problèmes se pose devant les dirigeants de Budapest. Ainsi le président du Conseil a déclaré que « la réannexion de la Haute-Hongrie ouvrait la porte à une nouvelle pénétration juive et influençait d'une façon défavorable la proportion entre israélites et chrétiens ». Les organes de l'extrémisme de droite se sont empressés de relever le « manque de patriotisme » que ces israélites auraient manifesté à l'entrée des troupes magyares [1] ». D'ailleurs, il y a tout lieu de craindre que le problème soit réglé conformément au climat qui règne aujourd'hui dans toute l'Europe centrale [2]. « Nous devons, a dit M. de Imrédy, fixer des normes pour rétablir en faveur des éléments et de l'esprit chrétien la prépondérance dans la presse et dans la vie économique. » Les nouveaux citoyens de race sémitique se verront donc, vraisemblablement, interdire l'accès dans le vieux royaume et, pour calmer les démagogues, on renforcera encore quelque peu les restrictions existantes.

Le problème agraire, par contre, ne comporte pas de solution aussi facile. Il est entré dans une phase aiguë, du fait même de la réannexion de ces territoires où le Gouvernement tchécoslovaque a pu achever, pendant les vingt années de sa domination, une vaste réforme agraire et mettre fin, par une série de mesures hardies, au régime de la grande propriété. Tibor Eckhardt, chef du parti des petits fermiers, l'a bien dit : « Le problème de la grande propriété féodale, résolu en Tchécoslovaquie, doit trouver sa solution en Hongrie. Les Hongrois qui rentrent dans notre communauté le demandent comme nous

1. « Sur les quatre à cinq mille juifs de Beregszasz, sept seulement ont adhéré au parti hongrois ! » s'écrie avec indignation *l'Uj Magyarsag*.

2. Voir le magistral exposé de Georges Oudard dans la *Revue de Paris* du 15 septembre 1938.

le demandons nous-mêmes. C'est une occasion qui ne se présentera peut-être plus jamais. » Le comte Jean Esterhazy, Hongrois de Tchécoslovaquie, s'exprime de la même façon : « Des réformes sociales sont devenues indispensables, dit-il ; la Hongrie ne pourra plus maintenir son système de propriété féodale : elle sera inéluctablement entraînée à suivre l'exemple de ses voisins. Je possédais jadis cinq mille arpents. On m'a laissé deux cent cinquante arpents de terres arables et six cents arpents de forêts ; je ne m'en trouve pas plus mal. Les sommes que les magnats hongrois percevront pour l'expropriation de leurs terres pourront être utilement placées dans l'industrie et cela servira pour le bien de la nation. » On serait curieux de savoir ce que pense de cette attitude cet autre Esterhazy, qui porte le titre de prince et possède à lui seul un territoire de deux cent vingt-sept mille arpents dans la vieille Hongrie. On ne saurait douter que les gros propriétaires (cent quatre-vingts magnats possédant un tiers des terres arables) se préparent à une résistance acharnée contre toute réforme radicale. « Nous ne voulons pas que l'air de M. Benès pénètre en Hongrie », s'écrie M. Sztranyavszky (hier encore ministre de l'Agriculture), qui s'est fait leur porte-parole.

Le Gouvernement — et on peut même dire le régime — se trouve ainsi pris entre deux feux : d'une part, une jeunesse exaltée, impatiente, travaillée par la propagande nationale-socialiste, et, d'autre part, les conservateurs, les propriétaires terriens qui ne peuvent se faire à l'idée d'une transformation rapide de la vie nationale et du système économique.

Quelle sera dans ces circonstances l'attitude du Gouvernement ? Que pense et que veut son chef ? Quelle est sa valeur personnelle ?

M. DE IMRÉDY ET SES ADVERSAIRES

Debater de grande classe, orateur qui cherche à impressionner par les arguments de la logique plus que par les éclats de sa voix, M. de Imrédy donne à tous ceux qui l'ont approché une impression d'extrême intelligence et de volonté concentrée. Chose rare parmi les Hongrois, qui ont toujours les yeux rieurs et le sourire aux lèvres, M. de Imrédy garde constam-

ment un aspect sérieux, quelque peu sombre, dernier vestige de ses ascendances souabes. Son visage à l'ovale oblong et fin, aux yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, aux oreilles légèrement écartées, est le visage d'un penseur : d'un penseur aussi, le dos voûté, qui étonne chez un homme aussi jeune. Mais l'allure svelte, les gestes brusques et nerveux sont ceux d'un homme d'affaires, d'un administrateur délégué ; on n'a qu'à voir M. de Imrédy debout, accoudé à la cheminée, donnant ses instructions, le téléphone à la main. Rompu aux grandes transactions internationales, l'ancien gouverneur de la Banque de Hongrie représente ainsi un mélange curieux de deux types qui ne se rencontrent que rarement dans une seule personne : celui d'un *businessman*, énergique et pressé, et celui d'un idéologue profond dont les convictions plongent dans les enseignements millénaires de l'Église catholique. Pendant le dernier Congrès eucharistique, les multiples occupations profanes du président du Conseil ne l'ont pas empêché de prononcer un discours ardent consacré au « Mystère de la Charité. »

Il se dit un homme de droite, pour qui la société représente « un tout organique constitué sur les bases d'une hiérarchie sociale qui s'adapte à la gamme des valeurs éternelles ». Il rejette donc résolument « les fausses théories de l'égalité » ; il n'accepte pas davantage la prédominance des facteurs physiques (race, sang, etc.) sur les facteurs spirituels. Les idées maîtresses de l'époque sont pour lui l'idée nationale et l'idée de justice sociale. « Ce sont ces deux idées, dit M. de Imrédy, qui se manifestent aujourd'hui dans le monde entier sous les formes les plus diverses, de la plus noble à la plus grotesque. » Ennemi des excès, il voudrait trouver pour sa part une forme de cristallisation hongroise à l'idéal réclamé par la voix impérieuse de l'époque. « Trop de sang a déjà coulé sur ce sol pour la liberté, s'écrie-t-il, pour que l'idée de servitude nous soit tolérable... Notre peuple a toujours été un peuple de gentlemen. » En s'inspirant de ces principes, il espère pouvoir concilier la liberté individuelle avec les intérêts de la communauté et trouver une répartition plus juste de la fortune nationale sans diminuer pour cela la production. Impitoyable envers les mouvements communistes et bolché-

viques, il entend sévir avec autant de vigueur contre d'autres tendances subversives qui se présentent aux masses crédules sous l'enseigne de la droite.

Bela de Imrédy n'ignore pas que son Gouvernement constitue probablement le dernier rempart contre le mouvement extrémiste. Il n'a pas hésité à prendre contre les agissements des *Croix fléchées* des mesures sévères et énergiques. La prestation de serment aux chefs d'organisations politiques, la participation de fonctionnaires et d'officiers aux associations subversives et clandestines, la propagande publique de caractère anticonstitutionnel ont été interdites. Le commandant Szalassi, que le Gouvernement précédent se contentait de garder sous la surveillance de la police, s'est vu condamner à trois ans de travaux forcés pour atteinte portée à l'ordre public. Un certain nombre de ses partisans ont subi le même sort.

Imrédy comprend sa tâche en premier lieu comme une mission d'éducation nationale. Il voudrait inculquer au peuple le sentiment social, le goût du travail productif, l'esprit du risque : « Une nation dont la jeunesse louche déjà vers la retraite est une nation fatiguée. » Son programme comporte le service de travail pour la jeunesse, l'introduction du système corporatif dans le commerce, l'industrie et l'agriculture, la lutte contre la dénatalité et contre la gestion infidèle des deniers publics.

En prenant le pouvoir, M. de Imrédy n'envisageait pas de mesures très radicales dans le domaine agraire. Il lui semblait suffisant d'élargir l'application des méthodes existantes mises en vigueur depuis 1925 et d'accélérer la cadence de la loi de colonisation intérieure promulguée en 1936. Il préconisait des palliatifs, tels que l'institution de coopératives de fermiers, des facilités pour l'achat du cheptel. Il demandait le temps d'une génération pour transformer, sans secousses dans l'édifice social, le régime de la propriété foncière dans sa patrie.

« L'impatience qui se manifeste dans le prolétariat agricole, me disait peu de temps après sa nomination le président du Conseil, a été provoquée quelque peu artificiellement par des agitateurs sans scrupules. Dans le fond, notre paysan est un être infiniment patient et très discipliné. Le régime

de Bela Kun l'a dégoûté une fois pour toutes des excès du communisme. Il a, certes, des besoins pressants et il veut qu'on s'occupe de lui. Mais si la sollicitude du Gouvernement lui est acquise, il saura attendre les résultats d'une action lente, mais efficace. Il comprendra très bien que notre pays est trop petit et trop pauvre pour se livrer à des expériences risquées ; un partage des terres est une absurdité. Dans tous les États où l'on a procédé à un morcellement forcé, on a obtenu comme premier résultat une diminution du rendement. Nous sommes, avec la Finlande, le seul pays qui paye ses dettes à l'Amérique; nous ne ferons rien qui puisse entamer notre crédit. Nous ne disposons pas des fonds nécessaires pour dédommager les victimes d'une expropriation légale et nous n'avons pas l'intention de faire des emprunts sur des marchés extérieurs pour des buts improductifs. L'Allemagne elle-même, que les agitateurs nous citent comme exemple, n'a jamais procédé à un partage de terres, bien au contraire : on y fait tout pour protéger les grandes propriétés et pour mettre leur production au service de la communauté. »

Depuis, M. de Imrédy semble avoir quelque peu modifié son opinion. Dès le début de septembre, il annonçait, lors d'une réunion politique à Kaposvar, une série de nouvelles mesures qui permettraient aux paysans d'entrer en possession d'un tiers des domaines soumis au régime de mainmorte et supérieurs à trois cents arpents, ainsi que d'un quart des domaines libres supérieurs à cinq cents arpents.

Après le retour de la Haute-Hongrie, Imrédy a été un des premiers à reconnaître que le problème se trouvait transformé de fond en comble : « La situation nouvelle exige de nous un rythme accéléré de nos réalisations », déclare-t-il dans un article publié le 23 octobre dans le journal *Fuggetlenség* : « Je crois que notre nation a besoin d'une régénération intérieure. Elle doit se dépouiller de ses anciens vêtements qui paraissent brillants de loin mais qui sont en réalité des vêtements démodés et percés. » « Le problème agraire, a-t-il dit à une autre occasion, doit être résolu au plus vite. Le nombre des petits fermages doit être élargi, même au prix de très grands sacrifices. » « Nous exproprierons en premier lieu, a-t-il dit encore, les terres dont les propriétaires vivent

à l'étranger ou n'ont pas d'attaches avec la vie nationale. » Les projets actuels du président du Conseil semblent viser à la création d'un fonds d'un million d'arpents qui permettrait d'élever la majorité des « propriétaires-nains » (ils forment 40 p. 100 du prolétariat agricole) au niveau de la classe des petits propriétaires. Même dans ces limites, il y aurait encore d'immenses difficultés d'ordre technique à surmonter : seuls 15 à 20 p. 100 de ces « propriétaires-nains » pourraient obtenir des terres dans la région qu'ils habitent actuellement, tandis qu'on transplanterait les autres dans des districts plus appropriés. L'État se verrait obligé d'acheter leurs maisons et leurs petits lopins de terre pour les allouer ensuite aux valets de ferme dépourvus jusqu'ici de toute propriété...

Mais les nouvelles ambitions réformatrices de M. de Imrédy ne s'arrêtent pas là : « Tout ce qui rappelle dans notre édifice social les différences de classes doit être éliminé comme si c'étaient des planches pourries », dit-il maintenant. Il se propose d'engager une lutte acharnée contre les cumuls et la corruption ; de procéder à un « nettoyage de la presse » (quarante publications ont déjà été supprimées) et à une révision assez radicale de l'impôt sur le revenu. Tout en proclamant sa fidélité à la constitution, il entrevoit la nécessité de rapprocher la structure parlementaire de la Hongrie de celle des régimes autoritaires. « Nos institutions intérieures souffrent de certaines erreurs et déficiences... Notre jeunesse ne trouve pas la place qui lui est due dans le cadre des anciens partis... Nous devons harmoniser l'autorité et la liberté, mais la dose de l'autorité doit devenir prédominante... Je ne suis pas partisan de l'illégalité, mais, dans l'intérêt même de la nation, il est indispensable d'accorder une place plus grande aux chefs et de restreindre la mesure de la liberté qui serait admissible à une époque plus calme. » Et à une autre occasion : « Je rejette la dictature, mais je crois que le Parlement ne doit pas s'occuper de questions de détails. La législature devrait définir seulement les principes généraux. »

Si l'on essaye de déchiffrer le sens de toutes ces phrases, parfois nébuleuses, on en arrive à un régime de décrets-lois et de pleins pouvoirs accordés par les représentants du peuple au gouvernement pour une période plus ou moins détermi-

née. Engagé dans une lutte contre l'extrême-droite, le président du Conseil aurait voulu, en somme, se servir non seulement du programme de ses adversaires dans ses points les plus essentiels, mais aussi des méthodes qu'ils préconisent.

Au cours de ces dernières semaines, le chef du Gouvernement hongrois a vu se dressser devant lui des obstacles nouveaux et quelque peu imprévus. La seule annonce de réformes de structure imminentes a suffi pour provoquer une levée générale de boucliers. Les défenseurs de la tradition parlementaire la plus ancienne sur le continent européen [1] et les éléments de gauche se sont joints aux gros propriétaires et aux jeunesses extrémistes pour combattre le « dictateur en germe. » Constitutionnaliste convaincu, le comte de Bethlen lui-même a donné l'apport précieux de sa voix à cette coalition hétéroclite. Les pleins pouvoirs, sollicités pour effectuer rapidement le rattachement administratif des provinces rédimées, ont été accordés au Gouvernement avec la plus mauvaise grâce et pour une période très limitée : « C'est une exception qui confirme la règle », a déclaré le cardinal Sérédi aux applaudissements de la Chambre des Magnats. « Le Gouvernement doit tout faire de son côté pour défendre la Constitution contre toute agression, d'où qu'elle vienne. » Imrédy s'est vu abandonné par quatre de ses collègues, dont M. de Sztranyavszky, ministre de l'Agriculture et ancien président de la Chambre des députés ; il a été mis en minorité par la Chambre après scission dans le parti national unifié qui avait accordé, depuis dix-sept ans, son appui inconditionnel à tous les hommes au pouvoir. L'homme qui reste, aujourd'hui comme hier, le facteur décisif de la vie politique hongroise ne lui a pourtant pas retiré son appui : la confiance de l'amiral Horthy a permis à M. de Imrédy de se maintenir au pouvoir et l'apport des voix des dix-huit parlementaires mandatés par les régions recouvrées constituera probablement une majorité suffisante pour son troisième cabinet.

Il faudra observer de près la suite des événements. Dans le domaine de la politique extérieure, les tendances nettement pro-allemandes se trouveront probablement encore renforcées

1. La Bulle d'or, cette *Magna Charta* de la Hongrie, date de l'an 1222

par la retraite de M. de Kanya, qui vient de démissionner pour raisons de santé.

Le choix d'un successeur au « dernier Metternichien » a donné lieu à certains tiraillements. La candidature du comte Csáky, ami personnel du Duce et fervent partisan d'une frontière commune avec la Pologne, a été écartée. A l'heure où j'écris ces lignes, il semble que le choix se portera sur M. de Bárdossy, ministre de Hongrie à Bucarest ; sa nomination indiquerait nettement que le problème des relations magyaro-roumaines serait remis à l'ordre du jour avec approbation tacite de l'Allemagne.

Dans le domaine de la politique intérieure, on peut être certain que les ennemis du président du Conseil lui feront la vie dure. « Nous devrons, a-t-il dit, suivre un sentier très étroit : d'un côté se trouve l'abîme de la révolution et, de l'autre, les terrains marécageux de la réaction. » Il est encore trop tôt pour prédire quel sera le destin du grand politicien catholique, « l'homme le plus intelligent de la Hongrie. » Le destin d'un Brüning ou celui d'un Salazar ?

CONSTANTIN DE GRUNWALD

BLANCHE[1]

III

L'ASSEMBLÉE

Il faisait moins beau que la veille. Depuis le matin, l'orage menaçait sur tout un côté du ciel où s'amoncelaient en masses énormes des nuages noirs. En suivant le chemin encore ensoleillé, Blanche déçue pensait que la fête serait peut-être gâtée par la pluie. Elle marchait vite, mais avec précaution, afin de ne pas trop empoussiérer ses chaussures du dimanche. Une fois la route atteinte, elle s'arrêta un moment pour les essuyer un peu sur le dessus avec son mouchoir ; ensuite, elle tira sur ses bas, tapota sa robe grise, lissa ses cheveux noirs et se remit en marche. Elle ne portait pas de chapeau, parce qu'elle n'en possédait point, sauf un vieux, datant de l'orphelinat mais devenu trop petit avec le temps. Depuis sa sortie du couvent, Blanche n'en avait pas racheté, parce qu'elle ne jugeait pas nécessaire d'en avoir un aux Maisons Rouges. Les seules dépenses de toilette qu'elle eût faites se réduisaient à la robe de lainage et aux souliers vernis qu'elle avait mis aujourd'hui. Autrement, jamais elle n'achetait rien ; elle ne voyait même pas l'argent qu'elle gagnait, car l'année finie, au lieu de prendre ses gages, elle demandait à la maîtresse de les ranger dans son armoire. Quand elle avait besoin

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1938.

de quelque chose, les fermiers le lui rapportaient du marché, où ils se rendaient une fois par semaine.

Blanche trouva Simone en train de se coiffer devant la glace de la chambre ; sans rien dire, elle s'assit près de la fenêtre aux volets clos. Qu'il faisait frais dans cette pièce pleine d'ombre! On eût dit que les objets flottaient, tant ils semblaient légers.

— J'ai plus que ma robe à mettre, après je serai prête, disait Simone.

Et Blanche voyait, en effet, soigneusement étalée sur la dentelle blanche de l'édredon, la robe bleue de son amie. Elle voyait aussi Simone, en chaste combinaison, arranger longuement ses cheveux, se mettre de l'eau de Cologne, en arroser ses jolies épaules rondes, ses bras, son mouchoir brodé. Ensuite, elle se poudrait le visage, enfilait sa robe, glissait son mouchoir dans une petite poche. Ainsi assise près de la fenêtre, il faisait bon voir tout cela. Sur la cheminée en bois noir, une ancienne couronne de mariée s'éteignait sous son globe. A la paroi du fond, chacune au-dessus d'un lit, deux grandes images pieuses étaient suspendues. L'une représentait notre Seigneur, la tête et le cœur couronnés d'épines ; ses longues mains pâles, d'où le sang s'égouttait, montraient ce cœur douloureux ; le regard immobile était plein de douceur et de tristesse. Sur l'autre, la vierge Marie avait le même visage mélancolique, mais c'était de roses que sa tête et son cœur étaient ceints. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus était là, elle aussi, au chevet de Simone ; ses yeux rêveurs fixaient l'invisible, tandis que de ses bras portant tendrement la Croix, s'échappaient des roses brillantes. Au chevet de madame Martin, il n'y avait qu'un crucifix de bois noir, auquel était accroché un brin de buis bénit. Beaucoup d'autres objets délicats ornaient les meubles bien polis ; tout cela luisait tant que les choses n'en finissaient plus de se refléter les unes dans les autres. C'était une chambre paisible, bienfaisante ; pour Blanche, il n'existait pas de bonheur plus parfait que de se trouver dans cet endroit mystique. A chaque fois, elle éprouvait la même attirance vers quelque chose d'indéfinissable, qui la faisait penser à sœur Marguerite. Il lui venait une sorte d'aspiration, le

désir d'ouvrir à nouveau son âme entièrement à cette joie dont le silence était plein. La même émotion qu'elle éprouvait jadis en voyant sœur Marguerite à genoux devant l'autel blanc de Notre-Dame lui étreignait le cœur. Elle retrouvait, plus nets que s'ils eussent été devant ses yeux, les fleurs, les vases, la dentelle et tant d'autres ornements dont elle n'avait jamais su le nom. L'âme de ces choses, la paix autour d'elles, la prière de sœur Marguerite agenouillée sur la pierre dans ses grands vêtements noirs, tout cela ressuscitait pour Blanche dans cette chambre.

— T'as donc pas mis de chapeau, toi, Blanche? En ce cas-là je vas pas prendre le mien non plus, disait Simone avec regret, parce que justement elle en avait un tout neuf, qu'elle trouvait si joli.

« Ça m'aurait pourtant fait une belle occasion de le mettre aujourd'hui », pensait-elle. Mais elle y renonça pour ne point faire de peine à Blanche.

— Tu peux bien le mettre quand même, si tu veux, moi, ça me fait rien, tu sais, dit Blanche.

Madame Martin lui expliqua qu'elle devrait s'en acheter un bientôt, parce qu'elle était devenue trop grande demoiselle pour se promener toujours nu-tête.

— Je saurais même pas le choisir, ni où le prendre, répondit la jeune fille.

Lorsque les trois femmes furent prêtes, elles se mirent tranquillement en route vers le village. Comme il avait fait beau tout le matin, beaucoup de gens s'étaient décidés à venir, et la fête battait son plein. Tout le monde s'arrêtait devant les baraques à bonbons, l'on se poussait de l'une à l'autre, et l'on tournait sans arrêt les grandes roues à berlingots. Il y en avait peu, de ces baraques, peut-être quatre ou cinq, et pourtant Simone et Blanche en virent au moins le double. Un marchand de ballons promenait dans la foule lente une énorme grappe de boules multicolores, accrochée à un long bâton. Elles brillaient, magnifiques dans le soleil, et tous les petits enfants levaient vers elles leurs mains minuscules, en criant.

— Maman, t'avances pas, tu causes avec tout le monde, on peut rien voir, disait Simone.

Elle tirait madame Martin vers un petit étalage tout scintillant de perles et d'objets dorés. Les deux jeunes filles firent tourner la roue pour les bonbons, puis celle aussi des mirlitons, des éventails, des petits bibelots en peluche et en terre cuite. Simone gagna un chat noir assis sur son derrière, avec de longues moustaches raides et un bout de langue rouge qui pendait sur le côté ; Blanche, elle, n'eut qu'un bâton de nougat, qu'elle échangea contre un éventail de papier rose.

Ce qui préoccupait le plus Simone, c'était le bal ; elle se demandait comment s'y prendre pour attirer sa mère de ce côté-là sans lui en laisser deviner la raison. Car il ne fallait pas parler de danse à madame Martin, elle n'eût pas aimé cela. Cependant, il vint un moment où les trois femmes se trouvèrent comme par hasard tout près du café où l'on dansait.

— Dis, maman, si on allait regarder par la fenêtre seulement ?

— Ah ! ça m'ennuie bien, moi, ça, ma pauvre enfant, de me mêler à tout ce monde, répondit madame Martin, mais elle y alla tout de même.

L'unique fenêtre de la salle était grande ouverte. Un groupe de femmes du village, tenant leurs enfants sur les bras, s'était rassemblé devant. Elles accueillirent madame Martin, et Simone put contempler à son aise ceux qui dansaient. D'abord, elle s'en contenta, mais ensuite le désir d'entrer ne tarda pas à la tourmenter. « Si seulement y pouvait venir un de mes cousins, y m'inviterait sûrement », pensait-elle. Jamais elle n'avait dansé, mais elle l'oubliait, tant son envie de le faire était grande. A la place du cousin tant désiré, il vint une cousine. C'était une toute jeune femme, nouvellement mariée, qui, devant la porte du bal, se mit aussitôt à piétiner d'impatience. Elle voulut entraîner Simone, qui refusa, prise tout à coup de timidité. En cette minute, elle regretta amèrement de ne pas savoir danser ; il lui semblait qu'un grand bonheur lui échappait par sa faute. « Dire que sans ça j'aurais pu y aller », se disait-elle. En passant devant la fenêtre, la cousine agitait son bras par-dessus l'épaule de son jeune mari pour montrer qu'il fallait entrer tout de même, mais Simone faisait « non » de la tête, tandis que les regrets lui donnaient envie de pleurer.

Un grand garçon, que sa mère et elle connaissaient bien, finit par venir lui demander pourquoi elle ne voulait pas danser.

— C'est parce que je ne sais pas, avoua-t-elle.

Alors, il assura que cela n'avait point d'importance, puisque lui, il savait.

— Et puis, y faut toujours bien que t'apprennes une fois, faisait-il en l'entraînant par le bras.

C'est ainsi que Simone fit sa première danse. Jamais Michel ne lui avait dit son secret, et pourtant elle savait qu'elle lui plaisait, puisqu'il ne pouvait s'empêcher de se rapprocher d'elle sitôt qu'ils se trouvaient quelque part ensemble. Jusqu'à ce jour, elle n'en avait pas été touchée, mais cette fois, il tombait si bien qu'elle fut fière d'être ainsi préférée parmi toutes les autres. Elle ne savait pas danser, mais il la recherchait quand même, il l'aimait mieux que n'importe quelle bonne danseuse.

Michel était un grand garçon, très jeune, qu'un rien de plaisir rendait débordant de joie. Pour être heureux, il lui fallait peu de chose : simplement partir à bicyclette sur la route, ou rire avec ses camarades devant une porte d'auberge toute une après-midi de dimanche. Seule Simone lui donnait des joies plus graves, si graves même qu'un mot d'elle suffisait à le troubler pour une journée. Madame Martin l'intimidait fort, parce qu'il devinait bien qu'elle n'était pas une mère comme tout le monde et qu'elle n'abandonnerait pas de bon cœur Simone à un mari. « Peut-être bien qu'a voudra seulement pas la laisser se marier », songeait-il parfois. Mais quand Simone était avec lui, le bonheur de la revoir lui faisait oublier tout le reste.

— Tu vas bien rester jusqu'à ce soir, hein, Simone? demandait-il en traînant tant bien que mal la jeune fille autour de la salle.

— Je voudrais bien, si je peux, répondait-elle.

Il leur arrivait, en dansant, de buter contre d'autres couples aussi maladroits qu'eux, et tous ensemble, ils se mettaient à rire. Simone sentait qu'elle était lourde, hésitante, qu'elle suivait mal, mais son cavalier avait l'air si content d'elle qu'elle finit par n'y plus faire attention.

Blanche était toujours dehors, devant la fenêtre, et sans madame Martin, qui se fatigua de se tenir ainsi debout, elle n'eût rien demandé de mieux que de rester jusqu'au soir à regarder de loin les danseurs. Personne ne l'invitait, elle, mais elle n'y pensait même pas, tant elle se sentait peu faite pour la danse. Chez les autres, elle trouvait cela naturel et simple, tandis que pour elle-même c'eût été extravagant. Elle ne pouvait se réjouir ainsi ; non, réellement, ni la danse, ni le succès auprès des cavaliers n'occupaient son esprit. La joie qu'elle prenait à voir ces choses, elle ne l'eût point éprouvée en les faisant. Elle sentait elle-même, sans en souffrir, combien était grand son isolement parmi ceux qui s'amusaient de cette façon. Et pourtant, leur plaisir ne lui semblait ni méprisable, ni bas ; elle était heureuse, au contraire, que Simone pût y prendre part.

Il vint un moment où madame Martin, se sentant trop lasse, voulut partir. On fit signe à Simone de sortir.

— Oh ! non, maman, c'est pas possible, tu veux pas t'en aller déjà.

Simone avait le visage bouleversé.

— Tu t'amuses donc si fort que ça dans ce bal, ma pauvre enfant ? Tu vas attraper du mal à force de danser et d'avoir chaud.

— Reste encore, maman, je t'en supplie, faisait Simone en lui prenant le bras.

A ce moment-là, la lumière s'assombrit brusquement ; au loin, un premier coup de tonnerre éclata, d'autres le suivirent, se rapprochant de plus en plus ; un grand vent se leva, puis l'orage s'immobilisa au-dessus du village. Tout le monde chercha à se réfugier au café.

Madame Martin était une femme tranquille, que la foule, le bruit et l'obligation de parler fatiguaient ; aussi l'idée d'entrer dans cette salle pleine de monde lui donnait-elle d'avance le vertige. Tandis que les gens désertaient la cour, elle resta seule avec Blanche et Simone devant la fenêtre, ne sachant pas comment faire pour échapper à l'orage sans pénétrer dans le café. Elle ne voulait pas non plus laisser sa fille seule au bal.

— Écoute, Simone, finit-elle par dire avec regret, moi, je peux plus rester, je suis trop lasse, faut que je m'en retourne

à la maison. Puisque tu veux pas revenir avec moi, je vas appeler ta cousine pour qu'a te tienne compagnie.

Il y avait quelque chose de si résigné dans sa voix que Simone en eut le cœur serré. Pendant une seconde, elle ne sut ce qu'elle allait faire, puis l'attrait de la fête fut le plus fort.

— Reste, va, fit madame Martin qui, devinant cette lutte, comprit tout de suite qu'elle serait sacrifiée.

Simone se tenait près d'elle, la tête un peu basse.

— Maman, fit-elle simplement, comme pour demander pardon.

— Faudra rentrer de bonne heure, recommanda madame Martin en s'en allant.

Blanche refusa d'abord de rejoindre son amie dans la salle de bal.

— Viens dehors, Simone, on va retourner voir les baraques, c'est aussi joli qu'ici.

— Mais y va se mettre tout de suite à pleuvoir, et on abîmera toutes nos affaires, faisait Simone, qui ne voulait pas quitter le bal une minute.

A la fin, il fallut bien que Blanche cédât.

— Tu vas venir t'asseoir au fond, sur le banc à côté de moi, et pendant que je danserai, ma cousine te tiendra compagnie, expliquait Simone pour la rassurer.

Mais il arriva que la cousine dansait aussi souvent que Simone, de sorte que Blanche resta presque tout le temps seule sur son banc. Elle fut très mal à l'aise pendant les premiers moments, puis peu à peu elle se calma. Bientôt, son esprit cessa de tourner en cadence avec les couples ; la multitude des couleurs, le reflet des glaces ne l'étourdirent plus, et elle se tint bien tranquillement dans son coin. On avait entassé sur ses genoux tous les objets gagnés aux baraques par Simone, la cousine et elle-même. Le manque de compagnie ne la gênait pas. Simone l'intéressait plus encore que tous les autres danseurs, aussi la suivait-elle sans cesse des yeux, s'émerveillant qu'elle eût pu faire tant de progrès en si peu de temps. Après chaque danse, son amie venait la rejoindre ; elles se taisaient, parce que ces événements étaient si nouveaux, si importants pour elles deux qu'elles n'auraient pu en parler.

Elles se prenaient simplement le bras, afin de se bien témoigner qu'elles restaient unies malgré tout ce qui arrivait, qu'elles étaient l'une pour l'autre ce qu'elles avaient toujours été. Puis, la danse à peine recommencée, le cavalier de Simone se présentait, et la jeune fille partait, avec l'air de se lancer dans quelque chose d'inexprimablement heureux.

Blanche se retrouvait seule, et tout eût continué ainsi jusqu'au soir, si tout à coup un groupe de jeunes gens étrangers au village n'avait envahi la salle. A peine y étaient-ils que déjà tout changeait ; en une minute, ils furent les vainqueurs, les maîtres de la place. Du regard, ils firent le tour du bal pour chercher qui, parmi les plus jolies filles, serait digne de leurs hommages. Ce n'étaient point des gens de la campagne, cela se remarquait à leurs vêtements, à la façon dont ils les portaient, à la manière dont eux-mêmes se conduisaient dans cette salle. Il y eut un moment de désarroi dans l'assistance, les couples se défirent, l'ambiance se brisa, les garçons de la contrée formèrent à la buvette un groupe hostile aux nouveaux arrivants. Parmi les filles, celles qui étaient sûres d'avance d'être agréées, furent distraites envers leurs premiers cavaliers et se montrèrent plus attentives aux façons des autres.

Blanche, dans son coin, les regardait, elle aussi. L'un d'eux, surtout, la fascinait. C'était un grand garçon mince et très beau ; il portait, posée sur le coin de l'œil, une jolie casquette assortie à son fin costume clair. Sa cravate brillait sur une chemise bleue, et ses chaussures lui faisaient le pied très élégant. Il était beau vraiment, il l'était en dépit de tout, par dessus tout, et c'est cela qui bouleversa Blanche. Elle eut, en le voyant, une sorte d'éblouissement ; sa timidité s'aggrava, et à mesure que l'idée de l'amour croissait en elle, les possibilités du bonheur s'éloignaient. En cette minute, si celui qu'elle contemplait ainsi se fût approché, elle eût été incapable de faire un mouvement ou de prononcer une parole. « Heureusement qu'y veut pas venir de ce côté-là », pensait-elle en voyant de loin le jeune homme se regarder dans la glace. Il enleva sa casquette et Blanche aperçut, séparée par une impeccable raie sur le côté, une extraordinaire chevelure blonde. C'étaient des cheveux plats, mais d'une couleur si rare, si précieuse qu'à elle seule elle donnait une singulière per-

fection à cette longue figure indifférente, où luisaient faiblement de grands yeux pâles. Blanche sentit que pour elle cette présence supprimait tout le reste ; elle voyait le jeune homme comme s'il avait été seul dans la salle, comme si les autres étaient devenus invisibles, alors qu'en lui toutes choses se concentraient. L'impression d'être fondue, immolée, elle aussi, à la gloire de cet être incomparable la dominait. Tandis qu'elle suivait le regard pâle, qui continuait de temps en temps à faire négligemment le tour de la pièce, elle se réjouissait de n'être qu'une petite chose insignifiante au milieu de cette fête.

Quelquefois, le jeune homme insistait un peu du côté de Blanche, mais ce n'était point à cause d'elle ; simplement, il distinguait mal le fond de la salle, qui était sombre. Ses recherches durent être vaines, car pas une fois il ne daigna danser. Tous ses camarades s'y étaient mis, de sorte qu'il restait seul occupé à se regarder dans la glace, devant laquelle sans cesse il arrangeait sa cravate ou sa coiffure. Quand, à la fin de chaque danse, ses amis le rejoignaient, ensemble ils riaient et chantaient à tue-tête. Il y avait tant de vanité, tant de confiance en soi dans ces rires, dans ces chants que tous les assistants se sentaient intimidés et gauches.

Tout à coup, pendant une pause, le jeune homme et ses amis quittèrent leur place pour venir s'installer justement là où Blanche se trouvait. La jeune fille comprit bien tout de suite qu'elle n'en était point la cause et qu'ils se déplaçaient ainsi par simple caprice. Elle ne comptait pas non plus, ni ne désirait qu'aucun d'entre eux lui adressât la parole ; au contraire, si elle avait pu s'y attendre, elle se serait enfuie aussitôt. Pourtant, ce fut précisément ce qui arriva. Une fois la danse reprise, tous retournèrent chercher leurs cavalières, sauf celui qui n'en avait pas. Cet être merveilleux resta seul, assis sur le même banc que Blanche, sans que la faible distance qui les séparait fût occupée par personne. Ce fut d'abord comme s'il ne la voyait pas ; il regardait d'un air absent le va-et-vient des danseurs. Puis, soudain, il se tourna vers Blanche et dit :

— Ils ont rien de retard, quand même, dans ce patelin-là, on se croirait au temps de ma bisaïeule.

La jeune fille ne comprit ni ce qu'il disait, ni que c'était à elle qu'il s'adressait, de sorte qu'elle ne répondit pas. Il la crut idiote, et, pour s'amuser, il continua à lui parler. Blanche eut l'impression qu'il lui arrivait quelque chose d'invraisemblable. Son trouble devint si grand qu'elle perdit toute présence d'esprit. Lorsqu'elle revint à elle, la danse venait de finir, et Simone s'asseyait de nouveau à son côté. Tout le temps de cette pause, Blanche se demanda ce qui allait se passer quand la musique aurait repris. Mais tout se fit si simplement qu'elle cessa presque de s'en étonner. Le jeune homme se glissa vers elle, il lui demanda ce qu'elle faisait, où elle habitait, si c'était loin de là, les Maisons Rouges. Lorsque Simone revenait, il se retirait, parce qu'il ne voulait pas mêler la jeune fille à l'aventure qu'il tâchait d'ébaucher avec Blanche.

Du reste, à partir d'un certain moment, il ne s'occupa même plus d'elle ; il lui suffisait de savoir qu'il pourrait facilement la raccompagner sur le chemin de cette ferme éloignée, qu'elle lui avait décrite tout à l'heure. De temps en temps seulement, quand il était sûr de n'être aperçu ni de Simone, ni de ses amis à lui, il la regardait. Il ne la trouvait pas jolie, loin de là, et elle lui paraissait mal habillée au point qu'il n'aurait pas osé sortir du bal avec elle devant les autres. Elle lui faisait honte, c'est pourquoi il se tenait à l'écart, afin qu'on ne le vît point en sa compagnie. Cependant, elle lui plaisait, et tandis qu'elle parlait avec Simone ou qu'elle regardait si tranquillement les danseurs, il cherchait à comprendre pourquoi elle lui faisait envie. Rien en apparence ne l'attirait en elle, ni ses mains brunes, un peu usées déjà, mais longues et fines, ni ses minces jambes qu'elle cachait sous l'affreuse robe grise, ni sa chevelure légèrement crépue, et pas non plus ses yeux noirs, si tristes, si profonds. Quelqu'un qui eût aimé Blanche aurait découvert le charme de ce petit être ténébreux, qui évoquait tout ce qui est humble et secret. Peut-être le jeune garçon blond y fut-il sensible malgré tout, car soudain l'idée qu'il ne pourrait avoir à lui, ce jour même, l'enfant assise sur le banc à son côté lui donna de l'inquiétude. Tandis qu'il pensait cela, le corps menu, caché sous les vêtements sans grâce, prenait un prix infini à ses yeux.

Maintenant que la salle s'était habituée à la présence des

nouveaux venus, le bal avait repris son aisance et sa gaîté du début. Dehors, l'orage éclata et la pluie fut si violente, le tonnerre si formidable qu'il fallut fermer la fenêtre. Le sentiment d'être ainsi enfermés ensemble, à l'abri de la tempête, donna subitement aux danseurs une sorte d'extravagant enthousiasme. Ils se mirent à tourner des valses qui n'en finissaient pas ; on se bousculait, on criait, on chantait en chœur ; et la fête s'acheva dans l'exubérance. Chacun semblait avoir oublié qu'il existât autre chose au monde que la joie de cette minute si heureuse, si légère, si comble d'amour. On dansait, on s'embrassait, on s'aimait, on se le disait, et tout était si simple, si facile !

Un peu avant la fin du bal, Simone, se sentant lasse, revint s'asseoir près de Blanche. Cette fois, son cavalier l'accompagnait ; ils étaient silencieux tous les deux, parce qu'ils s'en étaient déjà trop dit, ou trop laissé entendre, pour ne point éprouver le besoin de se taire devant autrui. Cependant, Blanche devina le secret lorsque son amie, lui prenant le bras, dit, comme si elle y songeait pour la première fois :

— Tu danses donc pas, toi, Blanche ? Peut-être bien que tu te seras ennuyée durant toute l'après-midi ?

Elle le disait comme quelqu'un qui, au sortir d'un rêve, se souvient de quelque chose d'important.

— Non, répondit Blanche, je me suis pas ennuyée, j'étais contente rien qu'à regarder les autres.

Elle pensa en même temps que l'être pour lequel elle eût aimé être belle parmi les plus belles était à jamais inaccessible pour elle. Ainsi, l'idée de l'amour naissait à peine que déjà Blanche était obligée d'y renoncer. Elle se mit à réfléchir à ce qui serait advenu si elle eût été différente, mais sans parvenir très bien à se représenter comment il fallait ne point être la même. Si seulement tout ce qui était se fût un peu transformé, ou simplement déplacé, peut-être le rêve eût-il pénétré la réalité. Mais non, il existait un ordre profond, qui demeurait toujours immuable, de sorte que rien ne pouvait être changé. Blanche songeait au mystère de la vie, à tout ce qui peut arriver de plus fort que nous. Elle se souvenait de son enfance, de son attachement pour Simone, de ce qu'il leur avait donné de plus beau que tout le reste. Ce qu'elles avaient connu ensemble

n'avait pas toujours été heureux, et pourtant rien ne ressemblait à leur amitié, rien n'avait jamais eu autant de pouvoir sur elles. La même chose se produisait encore, mais cette fois, c'était un autre amour, qu'une ombre inquiétante recouvrait. Ce qui jadis avait fait naître la joie pure était maintenant tout près d'engendrer la souffrance et le désespoir.

Non loin de là, celui qui était la cause de ces pensées restait toujours tranquillement assis. Il fumait, en suivant à nouveau du même regard vide le passage incessant des couples. Lui aussi avait l'esprit préoccupé ; il se demandait comment s'y prendre pour rejoindre la petite, tout à l'heure, sur la route. Si Blanche avait supposé qu'il songeait ainsi à elle, jamais elle n'aurait osé s'en retourner sans compagnie. Mais elle était loin de se douter qu'on la surveillait dans l'espoir de la voir quitter seule le bal. On fut déçu, d'ailleurs, car, lorsque la fête prit fin, Blanche et Simone sortirent ensemble et prirent le même chemin.

L'une et l'autre allaient chargées de rêves et de regrets. Simone, malgré elle, souriait ; elle avait envie de secouer Blanche pour lui faire comprendre combien tout débordait de joie autour d'elles. Mais Blanche marchait d'un pas morne à ses côtés. C'était fini. Il fallait quitter maintenant ces lieux si pleins, si vibrants encore de ce qui venait de se passer. Simone partait le cœur rempli d'enthousiasme parce que, pour elle, cette fête ne serait point la dernière. « A présent que je sais danser, je pourrai aller dans n'importe quel bal », songeait-elle, et elle avait le sentiment qu'à partir de ce jour sa vie ne serait plus la même.

Pour Blanche, au contraire, tout s'arrêtait là, tout était enfermé à jamais dans ces quelques heures, dont la fin venait de sonner. Quelle douleur, mon Dieu, qu'il en fût ainsi inexorablement, et comme c'était arrivé vite ! Au début de l'après-midi elle suivait encore cette route, le cœur si paisible ; et maintenant, sans qu'elle l'eût voulu, sans qu'elle eût rien fait pour cela, voici que cette joie l'avait quittée. Tandis que ce tumulte s'emparait se son âme, Blanche découvrait aux choses un sens plus profond, plus implacable. Ces haies, ces arbres, ces champs n'avaient jamais eu tant d'intensité. Les ormeaux noueux, que l'orage venait d'agiter si violemment, reposaient

dans une complète immobilité ; sur toute la campagne mouillée, le même calme régnait. Les oiseaux du soir chantaient au-dessus des nuées blanches qui montaient de la terre chaude. Pour la première fois, Blanche vivait une heure à la fois aussi triste et aussi belle. C'était une beauté qui remplissait de nostalgie, qui ajoutait un grand poids à tout. La jeune fille le sentait et elle en était bouleversée.

Simone, à côté d'elle, parlait sans arrêt ; elle contait de petites choses menues, innocentes, qui faisaient mal à Blanche. Elle aurait voulu pouvoir dire à son amie : « Tais-toi, Simone, arrête-toi un petit moment et écoute avec moi cette voix inconnue qui s'élève dans le silence de mon âme et y chante l'isolement de l'amour. Écoute comme je suis triste, comme je suis seule, regarde comme tout s'est réduit à l'extrême autour de moi, me voilà comme dans un désert. » Mais Simone n'entendait rien, elle était heureuse, d'un bonheur si léger que nulle part en elle l'ombre profonde des grands sentiments ne l'assombrissait. Elle se rappelait, pour s'en amuser, sa réponse de tout à l'heure, quand son cavalier lui avait demandé de l'accompagner un peu au retour. Sur le moment, elle avait préféré revenir seule avec Blanche, mais le souvenir des premiers mots d'amour, de la première prière qu'on lui eût faite l'émouvait. Elle était fière d'être aimée, de compter pour quelqu'un, fière de penser à l'amour. C'était agréable de revoir en pensée Michel, à la sortie du bal, cherchant à la retenir, sans trop savoir comment s'y prendre. Sitôt qu'il l'avait vue partir avec Blanche, il avait pris sa bicyclette, et il s'en était allé de son côté, en faisant adieu de la main.

A l'instant où elles allaient se quitter, Blanche eut des remords de n'avoir rien dit à Simone de ce qui l'agitait, et il lui vint un grand désir enfantin d'en parler ; mais, lorsqu'elle chercha des mots pour décrire ce qui lui était arrivé, elle n'en trouva aucun. Tout s'éteignit dans sa mémoire ; en vain s'efforça-t-elle d'y ressusciter Pierre, le bal, l'ambiance de la fête, rien n'existait plus. Les quelques paroles que le jeune homme lui avait adressées ne comptaient plus, et ce que ni l'un ni l'autre n'avaient formulé restait à jamais inexprimable. Blanche se mit à pleurer quand Simone voulut lui dire au revoir.

— Pourquoi que tu pleures à présent? C'est-y que tu voudrais que je vienne te conduire un peu plus loin? demanda la jeune fille, tout en devinant bien que ce ne devait pas être cela.

— Oh non! c'est que je voulais te dire quelque chose.

Mais Simone attendit vainement qu'elle s'expliquât. Elles demeurèrent là toutes les deux, arrêtées au bord du chemin, ne sachant ni l'une ni l'autre comment dissiper cette mauvaise gêne qui s'était glissée entre elles. A la fin, Blanche, voyant la nuit approcher, dit :

— Faut que je m'en aille tout de suite, pour pas arriver trop en retard au domaine.

Puis elle partit, en courant presque, entre les peupliers que le vent du soir recommençait à agiter.

Il était beaucoup moins tard qu'elle ne le croyait, mais le ciel chargé de pluie assombrissait la lumière. D'énormes nuages noirs voyageaient vers le nord, tandis qu'au couchant les derniers rayons du soleil tombaient en oblique d'une lumineuse trouée rouge et or. Blanche regardait cette tranchée éblouissante et pensait qu'il pleuvrait certainement le lendemain. Maintenant qu'elle était seule à nouveau, son esprit s'allégeait. Sans savoir comment ni pourquoi, elle éprouvait le sentiment de se retouver à peu près intacte, après avoir passé à travers quelque chose de dangereux. La musique, le bal, le jeune homme aux yeux clairs, ce moment d'isolement, d'angoisse sitôt la fête finie, s'évanouissaient enfin, et Blanche avait l'impression de les voir reculer très profond dans l'éternité. Car l'éternité, elle l'avait découverte tout à l'heure, en écoutant la musique et en regardant un jeune homme aux cheveux blonds. Mais elle avait échappé à ce danger, de sorte que l'existence redevenait presque aussi simple, aussi inoffensive qu'avant.

L'avoine poussait épaisse et haute dans ce champ familier, les fins peupliers bruissaient doucement comme chaque soir, le pli que faisait la route crayeuse pour rejoindre la forêt était là aussi. Si souvent, Simone était apparue le soir au haut de cette côte pour la dévaler ensuite en courant. Comme ils étaient jolis, aujourd'hui, ces talus humides où poussait haute et fleurie l'herbe du mois de juin! Comme elle était calme et

recueillie, cette bonne terre blonde ! Ainsi chantait à mi-voix l'âme apaisée de Blanche. La jeune fille ne cherchait pas à donner un nom à ce qu'elle avait éprouvé l'après-midi ; mais en se retirant, ce qui l'avait si profondément troublée ne laissait plus derrière soi que pureté. Tout était redevenu clair et net, telle cette petite route blanche que l'orage venait de laver.

Mais soudain une bicyclette arriva, et l'on freina violemment aux côtés de Blanche ; elle vit alors, près d'elle, celui qui avait été la cause de tout.

— Alors ? dit-il. C'est comme ça qu'on se sauve sans dire au revoir aux amis ?

Blanche ne répondit rien, son cœur battait trop fort.

— Comme ça, c'est par là que t'habites ? reprit-il.

La jeune fille tendit son bras vers les Maisons Rouges dont on apercevait les toits.

— Bien, dis donc, quel trou ! Tu dois rien t'ennuyer par ici, mon petit.

— Non, moi je m'ennuie pas, je m'ennuie jamais, même quand je suis toute seule à garder les bêtes dans les champs, loin de la maison.

S'il l'avait écoutée, elle lui aurait fait, d'une manière un peu enfantine, le récit de sa vie à la ferme, mais cela ne l'intéressait pas ; elle s'en rendit compte et se tut brusquement. Pourtant il remarqua :

— T'es pas bavarde, toi, ma petite, tu sais.

Puis ce fut lui qui se mit à parler. Il venait dans ce pays pour la première fois, parce que son patron faisait des installations dans la contrée ; autrement, il n'habitait pas la campagne, mais une ville.

— Ah non ! comme y sont les gens, par ici, quand même ; y vous regardent comme s'ils avaient jamais rien vu. A ce bal, y en avait pas une seule fichue à faire danser. Rien doit avoir changé depuis je ne sais pas combien de temps ; faut voir ça en ville, c'est autre chose.

Blanche s'affola ; elle eut honte d'elle-même, de sa manière de parler, de sa robe grise, de sa tête sans chapeau, de ses souliers vernis, qu'elle avait pourtant trouvés si jolis. La manière dont son compagnon traitait les gens de la campagne

la blessait, sans empêcher qu'il eût du prestige à ses yeux, ni qu'il prît de l'empire sur elle. Tout ce qu'il disait lui faisait mal, non parce que c'était faux, mais simplement parce qu'il le disait.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où il fallait quitter la route pour prendre le chemin le long du bois, ils s'arrêtèrent tous les deux.

— Faut que je m'en aille, disait Blanche, qui désirait réellement s'éloigner.

Elle avait l'impression de ressembler à de la poussière, d'être grise, inconsistante, laide ; elle n'osait même plus respirer librement, ni faire un geste, par crainte d'être indécente.

— Penses-tu ? dit-il en lui prenant le bras. Tu veux pas t'en aller comme ça, tout de suite, t'as bien le temps. Viens là, on va se cacher pour que personne nous voie.

— Non, je veux m'en aller tout de suite, répétait Blanche sans avoir le courage de secouer son bras pour le dégager.

— T'en fais pas, va, y te mangeront pas pour cinq minutes. On peut causer un moment, non ?

Quelque chose la poussait à fuir, et pourtant elle n'en avait pas la force ; rien qu'à lui tenir ainsi le poignet dans sa main, il était maître d'elle. Elle ne le regardait pas, car déjà elle sentait qu'il ne ressemblait plus au grand jeune homme blond de l'après-midi. Le charme s'était évanoui, mais cela n'empêchait pas le lien terrible de s'être déjà fait entre eux, et Blanche s'en rendait compte.

Il coucha sa bicyclette dans l'herbe, puis il reprit le bras de la jeune fille.

— Viens par ici, petite, je t'aime, et on sera mieux comme ça pour se le dire.

Il l'entraîna en contre-bas de la route, auprès du champ d'avoine. Soudain, il la bouscula contre le talus, où il tint l'enfant renversée sur le dos, en appuyant de tout son poids sur ses épaules. Elle eut tellement peur qu'il ne lui vint point tout de suite à l'esprit de crier. Elle avait l'impression qu'on la maintenait ainsi pour l'écraser, et son angoisse, son horreur devinrent si grandes qu'elle pensa de toutes ses forces à se défendre, sans parvenir à faire un mouvement.

— Fais pas tant d'histoires, tu vas pas me faire croire que c'est la première fois que ça t'arrive, non? Et puis, t'en fais pas, personne peut nous voir, dit-il.

Elle eut envie de le tuer, de le piétiner, de l'anéantir, et de disparaître elle-même à tout jamais dans la mort.

— Écoute, petite, fit-il quand il la relâcha, je pouvais pas savoir que c'était pour la première fois.

Mais Blanche pleurait ; elle sanglotait éperdument, le visage caché dans l'herbe, le corps roulé jusque par terre dans l'avoine.

— Écoute, je vais te dire mon nom, pour quand je reviendrai te voir. Je m'appelle Pierre. Appelle-moi Pierre, petite, disait-il en tentant de la relever.

Mais alors, elle bondit sur ses jambes, le repoussa des deux mains et s'enfuit du côté des Maisons Rouges. Il la vit courir au hasard, dans l'avoine d'abord, sur le chemin ensuite, puis elle entra en aveugle dans la forêt.

— Oh ! là là, on dirait bien..., fit-il. Mais au fond il n'était pas très fier de lui. Il se sentait même profondément humilié de se retrouver là tout seul, dans ce champ détrempé, après ce qui venait de se passer. Il sortit d'un air dégoûté, essuya sur l'herbe ses jolis souliers complètement recouverts de boue grasse, ramassa sa bicyclette nickelée et s'en alla, moitié inquiet, moitié furieux.

Blanche était entrée dans le bois pour s'y cacher. Couchée à plat-ventre dans la mousse, elle pleurait comme elle n'avait encore jamais pleuré de sa vie. Elle enfonçait sa tête dans l'odeur amère des lierres mouillés, comme si ce qui montait des profondeurs de la terre eût pu avoir raison du désordre de son âme. Si seulement elle s'était ouverte, cette terre, si seulement elle avait été mortelle ou tout à fait salutaire, cette intense émanation souterraine, comme Blanche aurait consenti sans peine à l'anéantissement ! Elle tenait ses yeux fermés malgré les larmes, afin de ne rien voir, afin que la nuit, qui commençait à descendre sur la forêt, fût plus parfaite encore en son cœur. Il lui semblait que, dans le noir, tout cesserait d'exister, qu'il n'y aurait plus ni couleur ni forme, plus rien qui fût familier, plus rien qui pût ressusciter dans la conscience la part du bien et du mal. Très nettement, de

toute son âme, Blanche souhaitait qu'il arrivât quelque chose de plus fort que sa pensée, quelque chose d'aussi inconnu, d'aussi vaste que la folie. Elle ne savait trop envers quoi, mais un dégoût si profond l'accablait qu'elle ne croyait pas possible de jamais se remettre debout. « Oh ! qu'il pleuve, qu'il pleuve, qu'il fasse noir et que je m'enfonce dans l'eau et dans la nuit ! » songeait-elle en entendant la pluie dans les branches. Elle aurait voulu que les ténèbres fussent définitives, afin de ne revoir jamais rien de ce qu'elle aimait ou connaissait. Entre Simone et elle un abîme venait de se creuser. Sœur Marguerite ! oui mon Dieu, sœur Marguerite, dont elle ne cessait maintenant de voir, derrière ses paupières fermées, le voile noir ! Elle se présentait de dos, très proche, très grossie, mais rien de son beau visage ni de sa cornette blanche n'était visible ; l'image ne montrait que les plis du voile et ceux de l'ample jupe lourde, tels que Blanche les avait tant de fois contemplés. Sœur Marguerite semblait marcher, bien qu'elle fût immobile, et toute sa personne, devenue fantastique, restait pourtant exactement ce qu'elle était quand elle conduisait sa petite troupe en pèlerinage, sur les lieux de son enfance. Tout cela donnait à Blanche la sensation d'une brisure ; elle ne savait trop ce qui en elle s'était ainsi cassé, mais subitement elle se trouvait séparée, isolée sur le côté le plus misérable de la vie. Seule, sœur Marguerite l'avait suivie jusque là ; tout était en miettes, tout avait sombré, sauf cette présence, ou ce souvenir, qui se tenait plus droit, plus solide que jamais dans la conscience de Blanche.

Il se remit à pleuvoir très fort ; la nuit, que la jeune fille avait tant désirée, lui fit peur quand elle fut tout à fait venue. Jamais elle ne s'était trouvée seule, si tard, en dehors de la maison. Quand elle se fut remise debout, elle tâcha d'arranger un peu ses vêtements trempés, elle pressa, pour en faire sortir l'eau, l'ourlet de sa robe qui battait sur ses jambes, et elle sentit, en les remettant en place, que ses bas étaient complètement déchirés. Ces toutes petites misères sur une grande peine ajoutaient encore à la détresse de cette minute. Il faisait si noir que sur son passage, des branches, qu'elle ne pouvait voir, frappaient durement son visage douloureux. Blanche eut du mal à retrouver son chemin, parce qu'elle s'était avancée

beaucoup plus loin qu'elle ne le croyait dans la forêt. Mais, une fois qu'elle se fut orientée à nouveau, elle se demanda pendant une minute si elle aurait le courage de rentrer au domaine. Peut-être aurait-elle cédé à la tentation de quitter pour toujours ces lieux atroces, si la campagne devenue vaste et trop calme ne lui avait fait peur. Elle était trop lasse, d'ailleurs, trop malade, pour marcher sans but sur une route, dans la pluie. Aussi, après s'être arrangé, à tâtons, le visage de son mieux, se dirigea-t-elle simplement vers la maison.

En entrant dans la cour, elle s'aperçut tout de suite que l'ouvrage du soir était fini dans les étables, car il n'y avait plus de lumière nulle part, sauf derrière les volets clos de la salle. Blanche pensa que ses vaches étaient traites, et qu'elles devaient maintenant reposer, paisibles, sur leur litière fraîche. Tambelle accourut sitôt qu'elle sentit sa maîtresse approcher ; les autres chiens aussi se levèrent, sans aboyer ; seule Tambelle sautait de joie. L'accueil de sa petite chienne attendrit Blanche qui s'arrêta pour caresser longuement son doux et fin museau. Puis, en hésitant, sans frapper, elle ouvrit la porte de la salle.

Les maîtres avaient fini leur dîner, mais ils étaient encore autour de la table non desservie. En entrant, la jeune fille les salua et dit que, s'étant trouvée malade chez Simone, et retardée par la pluie, elle n'avait pu revenir plus tôt. Ce mensonge, elle le fit instinctivement, sans même y avoir pensé d'avance ; elle savait bien qu'on ne la croirait pas, mais elle n'y attachait pas d'importance. C'était si peu de chose, ces quelques mots, en comparaison du reste. Tous la regardèrent sans répondre, puis les garçons détournèrent la tête, comme si la robe fripée, trempée, les bas déchirés et le visage ravagé de Blanche avaient révélé quelque chose de pénible pour eux particulièrement. La jeune fille restait debout dans l'encadrement de la porte, n'osant faire un pas vers l'intérieur, comme si le silence des maîtres lui en avait retiré le droit. Pourtant, elle était si malheureuse qu'elle ne craignait plus rien ; la maîtresse avait beau la dévisager effrontément, le maître et ses fils la considérer d'un air effrayé, ils ne lui faisaient peur ni les uns ni les autres. Sa douleur était trop loin au-dessus de ce dont ils pouvaient l'accuser. Une seule chose comptait

pour elle maintenant, c'était d'aller au lit, afin de ne plus sentir sa tête, devenue vide et fragile comme une bulle de verre. Tandis que les autres la regardaient sans cesse elle se répétait tout bas : « Y faut que je dorme, que je dorme longtemps ». Le maître prit la parole :

— Entrez, ma fille, et allez vous coucher tout de suite, si vous êtes malade.

— Oh ! oui, maître, je suis malade, répondit-elle en tournant vers lui son pauvre visage couvert de larmes inconscientes.

— La maîtresse va vous faire chauffer quelque chose, ça vous fera peut-être du bien, reprit le vieil homme.

Mais Blanche ne voulut rien prendre. Elle passa dans sa chambre dont elle referma la porte derrière elle. La fatigue et le reste l'empêchèrent de faire sa prière comme chaque soir, mais, une fois profondément enfoncée dans son lit, elle tira l'édredon jusque sur sa tête pour qu'on ne l'entendît pas de la salle, et elle se remit à sangloter de toutes les forces qui lui restaient.

— C'est peut-être bien l'orage qui l'aura rendue malade comme ça, c'est qu'il a fait grand chaud aujourd'hui, dit André lorsque son amie Blanche ne fut plus là.

Il ne pensait pas du tout que ce fût l'orage, mais il disait cela pour tâcher d'atténuer la mauvaise impression faite sur ses parents. Il l'aimait bien, lui, Blanche, et il était bouleversé de l'avoir vue dans un tel état ; il l'était surtout de ce qu'elle se fût montrée ainsi aux autres. Comme c'était lui le meilleur et le plus pur d'eux tous, il fut le seul à ne pas supposer la vérité ; du moins ne la supposa-t-il pas de la même façon. Simplement il imaginait que la jeune fille avait un grand chagrin et qu'elle était obligée de le cacher comme tous les grands chagrins. Il était ému de la voir malheureuse ; elle était si tranquille, si silencieuse, elle avait tant de charme, Blanche ; elle menait la même vie qu'eux tous, elle faisait les mêmes travaux, et pourtant elle était si profondément différente !

IV

SOUFFRANCE

Le lendemain de cette journée dont le souvenir devait faire tant de mal à Blanche, la jeune fille le passa à faire les foins. Ce furent des heures rudes pour tout le monde, car il faisait une chaleur lourde, comme quand l'orage menace sans parvenir à éclater. L'après-midi surtout fut terrible ; pas un souffle d'air ne parvenait à se déplacer dans l'atmosphère épaissie, où l'on n'entendait plus que le bourdonnement monotone des insectes.

Blanche était malade ; elle n'avait point voulu l'avouer à ses maîtres le matin, mais elle vivait dans une étrange absence depuis cet instant douloureux où la maîtresse était venue la tirer du sommeil béni. Toute pensée fuyait son esprit engourdi, aussi ne souffrait-elle plus autant que la veille ; seulement, elle avait la sensation d'un poids écrasant sur ses épaules. Sa lassitude mettait entre elle et les choses de prodigieuses distances et faisait naître à chaque minute des difficultés insurmontables. Plusieurs fois, Blanche oublia de répondre à André, qui bavardait en l'aidant à ramasser le foin, parce qu'elle ne saisissait ce qu'il avait dit qu'un moment après qu'il eut parlé ; elle se taisait alors, ou bien, en le regardant curieusement, elle faisait : « Vous dites? » A la fin, il comprit qu'elle ne prêtait attention à rien et qu'il valait mieux la laisser tranquille.

Blanche savait qu'il ne lui était pas possible d'interrompre son travail, c'est pourquoi, jusqu'au soir, elle continua à tendre le foin au maître. Le petit trajet à faire du brancard aux tas lui paraissait à chaque fois interminable et sous ses pieds le sol chaud devenait mouvant. André, qui d'un seul coup de fourche enlevait au-dessus de sa tête brune les trois-quarts d'un mulot, lui semblait un jeune dieu, puissant et bon. Derrière lui, elle ramassait péniblement le reste, qu'elle allait porter à Jean ou à son père.

— Ah ! Blanche, ça se voit là, que vous êtes pas bien grande,

faut qu'on vous aide un peu, disait le maître en attrapant à mi-hauteur de la voiture le fardeau de la jeune fille.

Quand, vers le soir, la dernière charretée fut sur le point de quitter le champ vide, Blanche refusa de monter au faîte du chargement, comme le lui conseillait le maître. Malgré sa fatigue, elle préférait rentrer à pied, parce qu'ainsi elle pourrait être seule un moment. André aurait bien voulu lui tenir compagnie, mais il n'osa pas à cause de son père. Blanche s'en revint donc en suivant le plus loin possible derrière la voiture. Elle marchait tout doucement, la tête penchée, avec le sentiment de flotter un peu, tant tout ce qui l'entourait était devenu instable. Tantôt, la haie que Blanche longeait s'éloignait, tantôt elle se rapprochait, se faisait énorme, monstrueuse, comme un mur aveugle devant la lumière, puis, un instant après, elle s'allégeait extraordinairement, jusqu'à n'être plus qu'une ombre mince sur le paysage transparent. De l'endroit où la jeune fille se trouvait à présent, elle aurait pu, en tournant un peu la tête du côté de la route, voir comme la veille le vent du soir agiter les peupliers. Mais Blanche ne tourna la tête ni dans cette direction ni dans une autre : elle allait tout droit, ne pensant même plus à ce qui s'était passé le soir précédent. Pierre aussi, comme tant de choses ce jour-là, était absent de son esprit. Ce beau visage, cet être unique entre les êtres, ce rayonnement, cet essaim de lumière, n'existait plus pour elle. Il ne restait rien de toutes ces splendeurs ; elles avaient sombré, Blanche ne savait où, comme avait sombré avec elles la part la plus claire de la vie. Car depuis hier, elle avait changé de face, la vie, et tout s'était confondu, tout s'était défait. Blanche n'étendait pas les mains pour tâcher de retrouver ce qui était perdu, ou de rassembler ce qui était épars ; non, au contraire, elle n'aspirait qu'à une dispersion plus grande encore. « Oh ! mon Dieu, que tout s'éloigne, se détache à jamais de moi, que je devienne plus pauvre encore, plus vide, que je ne connaisse plus rien de ce qui est au monde, que je dorme, que je ne pense plus, que je ne voie plus, que je n'imagine plus », priait-elle inconsciemment. Elle eut envie de se jeter là, au bord du chemin, dans ce champ de sainfoin fleuri, et de s'y endormir à jamais. Le sommeil lui semblait un lieu béni, quelque chose comme

l'innocence retrouvée, la rémission de toute faute, l'oubli de toute souffrance.

En entrant dans la salle, Blanche dit à la maîtresse :

— Je sais pas ce que j'ai encore ce soir, maîtresse, mais je crois bien que je vas être obligée d'aller au lit sans souper.

Elle n'avait point pensé à cela avant de le dire, autrement elle n'en aurait jamais eu le courage.

— Si c'est que vous êtes malade, vous pouvez vous en aller au lit tout de suite, eux autres y s'arrangeront pour tirer les vaches, et moi je vas vous donner un bol de lait chaud quand vous serez couchée.

La maîtresse parlait d'un air mécontent, comme si elle lui en avait voulu de déranger les habitudes de la maison ; mais Blanche n'y fit pas attention. Quand, un moment après, la vieille femme entra dans la chambre, elle s'aperçut, en approchant du lit, que sa servante dormait déjà. La jeune fille était bizarrement couchée ; on eût dit que même dans son sommeil elle semblait vouloir garder son secret. Elle avait le corps plié en deux, le visage dissimulé sous son oreiller, et, comme pour se protéger encore, elle avait replié ses bras par-dessus sa tête. Peut-être une autre femme que la maîtresse aurait-elle senti combien il y avait de pudeur dans cette souffrance, combien il y avait encore d'enfance, d'innocence dans ce petit corps qui tentait de se cacher. Mais elle n'y fit pas attention ; en voyant que sa servante dormait, elle hocha la tête, posa le bol sur la chaise près du lit, puis elle quitta la chambre en fermant la porte derrière elle.

Quand, au moment de se mettre à table, le maître apprit que Blanche était à nouveau allée se coucher sans dîner, comme elle avait beaucoup travaillé toute la journée, il s'inquiéta.

— Peut-être bien qu'al est malade pour de bon, dit-il.

— Al est pas malade du tout, puisqu'a s'est endormie tout de suite, sans même attendre que je lui donne son lait. C'est d'avoir traîné hier toute la journée dans les bals, et puis les chaleurs d'aujourd'hui qui l'ont lassée comme ça.

Personne n'osa répondre et, sitôt le repas fini, ils allèrent se coucher aussi, car tout le monde était très fatigué.

Pierre attendait depuis bien longtemps déjà au bout du chemin, là où la veille Blanche et lui s'étaient si mal quittés. Maintenant qu'il était sûr de s'être dérangé pour rien, il était furieux. C'était un peu de remords qui l'avait poussé à tâcher de revoir Blanche. « Je parie qu'elle viendra », s'était-il dit, et tout de même il ne voulait pas qu'elle l'attendît en vain. Mais elle ne venait pas, de sorte qu'il se sentit mécontent de lui, humilié de se retrouver là tout seul, encore une fois.

Cependant, le lendemain à la même heure, il revint. « C'est simplement parce que je m'embête trop dans ce sale patelin le soir », se disait-il pour justifier à ses propres yeux l'envie qu'il avait de revoir la jeune fille. Il fit plusieurs jours de suite, vainement, le même chemin et la même attente prolongée sous les peupliers. Un soir pourtant, de loin il aperçut Blanche qui poussait une brouette du côté des meules. Elle n'entendit pas tout de suite les coups de sifflet qu'il lançait vers elle ; mais sitôt qu'elle s'en rendit compte, et qu'elle reconnut Pierre, elle se jeta sur le bord du chemin, là où les grosses meules de paille pouvaient la dissimuler entièrement. Elle ne pensait pas qu'il oserait s'approcher si près du domaine ; sinon, il lui faisait si grand peur qu'elle n'eût pas hésité à revenir en courant dans la cour. Il ne lui inspirait pas seulement de la crainte, mais aussi une sorte d'horreur. Cette façon de la siffler, de lui faire des signes, alors qu'ils pouvaient être vus de tout le monde, donnait à Blanche une subite colère contre lui. Elle était si bouleversée qu'elle dut s'asseoir entre deux bottes de paille pour se remettre, et, tandis qu'elle était ainsi cachée, se pressant le cœur à deux mains pour en contenir les battements, Pierre arriva.

— Pourquoi te caches-tu comme ça ?

— Si vous essayez seulement de me toucher, je vas appeler André.

— Que t'es bête tout de même, fit-il en riant, je veux pas te faire de mal, voyons, je veux même pas te toucher, tiens. Si tu te lèves et que tu cesses d'avoir peur de moi, je vais m'en retourner tout de suite. T'avais qu'à approcher, quand je t'ai fait signe de la route, comme ça j'aurais pas eu besoin d'avancer jusqu'ici. T'as qu'à venir tous les soirs au bout

du chemin, j'y serai. Oh ! tu sais, t'imagine rien, hein, c'est seulement histoire de se désennuyer un peu, quoi !

Blanche s'était levée ; elle se tenait debout le long de la meule, ne sachant que dire ni que faire. Il était là de nouveau devant elle, si grand, si parfait, si loin au-dessus de toute chose. Appuyé sur sa bicyclette, il tournait le dos au grand champ d'avoine, qui semblait se soulever en une vague énorme vers le soleil couchant. Cela aussi, c'était très beau, Blanche y pensa à cause de Pierre, que ni l'avoine, ni le soleil, ni rien d'autre n'intéressait.

— Ne sois pas sauvage comme ça, petite, fit-il en se rapprochant d'elle.

Il la prit de force dans ses bras.

— Laisse-moi t'embrasser, je veux pas te faire de mal, j'ai seulement envie de t'embrasser, et après je m'en vais.

Blanche secouait la tête en signe de refus, mais il l'embrassa tout de même. Alors, elle lui donna un grand coup de pied sur une jambe, pour qu'il la lâchât.

— Oh ! que t'es brutale tout de même, petite méchante, dit-il en se frottant la jambe.

Elle regretta tout de suite de lui avoir fait mal, il s'en rendit compte et s'empressa d'en profiter. Elle ne voulut pas qu'il l'embrassât encore, mais elle promit d'aller le retrouver de temps en temps, le soir, au bout du chemin.

Toute la soirée, Blanche pensa à lui ; petit à petit, ce qui s'était passé au retour de la fête quittait sa mémoire, tandis que la magie du bal y renaissait toute-puissante.

C'est ainsi qu'elle commença à l'aimer. Sans cesse, il occupait son esprit ; il était si présent, si vivant en elle, qu'elle surveillait ses gestes, ses pensées même, comme si Pierre eût été là réellement et qu'elle eût craint de lui déplaire. Elle avait toujours un peu honte d'elle en face de lui, parce qu'il était très différent de tous les autres hommes qu'elle avait vus. Il n'était point habillé comme eux, il parlait autrement, il était sûr de lui, dédaigneux envers les gens du pays, dont il se moquait sans cesse. Blanche ne comprenait pas très bien pourquoi il trouvait à redire à leurs façons, mais cela l'intimidait, lui donnait le sentiment d'être continuellement en faute.

Les premiers temps, cette gêne l'empêcha de parler de Pierre avec Simone, mais ensuite, si elle ne le fit pas davantage, ce fut parce qu'il lui devint impossible de raconter ce qui se passait entre elle et lui. Son amour était si grand désormais, que rien de ce qui en faisait partie ne lui paraissait impur, et pourtant elle n'eût pu en faire l'aveu à son amie.

Blanche rencontrait Pierre aussi souvent qu'il le voulait, le soir, sous les peupliers de la route. Les premières fois, il s'était contenté de l'embrasser, mais le jour vint où elle trouva naturel de tout lui accorder. Quand elle arrivait, Pierre l'attendait toujours dans la cachette choisie par lui-même, entre le champ d'avoine et le talus, sous un grand arbre. Sans dire un mot, il la happait des deux mains dans le noir, l'étendait près de lui, et les caresses pressées, toujours les mêmes, recommençaient. Blanche croyait que c'était cela, l'amour, bien que ces gestes, cette intimité ne lui fissent rien éprouver d'autre qu'une plus grande ferveur envers Pierre. Quand il reposait près d'elle, il venait à la jeune fille des mots d'amour qu'elle ne pouvait dire, des élans de tendresse qu'elle n'osait exprimer, parce qu'il semblait dormir maintenant. Ainsi faisait-il chaque soir, sitôt que la grande soif qu'il avait de Blanche était apaisée ; il s'étendait, fermant les yeux et paraissait avoir déjà tout oublié. Agenouillée près de lui, elle le regardait, se disant qu'il se taisait parce qu'il était, comme elle-même, tout rempli de la pensée de leur amour, de leur beau secret.

Les maîtres ne tardèrent pas à s'apercevoir des sorties de Blanche.

— Fallait que ça arrive un jour, ça ; avec des filles de cette espèce-là, ça manque jamais, mais à moi ça m'est bien égal ; a peut traîner autant qu'a voudra, pourvu qu'a continue à faire son travail, je lui en demande pas plus, disait la maîtresse.

— Vaudrait quand même bien mieux qu'il lui arrive rien de mauvais, reprenait le maître, en pensant que Blanche avait toujours été courageuse et docile dans son travail.

Cela lui faisait de la peine, au fond, que la jeune fille s'exposât à des malheurs qui achèveraient de la séparer des autres gens, de la diminuer à leurs yeux. « Comment que ça se fait qu'al s'en rende pas compte elle-même ? » se disait-il.

Cependant, le jour où les peines de Blanche devaient commencer n'était pas loin. Déjà, un mois à peine après le début de son aventure, Pierre n'était plus aussi fidèle à leurs rendez-vous. Quand il ne venait pas, la jeune fille l'attendait longtemps dans la nuit, et il occupait si bien toute son âme qu'elle oubliait d'avoir peur. S'il pleuvait, elle se serrait tout contre le tronc solide du gros peuplier, dont le vent agitait violemment les branches dans le haut. C'était un bruit immense, sonore, qui prenait encore plus d'ampleur dans l'obscurité et que Blanche inlassablement écoutait. Elle se demandait où pouvait bien être Pierre en cet instant, sans se douter que, s'il ne venait pas, c'était qu'il ne l'aimait plus autant. Quand il se faisait trop tard pour qu'elle espérât encore le voir, elle se mettait à imaginer toutes les raisons qui avaient pu l'empêcher de la rejoindre. Et pourtant elle ne s'en allait pas, parce qu'un lien mystérieux la retenait malgré elle dans ces lieux. Pierre n'était pas là, mais une part de lui se trouvait encore dans tout ce qui entourait Blanche. Ce champ d'avoine, ce talus, ces arbres, cette petite route invisible, lui étaient chers entre tous ; elle sentait combien, entre elle et eux, à cause de Pierre, l'intimité était profonde, particulière. Souvent, à l'instant où elle se mettait en route pour rentrer, l'idée que Pierre pourrait surgir à ses côtés la faisait s'arrêter et écouter longuement, en retenant son souffle.

Bientôt, les moissons commencèrent. Alors, il fallut tant travailler, et si fort, que la nuit venue la jeune fille avait à peine la force d'aller à ces rendez-vous, auxquels, deux fois sur trois, elle ne trouvait personne. Quand la pensée qu'il faudrait se lever à quatre heures du matin l'obligeait à rentrer, elle se disait : « Demain soir, je viendrai pas, puisqu'il y aura toujours bien personne non plus ». Mais le lendemain, sitôt arrivée l'heure à laquelle elle avait des chances de voir Pierre, elle ne pouvait s'empêcher de se remettre en route.

Un soir, tout de suite après le repas, comme la jeune fille venait de partir, le maître quitta la salle à son tour. Il le fit sans en avoir l'air, afin que ni sa femme ni ses enfants ne s'aperçussent de rien. Dehors, il faisait trop noir pour que Blanche se rendît compte qu'on la suivait, car, tandis qu'elle se dépêchait, le maître, lui, allait tout doucement, avec précaution.

Il ne voulait pas la rattraper avant qu'ils ne se fussent suffisamment éloignés tous les deux pour que personne ne pût les entendre, ni de la route, ni de la maison. Mais alors, quand il le jugea bon, brusquement il rejoignit Blanche. Elle faillit crier de frayeur en l'entendant dire dans le noir, tout près d'elle :

— Où donc que vous allez comme ça, à cette heure-là, ma fille?

Elle n'eut ni le temps, ni la force de mentir.

— Je vas jusqu'à la route, fit-elle.

— Non, faut pas que vous y alliez, c'est pas l'heure pour ça à présent, et c'est pas raisonnable non plus, voyez-vous, des choses pareilles. Vous devez être bien lasse, vous aussi, par conséquent, y faut aller vous coucher. Demain ça sera comme aujourd'hui pour nous autres, faudra se lever bien tôt, parce qu'on a encore un grand travail à faire.

Blanche sentit que le maître savait pourquoi elle allait tous les soirs à la route, et une honte affreuse l'envahit. Pour la première fois, elle comprit qu'entre elle et Pierre il y avait beaucoup de misère ; elle mentait, elle se cachait, il restait une part d'inavouable dans ce qu'elle faisait ; jamais elle n'y avait songé, et c'était vrai tout de même. Blanche le reconnaissait en entendant ce vieil homme, près d'elle, lui dire de rentrer à la maison.

— C'est vrai que je suis lasse, je vas aller tout de suite me mettre au lit, dit-elle en retournant aussitôt sur ses pas.

Le maître avait de l'estime pour elle ; ce n'était pas seulement parce qu'elle était une bonne domestique, mais surtout parce que, à force de la voir vivre avec eux, il avait fini par la deviner très bien. Il savait combien elle était délicate, modeste, combien elle demandait peu à la vie. « Al a quasiment point de défauts », pensait-il parfois. Jamais il ne l'avait entendue parler mal de personne, et elle était désintéressée au point que la maîtresse la prenait souvent pour une imbécile. Depuis que Blanche sortait chaque soir furtivement, le maître était inquiet. « C'est malheureux, quand même, qu'al ait personne pour lui faire comprendre que si ce garçon était franc, y viendrait jusqu'à la maison, au lieu de l'attirer à l'écart. Un beau jour, j'irai, moi, jusqu'à la route. » Et

voici que ce soir, il s'était décidé. Il marchait doucement, attentif à ne point faire de bruit avec ses sabots, afin de ne pas donner l'alerte à celui qui devait attendre là-bas, sous les peupliers. « Si y s'apercevait que c'est moi qui arrive, se disait-il, y serait bien encore capable de se sauver tout de suite ».

Mais, lorsqu'il atteignit la route, il fut déçu, car il n'y avait personne. Ni sa vue, ni surtout son ouïe n'étaient plus très bonnes, de sorte qu'il resta un moment immobile, pour tâcher de faire le silence encore plus grand autour de lui ; il espérait ainsi découvrir si quelqu'un ne se cachait point dans les environs. Mais il ne perçut rien d'autre que les rumeurs d'une belle nuit d'été. Le vent léger agitait doucement les choses ; les grillons chantaient éperdument dans toute la campagne ; dans un marais éloigné, du côté du village, les grenouilles menaient grand tapage. Le maître n'était pas content d'être venu pour rien, et il disait tout haut, afin qu'on l'entendît, si jamais on était caché dans quelque fossé profond ou derrière les arbres. « C'est bien dommage que j'aie pas pu l'attraper, ce mauvais sujet, sans ça j'y aurais bien dit ma façon de penser, moi. » Ces paroles firent un effet curieux dans la nuit si calme.

Le fermier attendit en vain, car ce soir-là non plus Pierre ne vint pas. Personne ne connut jamais les intentions qu'avait eues le maître, pas même Blanche qui crut qu'il avait simplement voulu l'empêcher d'aller à son rendez-vous. Le lendemain, quand il vit la jeune fille partir malgré ce qu'il lui avait dit, il renonça à s'occuper d'elle.

Mais Blanche non plus ne devait pas trouver Pierre au bout du chemin ; elle aussi écouta longuement les bruits de la nuit, espérant toujours y reconnaître celui d'une bicyclette arrivant de son côté. Comme toujours, elle patienta longtemps, l'esprit attaché à un espoir qui allait toujours diminuant à mesure que le temps passait. Toutes ces minutes qui tombent les unes après les autres, qui ne paraissent rien d'abord, mais qui finissent par avoir fait le tour d'une heure ! C'est affolant ! « Y doit pas être bien tard, y a pas longtemps que je suis là », se disait Blanche, tout en commençant à perdre confiance. Puis elle attendait encore, et alors le chagrin revenait. C'était ainsi chaque soir ; elle oubliait d'abord ce qui était arrivé

la veille, et tout finissait par une peine nouvelle ; la même, au fond, mais chaque fois plus grave, plus épuisante. Tout ce qui rappelait Pierre, tout ce qui le touchait était cher à Blanche : son costume de tous les jours, sa casquette abîmée qu'il posait de coin sur sa tête blonde, ses traits fins, ses longues mains, tant d'autres choses encore, plus secrètes. Il était vaniteux, bête, banal, mais l'amour de Blanche sut être le plus fort ; il redonna sa pureté à ce qui en avait manqué, il créa beaucoup d'espace autour de lui, beaucoup de rêve, beaucoup de grandeur. Tous les mots brutaux dont Pierre se servait devant elle, Blanche les oubliait, tandis qu'elle ne cessait de se rappeler les façons différentes qu'il avait eues quelquefois. Depuis qu'elle restait si souvent à l'attendre sous ces arbres, elle revivait leur court passé ; rien n'était ni trop petit ni trop ancien pour son esprit fervent.

L'été s'acheva, puis l'automne arriva et Blanche cessa de travailler dans les champs avec les hommes. Tous les gros travaux étaient finis, la batteuse avait même passé, de sorte que la jeune fille put à nouveau mener paître ses bêtes. Elle éprouva un grand contentement à se retrouver seule toute la journée. Simone venait quelquefois vers le soir, mais Blanche ne s'en réjouissait plus comme naguère. Maintenant, même quand elle était dans le champ le long de la route, elle ne tournait plus beaucoup ses regards vers la petite maison de madame Martin ; elle les tenait plutôt attachés à l'arbre placé au bout du chemin, là où Pierre et elle s'étaient rencontrés tant de fois. Que Simone fût assise à sa machine à coudre, derrière les vitres de la fenêtre fermée, que sa mère fût près d'elle, qu'elles vécussent ainsi, rien que toutes les deux, bien étroitement unies dans leur petit logis, ne semblait plus à Blanche un aussi grand privilège. Quand elle regardait de ce côté-là et qu'elle voyait, à travers la pluie, le grand vent d'automne secouer la cime à moitié nue des arbres, elle ne désirait plus entrer chez Simone et y demeurer avec elle toute la vie. Elle ne se demandait pas pourquoi le bonheur avait changé de place, ni pourquoi il était devenu plus difficile, plus impossible encore. Elle ne regrettait pas d'avoir perdu Simone, parce que dans son âme plus rien ne comptait que

Pierre ; lui, il occupait toute la terre, il était là comme au centre de toutes choses, et le reste s'était réduit à néant.

Tout le monde était au courant des amours de Blanche, de sorte que la mère de Simone finit par en être informée aussi.

— J'aimerais bien mieux que t'ailles plus la voir, disait-elle à sa fille, c'est un mauvais exemple, une mauvaise compagnie pour toi à présent. Tout le monde en dit du mal, et si les gens te voient avec elle, y raconteront que tu lui ressembles, que tu fais comme elle.

Simone allait avoir dix-huit ans, et tant de rêves l'occupaient, dont elle n'eût pu faire part à sa mère. Comme c'était curieux : ces choses n'étaient point mal, et pourtant, on ne pouvait en parler, car elles vous éloignaient de ce qui vous était le plus proche. Tant de découvertes merveilleuses, dont il faut absolument garder le secret, parce qu'elles restent incommunicables ! Comme si elle se fût doutée de quelque chose, madame Martin disait, en prenant Blanche pour prétexte :

— Tu vois ce qui arrive, quand on pense qu'à s'amuser.

— Mais non, maman, c'est pas à cause de ça, puisque Blanche a jamais aimé s'amuser.

— C'est à cause de quoi alors ?

Voilà justement ce qu'il n'était pas possible d'expliquer. Comment faire comprendre que ce qui était arrivé à Blanche n'avait point de rapport avec l'amusement ? C'était un drame, au contraire, un événement si exceptionnel, qu'on sentait qu'il ne pouvait se reproduire deux fois dans une même vie.

Moitié à cause de sa mère, moitié à cause de l'indifférence de Blanche, Simone cessa de voir son amie pendant longtemps ; ce fut une dure épreuve pour elle que cette séparation.

Pendant ce temps-là, Blanche gisait dans une grande détresse. L'hiver commençait, il faisait un temps encore doux mais pluvieux, agité de vents mous qui voyageaient indéfiniment dans la campagne nue. Très haut dans le ciel mouvant, les oiseaux migrateurs passaient en criant tristement ; c'étaient de longs cris éloignés, qui se perdaient dans l'espace au-dessus des champs vides. Blanche, installée quelque part à l'abri d'une haie, les écoutait. Les dernières rumeurs de l'automne

qui s'en va, tandis que l'hiver est déjà là, lui semblaient cette fois plus désolantes que jamais. La nouvelle saison s'étendait devant elle, comme un immense amas de brouillards gris, impossible à franchir.

Tout le long de la journée, Blanche pleurait ; elle pleurait amèrement, inlassablement, parce que sa douleur était sans fond ni fin, et qu'une trop entière solitude l'amplifiait encore. Il n'y avait plus nulle part une seule petite place fraîche, pour y reposer un instant sa tête encombrée de regrets, plus une seule petite pensée encore saine, grâce à laquelle son chagrin eût pu cesser une minute. Elle restait là, pliée en deux sous ce grand parapluie bleu, l'esprit malade, les mains froides, acharnée à ne rien laisser échapper de son mal, à souffrir vainement de ce qui avait été mille fois plus vain encore. De son amour pour Pierre, ne subsistait plus que cet écoulement monotone des souvenirs tristes dans son cerveau fatigué. Comme ce mal était étroit, serré, étouffant, comme la plainte de tout son être torturé peinait à s'en dégager ! Rarement il parvenait à s'échapper de sa bouche, ce grand cri désolé de ceux que l'amour a ainsi réduits.

Pierre n'était plus là, il ne viendrait plus, de sorte que le silence régnait, où toute peine résonne doublement. Depuis qu'il lui avait dit adieu, la nature des choses changeait aux yeux de Blanche ; tout devenait moins opaque, moins réel, et prenait la transparence de ce qui n'est plus tout à fait vivant. Souvent elle se demandait pourquoi elle souffrait tant, alors que pour Pierre rien n'avait été ni aussi compliqué ni aussi grave. Elle le revoyait, tenant sa bicyclette à la main, le soir où il était venu pour la dernière fois. Il pleuvait à verse ce jour-là, et Pierre semblait pressé de repartir.

— Je viens simplement te dire au revoir, Blanche, parce que je m'en vais. Je quitte le pays maintenant qu'on a plus rien à faire dans la contrée.

Tandis qu'il parlait, Blanche avait la sensation très nette de se trouver tout au bord d'un abîme où, d'un instant à l'autre, une parole plus cruelle encore allait les précipiter tous les deux. L'arbre auquel elle se tenait appuyée se dérobait, le vent sifflait en vain dans les hautes branches, la pluie qui tombait violemment ne la touchait plus. Les liens venaient

brusquement de se rompre entre elle et le reste du monde; toutes sortes d'idées lui passaient par la tête : je vais me jeter par terre, je vais secouer le peuplier de toutes mes forces, je vais partir en courant sur la route, je vais me sauver dans la forêt. Mais elle ne bougeait pas de place; elle ne pleurait même pas.

— Alors, ma petite Blanche, je te dis au revoir, faisait Pierre en lui tendant la main.

Elle prit dans la sienne, qui était sans force, cette main bien-aimée, cette main si chère, sans avoir le courage de la retenir un peu lorsqu'on la reprit. Puis Pierre s'en alla, et derrière lui, à mesure qu'il s'éloignait sur sa bicyclette, les choses mouraient. Tout était inerte autour de Blanche, et il lui semblait que rien jamais ne serait assez puissant pour remettre en mouvement ce qui s'était arrêté.

Les maîtres des Maisons Rouges s'aperçurent vite de ce qui venait de se passer, bien que Blanche fût assez courageuse pour n'en rien laisser paraître devant eux.

« Je le savais bien, moi, que ça se passerait comme ça; ça finit jamais autrement, ces affaires-là », pensait le maître. Mais il écoutait sans répondre sa femme lui dire :

— C'est bien fait pour elle, al avait qu'à se tenir tranquille, c'est déjà bien joli qu'y y soit rien arrivé de pire.

Toute la famille jugeait Blanche sans ménagements, et pourtant, quand la maîtresse parlait ainsi, les autres se taisaient. La jeune fille savait que ses maîtres, aussi bien que les gens du village, étaient sans indulgence pour elle, mais elle n'en souffrait pas. C'était si menu, si confus, si vain, ce bruit de voix ignorantes; personne ne parlait réellement ni d'amour ni de douleur, personne ne connaissait ces choses telles qu'elles sont quand elles arrivent vraiment; sinon ils n'auraient rien dit, ou se seraient sentis sacrilèges.

La veille de Noël, la maîtresse, qui craignait que l'on médît d'elle dans le voisinage si elle n'envoyait pas sa servante à la messe les jours de grande fête, dit à Blanche :

— Si vous voulez aller demain matin à la grand'messe, vous n'avez qu'à le dire, mon mari vous emmènera avec lui, parce qu'il a justement à faire au bourg.

Mais la jeune fille déclara qu'elle aimait mieux rester à

faire son ouvrage comme d'habitude. Personne ne chercha à l'en dissuader. Le maître pensait bien qu'il serait peut-être salutaire pour elle de revoir sœur Marguerite ; cependant, comme elle refusait de venir avec lui, il n'osa pas insister. Ainsi Blanche manqua la messe pour la première fois de sa vie le jour de Noël. Toute la matinée elle travailla dans les étables, s'occupant à des tâches qui n'étaient même pas les siennes, et sitôt après le déjeuner, au lieu de rester à la maison ce jour-là, comme le maître le lui proposait, elle emmena ses bêtes aux champs.

Toute la semaine, Simone s'était dit qu'elle reverrait son amie à la messe de Noël, qu'elles se retrouveraient ainsi, qu'elles reviendraient ensemble, qu'elles passeraient l'après-midi toutes les deux, et qu'à partir de ce moment-là tout serait comme par le passé. Mais le matin, il n'y avait point eu de Blanche à l'église, de sorte que maintenant cette après-midi de pluie semblait à Simone la plus morne, la plus solitaire qu'elle eût jamais connue. Tout en regardant l'eau des gouttières creuser une rigole le long du tect à lapins, elle se demandait comment s'y prendre pour annoncer à sa mère son intention de se rendre aux Maisons Rouges aujourd'hui même.

Madame Martin, assise devant son feu, regrettait que l'église de la paroisse fût si loin du village.

— Ça m'a toujours bien ennuyée qu'on soit si loin du bourg, parce que moi, j'aimais bien ça, aller chanter les vêpres le dimanche, disait-elle.

— Ça me fait justement penser que Blanche était pas à la messe ce matin, pourvu qu'a soit pas malade, répondit Simone.

— Pourquoi donc qu'a serait malade ; al y va jamais à la messe, y a longtemps que ça l'intéresse plus, tout ça.

— Sœur Marguerite m'a demandé de ses nouvelles ce matin, et moi j'ai pas pu lui répondre. Ça l'a bien étonnée que j'en sache rien. C'est pas loin d'ici, tu sais, maman, les Maisons Rouges, j'aurais bien vite fait d'y aller et de revenir. C'est seulement pour savoir si al est pas malade.

— Pourquoi que ça serait pas elle qui viendrait nous voir ; elle non plus, a peut pas savoir si on est pas malade. Ça va

faire plus de trois mois qu'a met plus les pieds dans notre maison ; c'est pourtant pas qu'on a manqué de bonté avec elle, nous autres. Moi je demandais pas mieux que de m'occuper d'elle, mais à présent il est trop tard, et j'aime mieux que t'ailles plus avec elle.

— C'est justement parce qu'a sait que t'es fâchée avec elle, qu'a vient plus nous voir, mère, répondit simplement Simone.

Elles se turent toutes les deux, mais maintenant la jeune fille pleurait. Madame Martin, la figure chagrine, continuait à regarder fixement son feu ; à la fin elle reprit :

— Puisque c'est comme ça, vas-y donc ; moi je peux toujours bien pas t'empêcher de faire comme tu veux, ma pauvre enfant.

Cette façon de parler désolait Simone, qui ne savait plus s'il valait mieux rester à la maison ou profiter de la permission pour partir. Elle pensait amèrement à l'inévitable opposition des choses que l'on aime le plus, à la fatalité qui rend inconciliable ce qui ne peut pourtant être séparé.

Madame Martin ne voulut pas que sa fille fût malheureuse plus longtemps à cause d'elle ; cela lui semblait être un sacrilège le jour de Noël.

— Prends ton vieux manteau et un parapluie, Simone, et va tout de suite, sans ça tu reviendrais trop tard, dit-elle.

RAYMONDE VINCENT

(A suivre.)

L'ÉVASION D'UNE ARMÉE ESPAGNOLE

(1808)

Le jeune Mérimée, publiant en 1925 le *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole*, et, depuis la publication de *la Guzla* (dont Gazul est l'anagramme), toujours en quête de mystifications et de sujets extraordinaires, trouva celui-ci : *Les Espagnols en Danemark, comédie en trois journées.* Dans le prologue, un des personnages s'exprime ainsi : « D'abord le titre n'a pas le sens commun puisque jamais Espagnols, que je sache, n'ont été en Danemark. » Mais un vieux soldat lui réplique : « Eh ! n'y suis-je pas allé, moi, avec le grand marquis de La Romana ; et n'ai-je pas manqué, vive Dieu, d'y laisser mon nez? Je l'ai eu gelé, parbleu ! qu'on l'aurait pris pour un morceau de glace. »

C'était l'époque où Napoléon recrutait partout des soldats et en disposait sans se soucier des climats, des races et des passions nationales. Après Iéna, il offrait 25 000 prisonniers prussiens à l'Espagne et exigeait, en échange, du prince de la Paix, un corps espagnol de 15 000 hommes qu'il envoyait aux bouches de l'Elbe. Le marquis de La Romana le commandait.

Ces migrations de peuples, dont la guerre de 1914 nous a offert tant d'exemples, causaient alors un profond étonnement en Europe, rappelant, écrit Thiers, « par l'étrange diversité des peuples asservis au même joug, les temps de la grandeur romaine ». Mérimée a tiré dans sa pièce, fort divertissante, un habile parti d'un épisode extraordinaire. Il y

respecte la vérité des caractères, la couleur du temps et même l'exactitude du détail. On y retrouve déjà sa prédilection pour l'Espagne héroïque et passionnée et cette conscience d'historien qui ne devait jamais l'abandonner. Mais nous possédons aujourd'hui toutes les pièces authentiques et le récit des témoins, et nous pouvons reconstituer avec sûreté l'histoire de l'évasion du Danemark de la petite armée de La Romana[1].

LE MARQUIS DE LA ROMANA

Le marquis de La Romana, qui est le héros de cette histoire, avait alors quarante-sept ans. Sa taille était petite, mais il en imposait par la dignité de ses manières et par un regard pénétrant et froid. Avec son entourage, il conservait la simplicité, la bonhomie espagnoles. La profonde dissimulation dont il fit preuve n'était que ruse de guerre et n'autorise pas à douter de son caractère. Bien loin d'être un aventurier, ce soldat avait une prédilection pour l'étude ; il était méditatif jusqu'à la distraction. Doué d'une mémoire prodigieuse, il possédait quatre langues, outre le grec et le latin. Les auteurs de l'antiquité faisaient ses délices, les Grecs surtout ; il lisait chaque jour Plutarque, Pindare et Xénophon. Plus tard, on a pu le soupçonner d'avoir voulu, en ramenant ses troupes dans leur patrie, renouveler l'*Anabase*. Ardent patriote, il paraît avoir été possédé de la passion de la gloire ; il s'efforçait de rendre son corps insensible à toutes les privations et de nourrir son esprit de grandes pensées.

Né en 1761, à Palma de Majorque, ses parents l'envoyèrent à l'âge de dix ans faire son éducation en France, chez les Oratoriens de Lyon. C'était, dit à ce propos un historien

1. Ces pièces sont fort nombreuses dans les dépôts d'archives de Paris et de Copenhague, où nous les avons consultées, ainsi qu'à Londres et à Madrid. En Espagne, et surtout en Danemark, l'aventure de La Romana a fait l'objet de nombreux ouvrages, notamment ceux de Artèche, Guzman et Karl Schmidt. En France, elle a été étudiée par le commandant E. Boppe et, d'une manière complète, en 1924, dans l'excellent ouvrage de M. le colonel Godchot *(Les Espagnols du marquis de La Romana)*, qui a publié, avec beaucoup d'impartialité, tous les textes importants. Nous les citons d'après lui. Nous avons, sur les lieux mêmes, étudié et suivi les mouvements des régiments espagnols avant leur évasion des îles danoises.

espagnol, M. de Artèche, « un ennemi très ardent de la France, sans doute parce qu'il la connaissait ». Cependant, il fit ses premières armes dans la marine, à Gibraltar, alors que la France et l'Espagne étaient alliées contre l'Angleterre. C'est la Révolution française et sa propagande qui soulevèrent ses sentiments royalistes et catholiques. En 1793, il passa dans l'armée de terre pour combattre, dans les Pyrénées et en Catalogne, les armées républicaines ; il se distingua, fut blessé et devint, après la paix, lieutenant-général.

Quand Godoï, prince de la Paix, démasqué par Napoléon, se vit contraint de s'humilier devant le vainqueur d'Iéna et de lui livrer ses meilleurs troupes, il proposa pour les commander le général Castanos, le futur vainqueur de Baylen, ou le général O'Faril, d'origine irlandaise, dont les sentiments passaient pour francophiles. Napoléon différant de se prononcer, le prince de la Paix désigna le marquis de La Romana, appuyé par l'ambassadeur russe Strogonoff. Il fit valoir son éducation toute française ; mais il connaissait ses sentiments intimes, profondément hostiles à la France nouvelle.

Les troupes, dont La Romana recevait le commandement, se composaient de deux divisions, qui furent, d'après les ordres de l'empereur, dirigées sur Hambourg. La première s'élevait à 6 130 hommes, alors stationnés en Étrurie, à Livourne, Pise et Florence, où Godoï l'avait envoyée pour soutenir la reine d'Étrurie, fille de Charles IV. La division venant d'Espagne s'élevait à 8 679 hommes, soit, en tout, près de 15 000. Mais Napoléon, dont le principe constant était d'exagérer ses forces pour impressionner l'ennemi, prescrivait de Russie à Talleyrand et à Clarke, au printemps de 1807, d'annoncer partout que 30 000 à 40 000 Espagnols arriveraient sur l'Elbe, le 1er mai.

En fait, la division espagnole qui se trouvait en Étrurie, ne fut réunie à Hanovre qu'à la fin de juin, après avoir traversé, en cinq colonnes et vingt-neuf étapes, l'Italie du Nord, le Tyrol, la Bavière et la Franconie. Sous les ordres du maréchal de camp de Kindelan, elle fut désignée pour faire partie du corps d'observation de la Grande Armée, commandé par le maréchal Brune, qui tenait en échec la Poméranie suédoise,

et fut affectée à la division du général Molitor. Les troupes espagnoles eurent une belle attitude lors de la prise de Stralsund, le 18 août 1807. Molitor fit l'éloge de « leur esprit d'honneur, de leur enthousiasme et de leur valeur » et signala particulièrement, « pour sa fière contenance », le baron d'Almandariz, colonel du régiment de dragons Villaviciosa, ainsi que le brigadier Terra-Veglia, commandant les chasseurs catalans. Celui-ci, âgé de soixante-quinze ans, se porta à cheval à la tête de ses grand'gardes jusqu'à la palissade de la place et y fit admirer son courage. Ému des félicitations qu'il reçut du maréchal Brune et transporté par l'enthousiasme que provoqua, le 15 août, la célébration de la fête de l'empereur, le vieux guerrier mourut subitement.

Quant à la division espagnole partie d'Espagne sous le commandement direct de La Romana, elle n'était entrée en France, par les départements des Basses-Pyrénées et des Pyrénées-Orientales, qu'au cours de l'été 1807. Les soldats espagnols furent accueillis, à Bordeaux comme à Perpignan, par des acclamations enthousiastes et conservèrent une excellente discipline en traversant la France par Lyon et Besançon jusqu'à Mayence. A Francfort, le 23 juillet, Napoléon passa l'artillerie en revue. Le 15 août, La Romana arrivait à Hambourg.

A la fin d'octobre, l'empereur, ayant dissous le corps du maréchal Brune, organisa la Grande Armée en six commandements. Bernadotte reçut le cinquième avec le gouvernement des villes hanséatiques. Les deux divisions espagnoles, réunies sous La Romana, prirent leurs quartiers d'hiver à Hambourg.

Au mois de novembre 1807, voici quelle était la composition du corps de La Romana :

ÉTAT-MAJOR

Maréchal de camp : de Kindelan.

Brigadiers : Dellevielleuse, commandant de la 1re division ; de Salcedo, commandant de la 2e division.

Commandant l'artillerie : Breson, lieutenant-colonel.

Commandant le génie : Hermozilla, brigadier.

Intendant général : de las Heras.

1re DIVISION

Régiment des Asturies : colonel Dellevielleuse.
Régiment de la Princesse : colonel de San-Roman.
Bataillon léger de Barcelone : commandant Borellas.
Régiment du Roi (cavalerie) : colonel Gamba.
Régiment de l'Infante (cavalerie) : colonel Marianno.

2e DIVISION

Régiment de Zamora : colonel de Salcedo.
Régiment de Guadalajara : colonel Martorell.
Bataillon léger de Catalogne : commandant Viver.
Régiment d'Algarve (cavalerie) : colonel Yebra.
Régiment d'Almanza (dragons) : colonel Caballero.
Régiment de Villaviciosa (dragons) : colonel d'Armandariz.

Il faut y joindre deux compagnies d'artillerie à pied et à cheval, une compagnie du train et une de sapeurs. De nombreux officiers étaient des émigrés français ou irlandais. On trouve parmi eux les noms suivants : Dellevielleuse, de Ségur-Cabanac, de Crévecœur, Darcour, Sansot, Ricaut, Gentil, Balbin et O'Neill, O'Donnel.

LE MARÉCHAL BERNADOTTE

Bel homme, empanaché comme Murat, mais plus prudent que lui, surtout au combat, froid et retors sous ses emportements, le maréchal Bernadotte, qui venait d'être créé prince de Ponte-Corvo, était un vrai Gascon hâbleur, gesticulant, aimant la popularité, persuadé que ses séductions et ses artifices étaient irrésistibles, habile à duper mais pouvant être dupé lui-même, comme on le verra, par présomption ou par vanité.

Jacobin en 1793, puis fructidorien, il fut pour Bonaparte un rival haineux, sournois et obstiné. Il fut aussi un rival heureux, car s'il ne fut ni consul, ni empereur, il réussit à fonder, hors de France, une dynastie durable. Mais, dès leurs débuts, il l'avait emporté sur Bonaparte en amour, en épou-

sant Eugénie Clary, sœur de Désirée, mariée à Joseph. Eugénie était, en 1794, un parti fort avantageux. Bonaparte l'aimait. Elle lui préféra Bernadotte, qui entrait ainsi comme allié dans la famille Bonaparte, en évinçant Napoléon. Cette situation singulière explique l'attitude de l'empereur envers Bernadotte. Il ne voulait pas avoir l'air de s'en venger et ménageait aussi le mari d'Eugénie, le beau-frère de Joseph. A la bataille d'Auerstaedt, Bernadotte avait presque trahi en abandonnant Davout. L'empereur se bornait à le réprimander et lui donnait un nouveau commandement. Mais il n'était guère disposé à lui procurer des occasions de gloire et l'employa, comme il le disait de Talleyrand, pour une chose qu'il ne voulait pas faire : un débarquement en Scanie et une marche sur Stockholm.

Alexandre Ier, du consentement de Napoléon, venait d'envahir la Finlande. Il attendait le débarquement en Suède de l'armée de Bernadotte pour marcher sur Stockholm, où Français et Russes devaient se rencontrer. Mais Napoléon n'entendait pas donner la Suède à son allié. Il voulait l'obliger à rappeler ses troupes de Turquie. D'autre part, il venait d'entreprendre l'affaire d'Espagne et voulait garder pour lui la disposition de toutes ses troupes. Il tergiversa donc pendant tout l'hiver, quand les Belts gelés offraient un passage facile à l'armée, dépourvue de moyens de transports, et la soustrayaient à la menace de la flotte anglaise. Il disait attendre que l'armée danoise fût prête. En vain, l'honnête baron Didelot, ministre à Copenhague, qui n'était pas dans le secret, protestait-il avec véhémence de la bonne volonté de nos alliés danois. Bernadotte, plus avisé, n'ayant aucune envie de se battre contre la Suède, qu'il ménageait déjà, entra volontiers dans le dessein impérial. Au printemps de 1808, quand la croisière anglaise rendit l'expédition de Suède impossible, il reçut l'ordre d'arrêter la marche des troupes françaises et de faire occuper les îles danoises par les régiments espagnols du marquis de La Romàna en les y dispersant. Transportant son quartier général à l'arrière, Bernadotte devait prendre le commandement général du Holstein et veiller avec le reste de ses troupes, françaises et hollandaises, à la défense des villes hanséatiques. Peu après le prince de Ponte-Corvo, qui

se faisait traiter en souverain, allait s'établir tranquillement à Travemünde, près de Lübeck, avec sa femme et son fils, pour y prendre les bains de mer et bien montrer aux Suédois qu'il n'avait aucune envie de les attaquer.

Les rapports de Bernadotte avec le marquis de La Romana étaient excellents. Cet homme froid, distingué, élevé à la française, obéissant ponctuellement, sans risquer jamais une observation, aux ordres qu'il recevait du maréchal, sachant à l'occasion flatter délicatement sa vanité, lui plaisait infiniment et lui inspirait « une confiance aveugle ». Il croyait l'avoir conquis, dominé par sa faconde, comme il dominait ce petit homme pensif de sa haute taille. La Romana n'était pas si présomtueux ; mais il savait se taire et observer.

A la vérité, le corps espagnol que commandait La Romana avait jusque-là montré un bon esprit, comme les Hollandais qui servaient près de lui dans nos rangs. Plusieurs régiments s'étaient distingués au siège de Stralsund. Bernadotte, dont la politique consistait à flatter les étrangers, cherchait à se rendre populaire parmi les Espagnols. Il s'était constitué avec eux une garde d'honneur, commandée par le capitaine Franco, et s'essayait à parler leur langue. Il pouvait encore s'illusionner. Mais les graves événements qui se passaient en Espagne allaient bouleverser entièrement la situation.

Dans la nuit du 7 au 8 mars 1808, Murat, lieutenant de l'empereur, franchit la Bidassoa. Le 23 mars, il entre à Madrid. Le 15 avril, Napoléon s'installe à Bayonne et attire dans un perfide guet-apens Charles IV et Ferdinand VII. Le 2 mai, les soldats de Murat sont massacrés à Madrid par les patriotes insurgés. L'Espagne se soulève. La junte fait appel à l'Angleterre. La victoire de Bessières à Rio Seco permet à Joseph de faire son entrée à Madrid ; mais, le 21 juillet, Dupont capitule à Baylen avec son armée, devant Castanos. C'est le premier désastre de la Grande Armée. En même temps, l'Espagne, ivre de joie et de vengeance, apprend qu'une armée anglaise débarque au Portugal, sous le commandement de sir Arthur Wellesley, le futur Wellington.

La Romana pouvait-il hésiter? Un de ses visiteurs fut alors témoin de son exaspération contre les Français. Il résolut de rejoindre l'Espagne avec son armée pour com-

battre au nom de Ferdinand VII contre l'usurpateur. Par terre, la désertion en masse était impossible. Restait la mer, où croisait la flotte anglaise. Mais une telle entreprise exigeait autant de courage que de secret. Ces difficultés ne l'effrayèrent pas. L'aveuglement de Bernadotte devait le servir.

LES ESPAGNOLS AU DANEMARK

Pendant les mois d'avril et de mai 1808, tandis que leur pays se soulevait tout entier contre la domination napoléonienne, les Espagnols de la Grande Armée avaient donc été disséminés dans les îles danoises.

Dans le Jutland, sous les ordres du général de Kindelan, étaient cantonnés les régiments de Zamora, d'Algarve, du Roi et de l'Infante.

En Fionie, le commandement du général de La Romana, dont le quartier général était à Nyborg, comprenait le régiment de la Princesse, le bataillon de Catalogne et les régiments de dragons de Villaviciosa et d'Almanza.

Dans l'île de Seeland, les régiments de Guadalajara et des Asturies étaient placés sous le commandement du général français Fririon.

Enfin, dans l'île de Langeland, le bataillon de Barcelone et de l'artillerie étaient cantonnés sous les ordres du lieutenant-colonel français Gaultier. Le dépôt du corps, 500 hommes environ, était resté à Hambourg.

Ces troupes, en traversant l'Allemagne l'année précédente, avaient provoqué sur leur passage une véritable stupéfaction. Depuis que les Espagnols avaient perdu les Pays-Bas, c'est-à-dire depuis près d'un siècle, l'Europe, sauf en Italie, n'avait pas vu leurs soldats ; on ne connaissait que par ouï-dire les types et les mœurs originales de cette nation lointaine. L'étonnement qu'ils provoquèrent, en s'installant au milieu des Danois, fut tel que le souvenir n'en est pas encore éteint dans les îles. Quand fleurissent les coquelicots, on dit encore que le sang espagnol sort de terre.

Les uniformes des régiments espagnols, bien qu'assez râpés en général, étaient éclatants. L'infanterie de ligne était tout de blanc vêtue, avec des cols, parements et revers rouge,

noir, vert clair ou violet. Elle portait le chapeau noir avec un énorme plumet rouge ou le haut bonnet à poils, d'où tombait, par derrière, une longue flamme écussonnée aux couleurs du régiment. L'infanterie légère avait un dolman vert-émeraude à tresses jaunes, ouvert sur un gilet blanc et un casque à chenille noir au plumet vert. L'uniforme de la cavalerie était l'habit bleu-turquin doublé de rouge, gilet et culotte blancs, avec un chapeau bicorne de grande dimension, porté en bataille. L'artillerie et le génie portaient l'habit bleu à revers et collet noir, le gilet rouge et le casque à chenille noir, plumet amarante.

Les colonnes espagnoles étaient suivies d'un grand nombre de femmes et d'enfants, emplissant des charrettes ou marchant à pied, de chevaux, d'ânes et de mulets chargés de bagages. Beaucoup d'officiers et même de simples soldats avaient emmené leurs familles. On voyait des guitares suspendues aux havresacs, des soldats assis sur les mulets. Le premier sentiment des paysans danois en apercevant ces teints basanés, ces yeux noirs et brillants, ces dents blanches, fut la frayeur. Les femmes et les enfants fuyaient ; les hommes se barricadaient dans les maisons. On croyait voir des ogres ; on s'attendait à des scènes de cannibalisme. Mais on constata bientôt que la discipline était sévère, que la prière du soir se faisait en commun avec ferveur. La population, naturellement bienveillante et hospitalière, se rapprocha avec curiosité, puis sympathie. On admira les uniformes, le timbalier du régiment sur son cheval blanc, agitant frénétiquement ses baguettes. Le vieux brigadier Dellevielleuse, âgé de soixante-quatorze ans, entrant fièrement à Kolding, à la tête des deux beaux régiments de Guadalajara et des Asturies, monté sur un petit cheval, malgré ses longues jambes, apparut comme l'image même de don Quichotte. Une grande surprise fut de voir les Espagnols fumer sans cesse des cigarettes et les jeter sans se soucier du risque d'incendie, faire rôtir des oiseaux ou des chats, jouer de la guitare et surtout chanter des sérénades sous la fenêtre des belles Danoises ou danser le fandango au son des castagnettes. Leur cuisine paraissait étrange et ils refusaient le pain noir des Danois.

On finit par s'entendre au moyen de quelques mots d'alle-

mand appris en route. Des relations amicales s'établirent. Les soldats espagnols amusaient par leur humeur vive et bruyante. Ils aimaient jouer avec les enfants et donnaient en cadeau les amulettes enveloppées de soie qu'ils portaient sur la poitrine. La politesse et la bonne grâce des officiers faisaient oublier l'attitude plus martiale, mais plus arrogante des Français. Le brigadier Dellevielleuse ne manquait jamais, en rentrant de la manœuvre, de passer des bas de soie et de mettre des souliers à boucle d'argent. La foule se pressait pour admirer le spectacle de la messe militaire, célébrée en plein air, faute d'églises catholiques, sur un autel improvisé, aux sons de la musique. « Les hommes agenouillés, le fusil dans la main droite et tête nue, les femmes et les filles des officiers, richement vêtues de soie et de velours, recevaient la bénédiction de l'aumônier du régiment, assisté de ses deux enfants de chœur. »

Cependant, les soldats espagnols, qui avaient cruellement souffert de l'hiver humide et rigoureux, regrettaient sur ces plages glacées leurs montagnes brûlantes, leurs rives lumineuses et leur ciel africain. Les auteurs danois rapportent que la nostalgie se fit bientôt sentir, que la haine des Français, d'abord dissimulée, devint manifeste et qu'on entendit bientôt murmurer : *Carajo los Franceses, caput Franzos* (A mort les Français).

LA ROMANA DISSIMULE

Au mois de juin ou au commencement de juillet 1808 (on ne peut préciser exactement la date), un prêtre catholique écossais, du nom de James Robertson, choisi par sir Arthur Wellesley lui-même, muni de « lettres de créance verbales » [1] de Canning, se présenta au marquis de La Romana, à Nyborg. Il était déguisé en commis-voyageur allemand, vendant des cigares et du chocolat de contrebande et avait réussi à passer par Heligoland en Allemagne, puis en Danemark, en courant mille dangers. Il fit savoir, en secret, à La Romana que le

1. Il s'agissait sans doute de particularités connues de La Romana et que Robertson n'aurait pu imaginer, comme dans la mission confiée par Dalberg à Vitrolles en 1814.

Gouvernement de Sa Majesté britannique était prêt à lui fournir les moyens de s'embarquer avec ses troupes.

La Romana tint conseil toute une nuit avec les officiers de son état-major, emporta leur assentiment et chargea Robertson d'une lettre pour l'amiral anglais le plus rapproché, sir Richard Keasts ; il lui fit ainsi savoir qu'il avait pris son parti et qu'il acceptait les propositions anglaises. Alors, soucieux avant tout de gagner du temps et de ne pas éveiller les soupçons des officiers français ou danois, il va user de la plus profonde dissimulation.

A la suite de la révolution d'Aranjuez, suivie de la marche de Murat sur Madrid, Napoléon, inquiet de la répercussion de ces événements sur les Espagnols qui se trouvaient en Danemark, ordonna « de dérober le plus longtemps possible à ces troupes la connaissance de ces événements ». Bernadotte fit, en conséquence, arrêter les lettres adressées par leurs familles aux officiers et aux soldats. Cette mesure les irrita vivement. Il y eut des rixes entre les soldats espagnols et les belges du régiment d'Arenberg, dont trois furent tués. Un Espagnol fut fusillé. Bernadotte attribua le retour de l'ordre à l'intervention de La Romana et se déclara très satisfait de sa conduite.

Cependant, la vérité transpirait par les gazettes et par les agents anglais. Ceux-ci poussaient les Espagnols à la désertion et répandaient parmi eux des proclamations dénonçant l'oppression de Bonaparte en Espagne, en même temps que ses attentats contre le pape et la religion, les excès de nos troupes contre la population espagnole, notamment contre les prêtres et les moines. Bientôt ces proclamations annoncèrent les revers de nos armées. Elles reproduisaient des appels enflammés des juntes provinciales, prêchant la lutte contre l'envahisseur, pour la religion et pour la patrie, annonçaient l'appui de l'Angleterre et pressaient les troupes espagnoles du Danemark de passer en Suède, dont le roi leur donnerait son appui.

Bernadotte connut naturellement ces proclamations. Il fut en même temps avisé par un excellent informateur, Bellemare, commissaire général de police à Anvers [1], d' « une tentative qui pourrait être faite sous peu de temps, par les Anglais,

1. C'est ce même Bellemare, tout dévoué à l'empereur, qui lui dénonçait, en 1810, malgré le préfet Voyer d'Argenson, les intrigues de Montrond à Anvers.

pour enlever et embarquer tout ou partie des troupes espagnoles qui sont sous le commandement de M. le marquis de La Romana. Ce général est fort bien, peut-être trop bien dans l'esprit du Gouvernement anglais ». Bellemare ajoutait qu'il ne doutait pas que le maréchal ait pris « les précautions pour mettre les troupes espagnoles hors de la portée d'une expédition anglaise », c'est-à-dire pour les éloigner des côtes.

Mais tous ces avertissements n'émurent pas le prince de Ponte-Corvo, tranquillement installé à Travemünde avec sa famille. N'avait-il pas confiance dans La Romana? « Ma confiance en M. le marquis de La Romana est entière, écrivait-il à Berthier, le 24 juillet ; ... sa conduite et les sentiments qu'il déploie sont ceux d'un homme d'honneur et je le crois incapable de la moindre duplicité... Sans doute, je ne prétends pas être infaillible dans l'art de juger les hommes ; mais je dois dire que si j'étais réduit aujourd'hui à me méfier de M. de La Romana, je ne croirais plus à aucune bonne foi sur la terre. »

La Romana s'employait avec soin à entretenir des sentiments si favorables. Après la nomination de Murat comme lieutenant-général des Espagnes dans Madrid ensanglantée, il remerciait l'empereur de « *ses vues bienfaisantes et paternelles* ». Il ajoutait : « Il est très consolant pour moi que, dans le mouvement séditieux qui a lieu à Madrid, *toute la classe d'honnêtes gens* ait eu le bon esprit de s'unir aux troupes françaises et de faire cause commune avec elles. » On sent, sous la ruse, l'ironie cruelle.

Quand Joseph fut proclamé roi d'Espagne, La Romana lui écrivit :

Nyborg-en-Fionie, 14 juin 1808.

Sire,

La division espagnole dans le Danemark, que j'ai l'honneur de commander, s'empresse de témoigner à Votre Majesté, par mon organe, la grande satisfaction de savoir qu'un frère du grand Napoléon, du héros incomparable qu'a produit la France, a été reconnu roi d'Espagne. Son émotion a été vive en apprenant que Votre Majesté, dont il suffit de prononcer le nom pour désigner la réunion de toutes les vertus, que c'était,

dis-je, Votre Majesté qui allait monter sur le trône. Que Votre Majesté me permette de lui adresser, au nom de toute la division, l'hommage de notre entière soumission et de notre inviolable dévouement envers Sa Personne : c'est l'expression de nos cœurs et particulièrement de celui qui se dit de Votre Majesté le très humble et très fidèle sujet.

MARQUIS DE LA ROMANA

Dupe de pareilles assurances, le crédule Bernadotte se portait garant, à Paris, de la fidélité des troupes espagnoles. Il demanda et obtint pour La Romana l'aigle d'or de la Légion d'honneur, envoya une de ses croix au général espagnol et transmit sa réponse à Paris pour donner « un nouvel exemple des sentiments qu'il manifestait chaque jour » :

Nyborg, le 11 juillet 1808.

A S.A.S. monseigneur le prince de Ponte-Corvo,

Le capitaine Franco [1] m'a remis de la part de Votre Altesse l'aigle d'or de la Légion d'honneur, qu'il a plu à Sa Majesté l'Empereur et Roi de m'accorder. Ma voix est faible pour témoigner à Votre Altesse tout ce que mon cœur a ressenti dans le moment que j'ai eu en mes mains cette marque de bonté de Sa Majesté. Ce que je puis l'assurer, c'est qu'étant la première décoration que j'ai eue dans ma vie, elle m'est d'autant plus précieuse qu'elle me vient de la part du plus grand monarque, du plus grand homme que les annales de l'histoire pourront citer. *Aussi sera-t-il le gage le plus solennel de ma reconnaissance et de mon entier dévouement à Sa Personne*, et j'ose prier Votre Altesse de vouloir bien être l'interprète de mes sentiments auprès de Sa Majesté. Permettez, mon prince, que j'ajoute ici l'expression de mon cœur pour le cadeau que vous avez bien voulu me faire. Je suis bien glorieux de porter sur moi quelque chose qui vous a appartenu et j'en conserverai un souvenir ineffaçable.

Avec cela, j'ai l'honneur, monseigneur, de vous renouveler l'hommage de mon respectueux attachement.

MARQUIS DE LA ROMANA

1. Le capitaine José Franco était commandant de la garde d'honneur de Bernadotte.

Quelques jours après, La Romana sollicitait de Bernadotte la permission de se rendre à Hambourg pour y célébrer près de lui, le 15 août, la fête de l'empereur. Il désirait ardemment cet honneur, écrivait-il malignement. En effet, à cette date, il espérait bien se divertir aux frais de Bernadotte au milieu de ses troupes, en voguant sur la flotte anglaise vers les côtes de Galice.

LE SERMENT

Les troupes espagnoles ayant été dispersées dans le Jutland et dans les îles danoises de Fionie, de Langeland et de Seeland, le projet de La Romana n'était pas facile à exécuter. Son plan consistait à surprendre par une action soudaine la surveillance endormie de l'armée française et de l'armée danoise, à s'emparer d'une forteresse ou d'une petite île et à y rassembler tous ses contingents dispersés, mais rapprochés peu à peu des côtes, en attendant que la flotte anglaise prévenue puisse les embarquer. La forteresse de Nyborg en Fionie, où il commandait, et l'île de Langeland, au sud de Fionie, lui paraissaient propices à ce dessein. Mais il était nécessaire de s'assurer secrètement des dispositions favorables du général Kindelan et de tous les colonels, afin de ne pas donner l'éveil aux Français en provoquant des refus, avant que la flotte anglaise fût prête et que des dispositions communes aient été prises. De là sa longue et profonde dissimulation, qui lui avait jusque-là si bien réussi et dont il ne pouvait se départir qu'au moment favorable.

C'est une initiative française qui précipita les événements. Le 22 juillet, Bernadotte donna l'ordre à La Romana de faire prêter serment, dans les formes d'usage, par toutes les troupes espagnoles au nouveau roi Joseph-Napoléon. Il lui affirmait, à cette occasion, qu'une tranquillité parfaite régnait en Espagne. Mais, quelques jours après, on annonçait le désastre de Baylen, qui frappa Napoléon au cœur, fit, suivant sa propre expression, une tache sur son uniforme et eut bientôt dans toute l'Europe un énorme retentissement. C'est dans ces conditions que les troupes espagnoles de Jutland, de Seeland,

de Fionie et de Langeland allaient devoir manifester leurs sentiments.

Le général de Kindelan, qui commandait en Jutland, né en Galice, à Pontevedra, était le fils d'un réfugié irlandais. Il avait été élevé en France au collège de Sorèze. Il devint, en Espagne, colonel du régiment irlandais d'Ultonia-Infanterie. Ses sentiments étaient français et devaient le demeurer jusqu'à sa mort. Il en était de même de son fils, le capitaine de Kindelan, qui lui servait d'aide de camp.

Kindelan harangua avec chaleur et autorité les régiments de Zamora, du Roi, de l'Infante et d'Algarve, placés sous son commandement. Tout se passa admirablement, du moins en apparence. Les troupes jurèrent de défendre Joseph-Napoléon « jusqu'à la dernière goutte de leur sang », et, après une exhortation des aumôniers, défilèrent aux sons d'une musique joyeuse sous le fanion des colonels.

En Seeland, où les régiments des Asturies et de Guadalajara avaient été placés sous le commandement du général français Fririon, qui résidait au palais de Roskilde, la prestation du serment provoqua de graves événements. Les esprits étaient depuis longtemps mal disposés. Les soldats étaient mécontents de manœuvrer à la française. Fririon ordonna une distribution d'eau-de-vie, qui fut suivie, à Roskilde, d'un tumulte général. Les officiers ne purent s'en rendre maîtres. Les soldats, furieux, envahirent le palais, tirant par les fenêtres sur les officiers français de l'état-major. Le lieutenant Marabail fut tué et dépouillé sous les yeux du général Fririon. Le lieutenant Laloy, blessé, se sauva par une fenêtre. Le vieux Dellevielleuse, colonel du régiment des Asturies, Français d'origine, fit battre la générale et réussit à faire évacuer en partie le palais par les soldats. Mais les plus exaltés voulaient tuer tous les Français. Le capitaine d'Origny, émigré français au service danois, réussit à faire passer sous les balles le général Fririon et ses officiers dans la cathédrale voisine, qui renferme le tombeau des rois de Danemark et se trouve reliée au palais par une galerie. Dans la nuit, les officiers français s'enfuirent revêtus d'uniformes danois. Seul, le capitaine Parade, aide de camp du général Fririon, refusa d'endosser un habit rouge, ressemblant à celui des Anglais, et conserva

crânement son manteau bleu [1]. Le corps de Marabail, nu et sanglant, fut recueilli dans le palais.

Prévenu par le capitaine d'Origny, le roi de Danemark, Frédéric IV, fit aussitôt partir d'importants détachements de troupes danoises, qui encerclèrent les mutins et arrêtèrent 113 hommes. Le calme parut se rétablir. Les troupes espagnoles de Seeland furent, peu après, emprisonnées dans l'arsenal de Copenhague.

Bernadotte, averti, mais non pas éclairé, considéra la révolte des deux régiments de Seeland comme un épisode malheureux. Il quitta cependant Travemünde pour se porter au camp de Rendsbourg, en Holstein, où il avait établi son quartier général. C'est de là qu'il envoya aux soldats de Guadalajara et des Asturies une proclamation larmoyante, sur le ton d'un père auquel ses enfants ont fait du chagrin. « Né sur les confins de votre pays, disait-il, je peux mieux qu'un autre lire dans vos cœurs et je suis certain que déjà le repentir a succédé à votre égarement. » Sur son ordre, les officiers devaient porter, en signe de deuil, un crêpe à la dragonne, les drapeaux être enfermés chez les colonels jusqu'au jour du repentir. La Romana dut sourire. Ce n'était pas là le ton de l'empereur ! Dès qu'il eut appris, à Bayonne, les événements de Seeland, Napoléon aperçut la situation de son œil d'aigle et ordonna d'éloigner le corps espagnol des côtes et de le faire *tout entier* prisonnier de guerre. Cet ordre eût tout sauvé ; il arriva trop tard.

La Romana, qui se trouvait toujours à Nyborg, en Fionie, fut prévenu de la révolte des troupes espagnoles de Seeland par le général Fririon, qui insista sur la nécessité d'une répression sévère. Le général espagnol venait précisément d'avoir des nouvelles d'Espagne et d'Angleterre, qui l'assuraient de l'arrivée très prochaine de l'escadre anglaise. Les événements de Seeland se produisaient donc au moment propice ; il ne s'agissait plus que de gagner quelques jours. L'heure d'agir allait bientôt sonner. Continuant son système de dissimulation, il répondit donc au général Fririon qu'il était « pénétré de douleur du malheureux accident survenu à Roskilde... Rien

1. Le capitaine Parade fut tué à Essling, en 1809, à côté du général Fririon, qui devait devenir, en 1832, gouverneur des Invalides.

ne peut laver un tel excès et j'espère qu'on parviendra à connaître les coupables et qu'on en fera une justice exemplaire... J'ai été vivement affecté du malheureux sort de M. Marabail et il ne me reste qu'à verser des pleurs sur sa destinée. Je ne sais comment je vous écris tellement je suis affligé. »

Mais tandis qu'il entretenait ainsi la confiance de l'adversaire, il écrivait en secret aux colonels des régiments des Asturies et de Guadalajara et, pour eux, déchirait tous les voiles : il ne laisserait pas verser par les Français une goutte de sang de ses braves soldats ; l'escadre anglaise allait arriver ; les armées françaises étaient battues en Espagne ; qu'ils n'hésitent pas à se joindre à lui pour servir la juste cause de la patrie ! « Je suis Espagnol, écrivait-il, et *je suis déterminé à prendre part aux glorieuses destinées de la patrie.* Il n'est rien que nous ne devions préférer à la vile dépendance où nous sommes et j'ai pris la résolution de m'embarquer avec les troupes qui voudront me suivre. » Il engageait enfin les deux colonels à rapprocher leurs troupes des côtes et à s'emparer d'une forteresse. Le parti le plus sage était, d'après lui, de s'établir ensuite dans l'île de Langeland.

En même temps, comme il ne pouvait encore se dérober à l'ordre du maréchal Bernadotte de faire prêter à ses troupes serment au roi Joseph, il organisa, d'accord avec ses officiers et ses soldats, une véritable comédie. Les soldats ne prêtèrent pas le serment à Joseph, mais répondirent en chœur à l'appel de leurs colonels : « *Nous jurons ce que notre colonel a juré.* » On rédigea comme il convenait les procès-verbaux. Mais ces manifestations hostiles à la France furent surprises par un officier français, qui venait porter à La Romana, de la part de Bernadotte, une superbe armure. Bernadotte, avisé, envoya un autre aide de camp pour s'enquérir et continua tranquillement de prendre les bains de mer à Travemünde, où il avait rejoint la princesse de Ponte-Corvo et ses enfants. La Romana, auquel il se confiait encore, n'était-il pas là pour rétablir l'ordre ?

LA FLOTTE ANGLAISE

A la fin du mois de juillet, le contre-amiral Keats, sur le *Superb*, était entré dans le Grand Belt, suivi de deux frégates,

le *Brunswick* et l'*Edgar*, et de cinq ou six navires plus petits. La croisière anglaise se maintenait constamment autour de l'île de Langeland. Un officier espagnol, le sous-lieutenant Fabrègues, chargé par le commandant français de Langeland d'un pli pour le général Fririon à Seeland, obligea, par intimidation, ses bateliers à se diriger vers la croisière anglaise et, le 5 août, accosta le *Superb*. Il y trouva un envoyé des juntes de Galice, des Asturies et d'Andalousie, don Raphaël Lobo, chargé d'inviter La Romana à user de tous les moyens pour s'embarquer sur la flotte anglaise avec ses troupes.

Fabrègues rapporta l'ordre des juntes et une lettre du contre-amiral Keats, offrant ses services et organisant une liaison avec les Espagnols devant Nyborg et devant Langeland.

A son retour, Fabrègues commit, par vantardise, tant d'indiscrétions que le commandant français de Langeland, le lieutenant-colonel Gaultier, pris de soupçons, le fit rechercher pour l'arrêter. La Romana, prévoyant que Bernadotte allait être instruit par un rapport de Gaultier, se décida à l'action. Son projet était de faire passer d'urgence en Fionie les troupes du Jutland, de s'emparer de Nyborg et des batteries qui défendaient le port, d'y rassembler ses troupes de Fionie et celles du Jutland et de se fortifier sur le Petit Belt, pour contenir les troupes danoises et empêcher l'arrivée des Français.

Comme le contre-amiral Keats ne disposait ni de moyens de transport, ni de vivres suffisants, le général espagnol comptait s'emparer de soixante bâtiments de transport, rassemblés, l'année précédente, par le Gouvernement danois, en vue d'une descente en Suède, et concentrer enfin toutes ses troupes dans l'île de Langeland pour y attendre le convoi anglais. Ce plan avait été convenu avec le contre-amiral Keats. La Romana sauvait ainsi les deux tiers de ses troupes et la plus grande partie de son matériel. Quant aux deux régiments espagnols de Seeland, ils étaient déjà internés à Copenhague ; force était de les abandonner, ainsi que les dépôts de Hambourg.

Le 8 août, au matin, trois officiers de La Romana traversèrent le Petit Belt et se présentèrent à Fredericia au général Kindelan, qui avait sous son commandement, dans le Jutland,

les régiments de Zamora, du Roi, de l'Infante et d'Algarve. Quand le général Kindelan connut l'ordre de faire passer ses quatre régiments en Fionie, il devina tout le complot et comprit que, s'il résistait, il serait arrêté, peut-être massacré. Résolu à rester fidèle à son serment et à la cause française, il rivalisa de ruse avec La Romana, feignit d'exécuter ses ordres, fit embarquer le régiment de Zamora, cantonné à Fredericia, et partit lui-même en voiture avec son fils, sous le prétexte d'accélérer l'embarquement des régiments d'Algarve, de l'Infante et du Roi. Mais il se dirigea sur Kolding, d'où il envoya l'ordre à ces trois régiments de ne pas bouger et les pressa de rester fidèles au serment qu'ils avaient prêté au roi Joseph.

Les efforts du général Kindelan n'eurent pas d'effet. Dans la nuit du 9 au 10, les régiments du Roi et de l'Infante passèrent le Belt. Seul, le régiment de cavalerie d'Algarve, dont le colonel était malade et les effectifs dispersés, ne put être réuni à temps. La surveillance des autorités danoises avait été trompée au moment du passage du Belt, en mettant en avant l'urgence de réprimer une mutinerie des troupes de Fionie. Quant aux régiments stationnés en Fionie : Princesse, Villaviciosa, Almanza et Barcelone, ils se portèrent, le 9, sur Nyborg et s'y concentrèrent. La Romana somma le gouverneur danois de la forteresse, le baron de Guldencrone, de lui rendre la place et les batteries en vertu « *des ordres très stricts qu'il avait reçus de S. A. R. le prince de Ponte-Corvo* ». C'était pousser la plaisanterie un peu loin. L'amiral Keats se borna à prévenir Guldencrone qu'il coopérait avec les troupes espagnoles et qu'en cas de résistance, « il prendrait certainement, quoiqu'avec répugnance, les mesures dont il est à craindre que la destruction de la ville de Nyborg ne fût la conséquence ». Le baron de Guldencrone se rappela les deux bombardements de Copenhague et céda devant la supériorité des forces. Dans le port de Nyborg se trouvaient un brick et un cutter danois, le *Fama* et le *Stoermen*, dont les commandants déclarèrent bravement qu'ils s'opposeraient à la sortie des troupes espagnoles. Après sommations, ils furent canonnés par les Anglais ; ils eurent sept morts et plusieurs blessés, tuèrent un officier anglais et n'amenèrent leur pavillon qu'au moment de l'abor-

dage. Le commandant du *Fama*, le lieutenant Rasch, était parmi les morts.

Le 10 août, les régiments du Jutland avaient rejoint ceux de Fionie à Nyborg. On s'empara de la flottille danoise de transport. L'embarquement, aidé par les équipages anglais, se fit, le 11 au matin, avec la plus grande célérité, sur la langue de terre, nommée pointe du Slipshawn, malgré un vent violent. On craignait une prochaine attaque danoise ou française. Une partie des chevaux et du matériel fut abandonnée. L'artillerie danoise fut enclouée. Le 12 août, le convoi resta mouillé en mer, le vent étant violent et contraire. Le marquis de La Romana fut reçu à bord du *Superb* avec tous les honneurs militaires. Le 13 août, on abordait à Langeland, sur la côte Est, devant la batterie de Spodsbjerg.

BERNADOTTE EN MARCHE

Bernadotte était inquiet. Les rapports des officiers qu'il avait envoyés en Fionie commençaient à le troubler. Mais sa confiance en La Romana n'était pas encore ébranlée. Le 8 août, il écrivait à Berthier : « Je persiste encore à croire que M. le marquis de La Romana est incapable d'avoir eu même la pensée d'une trahison ; s'il y a quelque chose à lui reprocher, c'est d'avoir eu trop de sécurité et de confiance, et peut-être aussi pas assez de fermeté lorsqu'il a vu éclater les mauvaises dispositions de ses troupes. » C'est à ce moment qu'il reçut la dernière lettre que lui écrivit La Romana. Le général espagnol s'excusait de ne pouvoir rejoindre le maréchal, le 15 août, pour célébrer avec lui la fête de l'empereur et lui annonçait qu'il envoyait le général Kindelan pour le remplacer. C'était la flèche du Parthe, tandis qu'il s'évadait.

Au moment où Bernadotte, plein de soupçons, se disposait à se porter en avant, il reçut la lettre que Kindelan lui adressait de Kolding, pour lui révéler ce qu'il ignorait encore : « Monseigneur, le cœur navré de la plus noire douleur, j'ai à apprendre à Votre Altesse que les troupes de Fionie sont en communication avec l'escadre anglaise et en pleine rébellion. C'est le marquis de La Romana qui a ourdi, à lui seul, cette infernale trame... C'est un monstre d'ingratitude. »

Ce fut un coup de foudre ! Qu'on imagine le malheureux maréchal jurant, pestant, se remémorant avec amertume toutes les flatteries et les ironiques mensonges de La Romana, dont il avait été si piteusement la dupe. Cherchant à se couvrir, il écrivit directement à l'empereur, le 9 août : Sire, j'ai eu l'honneur de prévenir *hier* le major général de mes soupçons sur la fidélité du marquis de La Romana. Ces soupçons ne sont que trop fondés. La lettre ci-jointe (celle de Kindelan) fera connaître à Votre Majesté la manière horrible dont le marquis m'a trompé... Je marche contre les rebelles avec toutes mes troupes françaises. »

Bernadotte adressa aux soldats espagnols une proclamation rageuse et vaine, dénonçant « un misérable » dont « la perfidie n'a pas même d'exemple chez les Tartares ». Mais, en même temps, les troupes françaises se mettaient en mouvement, portées par mille voitures. Dès le 13 août, il y avait 5 000 Français de la division Boudet et 2 000 à 3 000 Danois en Fionie. L'avant-garde, composée de deux escadrons du 14e régiment de chasseurs à cheval et d'un bataillon du 19e régiment d'infanterie de ligne, sous le commandement du général Veaux, surprit près de Fredericia deux escadrons du régiment d'Algarve, qui essayaient de passer le Petit Belt. Le major Ameil, à la tête d'une colonne de cavalerie franco-danoise, leur coupa la route. Le capitaine Antonio Costa, qui commandait les Espagnols, capitula ; puis se retournant vers sa troupe, il s'écria : « C'est moi qui vous avais engagés à me suivre, je vous ai trompés ; je suis le seul coupable et je dois mourir. » A ces mots, il se brûla la cervelle. On apprit plus tard que Costa était un émigré français, dont le vrai nom était Lacoste, né à Saint-Laurent-de-Cerda, près de Perpignan. Il fut enterré à Fredericia.

Stimulé par ce succès, Bernadotte écrivit de nouveau à l'empereur qu'il était déterminé à tout tenter pour pénétrer à Nyborg, dût-il « combler les fossés de morts ». Il ajoutait : « J'avoue franchement que j'ai été trompé, entièrement trompé par le marquis de La Romana et c'est ce qui augmente ma peine ; mais, ce qu'il y a de bien certain, c'est que tout autre y eût été trompé comme moi. » A Berthier, il assurait qu'il tirerait « une vengeance éclatante » de « l'infâme La

Romana ». Cet espoir seul « tempérait sa douleur et son indignation ».

Hélas ! Cet espoir était vain. La Romana et ses troupes étaient déjà à Langeland. Le général Veaux reçut l'ordre de pénétrer dans cette île par tous les moyens et le général Ahlefeld-Laurwig, qui commandait les troupes danoises de Langeland, celui d'attaquer les Espagnols, tandis que le prince de Ponte-Corvo continuait de répandre parmi les soldats de La Romana des flots de proclamations « paternelles ». « Mais les Espagnols, écrivit l'un d'eux, le lieutenant-colonel de Llano, connaissent très bien cette nouvelle arme de la perfidie française, et il n'y a pas, dans cette armée, un seul soldat qui ne la méprise comme elle le mérite. »

LE DÉPART POUR L'ESPAGNE

Tandis que les 5 000 Français de la division Boudet et 3 000 hommes de troupes danoises occupaient l'île de Fionie et cherchaient les moyens d'attaquer le corps espagnol de La Romana, protégé par la flotte anglaise, que se passait-il à Langeland, choisie par La Romana pour la concentration et l'embarquement de ses troupes ?

Langeland avait été occupée, l'année précédente, par de l'artillerie espagnole et par un millier d'hommes du bataillon de Catalogne et seulement par cent grenadiers français. Les troupes danoises s'élevaient à 1 200 hommes, sous le commandement du général comte Ahlefeld-Laurwig, qui habitait le château de Tranekjaer, au milieu de ses vastes domaines, car il possédait l'île presque entière. Le lieutenant-colonel Gaultier, commandant des troupes françaises, était subordonné au général La Romana qui résidait en Fionie. Ses rapports avec le général danois étaient mal définis et devinrent fort tendus.

Gaultier était, semble-t-il, d'un caractère susceptible et violent ; les Danois le tenaient pour « fou ». Ainsi que la plupart des officiers français, il considérait les Espagnols comme des frères d'armes, était enclin à leur donner toujours raison et manifestait une grande défiance contre les Danois, dont la conduite fut cependant parfaitement loyale, malgré les lourdes

charges que leur imposait l'occupation de nos armées. Ils avaient naturellement moins de zèle pour les intérêts français que les Français eux-mêmes, mais leur clairvoyance était plus grande. Le comte Ahlefeld, avec la finesse d'un homme du monde, pénétra le double jeu de La Romana bien avant le colonel français, mais n'en fut pas écouté.

La Romana profita fort habilement de cette situation et se joua de Gaultier encore plus aisément que de Bernadotte. Il prit son parti contre les Danois et lui persuada qu'il était son meilleur ami. Comme Gaultier était sous ses ordres et lui en référait, il se faisait ainsi renseigner de première main sur tout ce qui se passait dans l'île.

Bientôt, les rapports des officiers espagnols de Langeland avec la flotte anglaise devinrent manifestes. Puis la révolte de Seeland éclata. La sécurité de Gaultier fut menacée. La Romana, craignant qu'il ne donnât l'éveil au quartier général français, le rassura. Il lui déclara perfidement qu'il était autant en sûreté au milieu des Espagnols qu'au milieu des Français. En même temps, il l'engageait à faire passer ses cent grenadiers français dans une île voisine, ce que Gaultier, plus soucieux de ses hommes que de lui-même, exécuta. Il eut même l'audace de lui demander de correspondre chaque jour avec lui. Ce fut donc l'officier français qui renseigna chaque jour le général espagnol sur les mouvements de la flotte anglaise !

Le général Ahlefeld, conscient du danger que courait le colonel, isolé au milieu des troupes espagnoles, lui offrit généreusement asile dans son château. Gaultier dut s'y résigner. Bientôt, les Espagnols de Fionie débarquèrent en foule à Langeland et l'officier français fut fait prisonnier. La Romana voulait l'emmener en Espagne. Ahlefeld obtint qu'il resterait interné dans son château jusqu'à l'embarquement des troupes espagnoles et se porta garant de sa personne. Devant la supériorité écrasante des forces adverses, le général danois dut signer une capitulation. Il s'engagea à livrer ses armes et à rester neutre si les Français débarquaient. Gaultier réussit alors à s'évader [1].

1. Le comte Ahlefeld, s'étant porté garant du colonel Gaultier, se rendit aussitôt chez La Romana et se constitua prisonnier à sa place. « Je suis honteusement trompé,

Le 10 août, La Romana était donc maître de Langeland. Quand le général Ahlefeld reçut, le 12, de Bernadotte, l'ordre de l'attaquer et, le 13, du général Veaux, commandant de l'avant-garde française, l'annonce de son arrivée, il avait déjà capitulé.

Le 17 août, dans la nuit, l'amiral Saumarez, commandant de la flotte britannique dans la Baltique, jeta l'ancre, à bord du vaisseau le *Victory*, devant la batterie de l'Est de Langeland. Il était attendu avec impatience par le corps espagnol, dont il avait voulu diriger lui-même l'embarquement. Les vaisseaux de guerre anglais le *Superb*, le *Brunswick*, le *Gorgone*, la *Devastation*, le *Hound* embarquèrent tous les soldats qu'ils purent contenir ; les autres étaient répartis sur les transports danois saisis à Nyborg.

Avant le départ, La Romana passa en revue, dans leur campement, les régiments de Zamora et de la Princesse et fut accueilli par des acclamations enthousiastes. Il lança la proclamation suivante :

Soldats !

Les Juntes d'Asturies et de Galice nous ont adressé des lettres pour me prier, en qualité de général en chef, de nous hâter de rentrer dans notre patrie pour la sauver et la venger.

Toute l'Espagne a pris les armes pour repousser ses oppresseurs, qui arrêtent toutes relations et les lettres de nos parents et qui même, par la menace, voulaient nous lier par un serment, comme si nous n'étions pas fils de la patrie qui nous appelle. Les régiments de Seeland s'opposèrent courageusement à cet ordre. Ils furent entourés de canons, désarmés et traités en ennemis. Leur sort nous attendait. Dans ces conditions, j'ai accepté l'aide de nos ennemis de jadis, devenus nos amis d'aujourd'hui.

Il est juste et glorieux de rentrer dans sa patrie pour la défendre au lieu de servir comme mercenaires. Si c'était nécessaire, nous payerions de notre vie le retour dans nos

lui dit-il, et je viens à sa place m'offrir à vous comme un Danois qui ne manquera jamais à sa parole. Faites de moi ce que vous voudrez. » « Très bien, répondit La Romana, je suis satisfait et vous me suivrez en Espagne... » Aussitôt après il lui prit la main et lui dit : « Non, aucun Espagnol n'agit ainsi ! Vous êtes libre. »

foyers. Là, Espagnols, nous serons récompensés par l'admiration et la reconnaissance éternelle de nos concitoyens ; ici, au contraire, nous ne trouvions que l'infamie et l'abaissement, aussi insupportables au soldat espagnol que le trépas honorable lui est doux.

LA ROMANA

Le vaisseau-amiral anglais hissa le pavillon espagnol au grand mât et La Romana fut salué, en s'y rendant, de vingt et un coups de canon. L'artillerie espagnole répondit. Le 20 août, La Romana écrivit au roi de Danemark, par un vaisseau parlementaire anglais, pour demander qu'on lui rendît ses soldats prisonniers à Copenhague, menaçant, en cas de refus, d'emmener un nombre égal d'habitants de Langeland. Mais le roi de Danemark fit refuser l'entrée du port au parlementaire et La Romana ne donna pas suite à sa menace.

L'avant-garde française du général Veaux, réunie dans Fionie, à Swendborg, en face de Langeland, attendait l'occasion de s'embarquer. Elle avait réuni des bateaux et des canonnières, qui essayèrent, le 19, un bombardement sans effet. Bernadotte ne donna pas l'ordre décisif. Comment débarquer sous le feu de la flotte anglaise, en face de huit régiments et de l'artillerie espagnole? Était-il d'ailleurs politique de donner à l'Europe le spectacle d'un combat entre Espagnols et Français au Danemark? Bernadotte dut se résoudre à écrire à Berthier, le 23 août, que « les rebelles espagnols se sont embarqués et sont partis de Langeland avec la flotte anglaise dans la nuit du 21 au 22 ». Il usa, pour s'excuser, de ses vantardises habituelles : ses proclamations avaient produit le plus grand effet ; un vif mécontentement contre La Romana régnait parmi les Espagnols ; avec 4 000 Français, lui, Bernadotte, les aurait tous exterminés.

Mais Napoléon écrivit à Caulaincourt, le 26 août, que la division espagnole s'était embarquée grâce à l'*extrême imprévoyance* du prince de Ponte-Corvo, auquel La Romana *avait tourné la tête*. L'empereur écrivit aussi au roi de Danemark, en termes amicaux, qu'il avait été « extrêmement fâché de l'imprudence qui a été commise de laisser la garde des postes

les plus importants à des troupes que les circonstances devaient rendre suspectes ».

En arrivant en Angleterre, le contre-amiral Keats fut chaleureusement félicité et nommé chevalier de l'Ordre du Bain. Pour consoler Bernadotte et se consoler lui-même, le roi de Danemark décora Bernadotte de l'Ordre de l'Éléphant.

Succédant au désastre de Baylen, l'évasion de La Romana produisit une impression considérable en Europe et contribua à la résistance de la Russie à Erfurt.

ÉPILOGUE

Ainsi finit le dernier essai de collaboration militaire de la France et de l'Espagne en Europe. Il ne nous reste plus qu'à jeter un rapide regard sur le sort du corps de La Romana, dont 8 606 hommes et 395 officiers, auxquels il faut joindre 116 femmes, 67 enfants et 49 valets, rentraient en Espagne.

Après une escale à Gothembourg, puis en Angleterre, la flotte anglaise atteignit, le 2 octobre 1808, les côtes de Galice.

A La Corogne, les soldats espagnols, ravitaillés par les dépôts anglais, furent accueillis par des acclamations enthousiastes. Les mules de la voiture qui portait La Romana et l'envoyé anglais furent dételées, la voiture traînée par la foule. Napoléon était alors en Espagne et commandait son armée. Les régiments de Zamora et de la Princesse furent immédiatement engagés sous le nom de *Division du Nord*. A la bataille d'Espinosa, Victor, duc de Bellunc, les attaqua et les détruisit après une résistance acharnée. Leur général, San Roman, fut tué. Les autres régiments venus du Danemark furent envoyés dans le sud, où ils combattirent avec des fortunes diverses.

La Romana, commandant de l'*Armée de Gauche*, obtint, après beaucoup d'efforts, de la Junte suprême que tous les officiers qui l'avaient accompagné fussent élevés d'un grade, et qu'un insigne spécial et une gratification fussent distribués aux sous-officiers et soldats. Mais, d'après les historiens espagnols, le décret ne fut pas exécuté.

Au commencement de 1809, La Romana protégea activement la retraite de l'armée anglaise, puis continua, dans les

Asturies, de harceler les Français. Nommé membre de la Junte supérieure, il s'efforça de lutter contre le désordre général. En 1810, il rentra dans l'armée, malgré l'affaiblissement de ses forces, se joignit à l'armée anglaise en Portugal et y mourut le 28 janvier 1811, vivement regretté par Wellington. Son corps fut ramené en Espagne, où il est considéré comme un héros national.

Les Espagnols prisonniers à Copenhague, demeurés dans les dépôts d'Altona et de Hambourg, ou composant la garde d'honneur de Bernadotte, se composaient de 5 131 sous-officiers et soldats et de 185 officiers. Napoléon décida d'en former un régiment à sa solde et d'en donner le commandement au général de Kindelan. Celui-ci, ainsi que son fils, furent présentés à l'empereur dès son retour d'Espagne, le 24 janvier 1809.

Ce régiment, qui prit le nom de Joseph-Napoléon, fut constitué à Avignon et employé à des travaux de route et de fortifications. Le dépôt était à Maëstricht. En 1811, deux bataillons furent incorporés dans l'armée d'observation du Rhin et passés en revue par Napoléon aux cris de *Viva el Emperador* ! L'empereur les trouva « superbes » et les envoya sur l'Elbe à Davout. Ils partirent sous le commandement du colonel de Tschudy, ancien émigré français, qui avait fait partie de l'armée des princes et remplaçait Kindelan. Sur les bords du Niémen, ils furent rejoints par deux autres bataillons espagnols venant d'Italie, allèrent ainsi jusqu'à Moscou. Ces Espagnols firent la campagne de 1813 avec la division Friant, réduits à un seul bataillon de 910 hommes, et furent dissous le 25 novembre 1813 avec toutes les troupes étrangères au service de la France. Un certain nombre se firent naturaliser Français, comme le colonel de Kindelan, fils du général, qui fit la campagne de Russie, commanda, en 1823, le 40e régiment d'infanterie de ligne, se maria et mourut à Brest en 1833, le commandant Ordonez et le commandant Lopez, auquel on doit l'historique du régiment Joseph-Napoléon. Quelques-uns retournèrent au Danemark, où d'autres soldats espagnols étaient restés : leurs descendants y sont encore connus.

ÉMILE DARD

BEAUX JOURS SUR LES ANDES

La cloche du train de Caldas résonna longuement dans les collines et le convoi fané de chaleur — une machine évasée traînant trois wagons jaunes — disparut dans le paysage, me laissant seul parmi les bananiers. Le soleil giclait sur la voie déserte. Je comptai mes bagages éparpillés dans les herbes, puis quittant l'auvent de tôle, je descendis sur la place. La petite ville s'éveillait. Parmi de minces eucalyptus dans le matin limpide d'hiver, les Andes, vers le sud, brillaient doucement sur un ciel pâle, immatérielles comme des Terres promises.

Sans doute, mon accoutrement de joueur de golf suffit-il pour me faire reconnaître, car je vois venir à ma rencontre, évitant les mules vautrées dans le sable, un bel homme en costume du pays : panama et chemise blanche sur le pantalon noir.

— Je m'appelle Silverio Uribe, monsieur, pour vous servir, dit-il en me saluant gracieusement. Les mules sont prêtes ; dans une heure, vous pourrez vous mettre en route.

Nous faisons quelques pas ensemble sur la place irrégulière qui s'étire entre des rives de maisons basses, aux avant-toits démesurés, couvertes d'énormes tuiles moussues. De tous côtés, des péons s'arc-boutant sur le ventre des mules arriment les charges : maïs, cacao, café, que sais-je ? A grandes enjambées, gesticulant comme ces moines du moyen âge en proie aux tentations du démon, don Silverio m'entraîna vers un estanco.

— Je vous ai choisi mon meilleur péon, Roberto Torrès, ma meilleure jument de selle Bepa et quatre mules de charge, les plus robustes de mon troupeau. Que ne ferais-je pas pour John, qui vous a recommandé à moi? Roberto est un compagnon très sûr et vous n'avez qu'à vous confier à lui. Il connaît les meilleures posadas et, si le temps vous favorise, en cinq jours vous arriverez à Manizales.

Il est encore debout, accrochant à un clou sa sacoche brodée, parlant haut, agitant la tête, adressant çà et là des signes d'intelligence aux clients attablés. Il m'invite à boire et la petite servante couleur de miel s'empresse d'apporter des cuillères de bois toutes plates d'usure, des cigarettes fraîches, des oranges juteuses pelées à la hache, puis, dans d'immenses tasses ébréchées, un chocolat mousseux, fumant, épais, parfumé à la cannelle.

— Première fois, dit-il, sans doute, que vous venez dans les Andes? Belles montagnes, vous verrez. Mais il faut avoir l'habitude. Avez-vous l'habitude, monsieur?

— L'habitude de quoi? dis-je en riant.

— Du froid, du chaud, de la fatigue. Être douze heures à cheval. Composer avec le vertige. Dormir à la belle étoile. Traverser des orages. Frôler la mort sur des ponts branlants. Par contre...

— Par contre, interrompis-je maladroitement, comme s'il me tardait de découvrir une compensation.

— Rencontrer de belles filles, répondit-il simplement. Peut-être les plus belles du monde : les Andes n'en manquent pas.

Je me souvins alors que John Morena m'avait fait la même réflexion. Lui aussi avait rencontré je ne sais quelle famille sur une crête des Andes, où les femmes étaient des beautés.

— Les Escobar, grommela Uribe, subitement de mauvaise humeur. Ils ne sont pas très anciens dans le pays. Un an à peine...

— Vous semblez le regretter?

— La mère surtout est une femme ravissante, d'une beauté fatale.

Il s'arrêta, comme s'il pensait soudain à autre chose.

Au-dessus de nos tasses blanches montent de minces spirales

de fumée, à travers nos doigts un parfum de cacao frais et de cannelle. Garni de poussière comme d'une buée, l'estanco peint en vert est transpercé de soleil, qui filtre à travers les persiennes de roseaux. Des pigeons s'abattent sur les tables à travers la porte, roucoulent avec colère, tournent sur eux-mêmes, saluant à la ronde. Des enfants tourbillonnent autour de moi, se disputant mon kodak, ma sacoche, une paire d'éperons énormes que John m'a donnée pour le voyage. Quelques hommes debout, habillés de samaros et de chemises kaki, coiffés d'un feutre de *Barbizio*, parlent à voix basse devant le bar où fleurit, entre des bouteilles de brandy, le plus détaché sourire du monde.

Je pensai à John Morena, dont la secrétaire était charmante.

— A propos, demandai-je, connaissez-vous Maruja?

Il me regarda sans brider ses yeux, goûtant son chocolat à petites cuillerées rapides.

— Une belle fille elle aussi, vous savez, et puis si simple, si facile...

— Vraiment, interrompit-il avec fierté, facile? facile? C'est ma fille.

Mais je l'écoutais à peine, je songeais à ces belles filles habitant ces villes perdues sur des hauteurs, dans une maison à l'espagnole, seules avec de vieilles parentes.

Uribe revint de lui-même à Escobar.

— J'ai vu le père plusieurs fois dans ses voyages, reprit mon Uribe, qui semblait en savoir long sur tous les voyageurs des Andes. C'est un homme de votre âge, habillé d'un vieil uniforme d'où il a retiré les écussons militaires.

— Que fait-il? murmurai-je à tout hasard.

— Il est docteur.

Nos tasses étaient vides. Le parfum du chocolat achevait de s'évaporer dans l'air troublé de l'estanco. Nous nous levâmes.

— C'est un pauvre homme, commença-t-il lorsque nous arrivâmes près de la porte, et il frappa brusquement la table de sa cravache comme s'il voulait la punir du malheur injustifié du pauvre Escobar.

J'attendis calmement, une main sur la hanche, des explications qui ne tardèrent pas.

— Quelle idée aussi d'amener à Salamina, dans un endroit si déshérité, une pareille beauté. C'est tenter le diable. Je la vois encore sur cette même place, avec son voile de mousseline autour du casque et son amazone blanche. *Que linda, señor !*

Il sourit malicieusement cette fois, ses yeux bridés par quelque lointaine rencontre chinoise, cernés d'une multitude de rides. Il avait dit cela avec envie, une sorte de mystérieuse concupiscence un peu triste. C'était un homme sain, hâlé, à la peau mate et comme ternie, mais dont le regard gardait comme un reflet de vie amoureuse.

— Et ses filles? repris-je, en le remettant dans le droit chemin.

— Ravissantes, bien sûr. Comment en serait-il autrement avec une mère pareille? Le père d'ailleurs n'est pas mal, vous verrez.

— Comment, je verrai? Vous pensez donc que je le rencontrerai?

— Je n'en doute pas. Il est passé ici il y a deux jours, mais il s'arrête dans toutes les villes; en deux étapes vous l'aurez rejoint. Quand vous rencontrerez sur la route un bel homme au visage rasé, à la peau presque noire, d'où émergera un étrange regard bleu, n'hésitez pas à l'aborder, ce sera lui : Pablo Escobar.

— Vous semblez vous intéresser à lui?

— Il est à plaindre.

— Morena m'avait pourtant mis en garde. Il est, paraît-il, violent comme Iago.

— Iago? Je ne sais pas de qui vous voulez parler. Ce n'est pas un nom d'ici. Mais pour la violence il aurait quelques raisons, dit sentencieusement Uribe. Non, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'il soit violent, ce serait plutôt le contraire.

— Il a pourtant une jolie femme? dis-je inconsidérément.

Uribe me regarda en dessous, pour voir si je plaisantais.

— Allons, dis-je, laissons Iago. Il se trouverait bien dépaysé dans ces montagnes.

Cette perspective de ne pas voyager seul dans les Andes ne me disait rien. Le ciel était si pur, la route si bien dallée de ses gigantesques pierres où éclaboussait la lumière

s'élançait si droite à l'assaut des Andes, et si rouges étaient les fleurs de la place poussiéreuse qu'il semblait n'y avoir dans ce monde-là aucune place pour un drame.

Nous partons enfin. Au delà du champ de foire couvert de mules bâtées, chargées, maintenant indifférentes, la vallée descend vers le nord, s'enfonce à travers des forêts vers une autre vallée invisible, au fond de laquelle s'épanouit Medellin. Un train retour d'Amaga, entraînant un bourrelet de fumée, roule tumultueusement à travers des boqueteaux de grands arbres noirs. Le soleil, déjà haut, dégringole de tout son poids sur les pentes, découvrant des champs de céréales, des prairies, une plantation de cacaoyers, des enclaves rousses et tout à coup de longues maisons basses aux vérandas blanchies à la chaux.

Mon compagnon tend sa main ouverte vers une tache blanche que le soleil vient de faire surgir sur la pente d'une lointaine montagne.

— La maison de Morena, « Las Gebradas ». Reconnaissez-vous?

A cette distance, tout éclaboussée de soleil levant, comment ne reconnaîtrais-je pas cette adorable maison entourée d'oiseaux et de fleurs, si accueillante, si espagnole, si surprenante dans le cœur des Andes, où j'étais arrivé un soir à la tombée du jour.

— John est fier de sa maison, n'est-ce pas? C'est une belle demeure?

On dirait qu'Uribe suit ma pensée à travers la vallée qui descend vers cette tache blanche, charmante *quinta* des champs.

Uribe me tire par le bras.

— John vous a-t-il montré sa piscine?

Je fais signe que oui. C'est sans doute son innocente manie. Petit à petit, je quitte Morena, sa longue silhouette décharnée et cuite, sa maison des Andes, son magasin étroit où il m'attendait chaque soir, assis à son bureau, sous l'escalier en face de Maruja et de sa Remington. L'évocation de cette cour sous la lune avec cette enfant s'évanouit, jetant dans mes sens une vive chaleur.

Le temps a passé. La place se vide. Un enfant tire péni-

blement un cheval par la bride. Uribe me montre de son fouet mes quatre mules chargées, attachées à un eucalyptus. Un homme s'avançait, coiffé d'un étroit panama, une couverture de laine écrue sur l'épaule, un long fouet à la main comme un conducteur de troïka. En un clin d'œil, les quatre mules rassemblées furent poussées vers nous. En même temps, un jeune Indien de la montagne amenait deux chevaux sans grâce, aux longues crinières emmêlées. Je mis mes éperons et nous fûmes bientôt en selle. Les quatre mules, que suivait à pied le péon, étaient déjà à quelques centaines de mètres sur le chemin dallé, à l'ombre des grands arbres.

Tout en m'accompagnant, étrier contre étrier, Silverio Uribe m'entretenait de mon voyage :

— Je vous engage à aller vite les premiers jours. Ainsi, plus tard, quand vous serez fatigué...

— Mais je ne serai jamais fatigué.

Il sourit.

— Aimez-vous la pluie?

— Je l'adore.

— Vous serez satisfait, dit-il en riant.

Nous nous en allions au petit pas, sans hâte, laissant flotter sur le cou des bêtes les rênes raidies. Les larges étriers courts donnaient beaucoup d'assiette quand les bêtes filaient l'amble. Le chemin tout droit escaladait une montagne dont on ne voyait pas le sommet, mais à gauche et à droite la hauteur des montagnes commençait à me donner le vertige.

Uribe se retourna. De Caldas, enserré entre les plantations de bananiers, les *cafetales*, les maïs, on n'apercevait que des toits de tuile grenat et çà et là un pan de muraille blanche; mais les toits étaient si bas qu'on distinguait à peine la géométrie des rues. De frêles eucalyptus, presque bleus, surgissaient de ce lac de tuiles. Un cerf-volant dansait dans le ciel pur, comme un oiseau blessé et, sur son clocher, un curé noir se penchait au balcon de fer.

Sur les dalles du chemin large de deux mètres à peine, chaussée pareille aux routes chinoises, à cette chaussée de Yunnan Fou, qui, d'abord à travers les marécages, puis les rizières et les majestueuses avenues de cyprès, s'enfonce dans

les montagnes pelées vers les bois sacrés des pagodes, on entend le sabot des mules. Le péon chante.

Après deux heures de marche et de causerie, nous arrivons à un col où souffle le vent du sud. Un estanco surplombe un immense paysage de forêts. Sous la misérable véranda de planches et de tôles qui regarde le chemin, nous nous faisons servir une tasse de chocolat, l'éternel chocolat mousseux des Andes.

Puis, me montrant au loin dans le ciel clair une montagne pâle où luisent quelques maisons blanches :

— Aguadas. Si Dieu le veut, vous y serez après demain soir. Et puissiez-vous rencontrer Escobar !

Il me presse sur sa poitrine, me frappe longuement le dos, me souhaitant un heureux voyage.

— Adieu, je ne vous reverrai plus, mais n'oubliez pas que Silverio Uribe reste à votre service, à la place que lui a fixée le sort. Je vous souhaite, quand Dieu le voudra, un bon retour dans votre maison.

— Mon amour à Maruja, dis-je en lui rendant ses embrassements.

Il se remet en selle d'un seul bond, rassemble ses rênes, se soulève sur les étriers, lève d'une main son chapeau, puis d'un coup de genou, faisant faire volte-face à son cheval sur ses pattes de derrière d'où jaillissent des étincelles, disparaît, happé par la pente vertigineuse que nous avons eu tant de mal à gravir.

Pour la première fois de ma vie, je me trouvais seul avec des mules, un péon silencieux, dans un pays inconnu, à dix-huit jours de la mer. Exagérant mon isolement, j'eus un instant de défaillance. Devant moi, le petit groupe de mes mules trottinait sur le serpent de pierre, tranquillement, comme il l'avait fait tant de fois. Que pouvais-je faire ? Ce rapide sentiment de crainte me parut puéril. Ah ! mon Dieu ! Dans la vie si uniforme, pourquoi regretter cinq jours d'aventure ? Le vent souffla un peu de poussière sur mon visage, agita gaiement les pans de mon manteau.

— Tu as peur, me disais-je. Peur de quoi ?

Le vent avait passé. J'allumai un cigare. Arome délicieux, griserie légère. Je pensai à ce docteur qui me précédait et

que je rencontrerais peut-être, aux belles filles dont les yeux d'Uribe m'avaient parlé avec tant de flamme. Avais-je eu une réaction inconsciente? Sans un commandement de ma part, ma bête s'était mise à l'amble.

Le chemin des Andes de Colombie n'a pas son pareil au monde. Que de variété, que de pittoresque! Tantôt côtoyant au flanc des montagnes des précipices dont on ne voit pas le fond, tantôt traversant au fond des vallées des pâturages mêlés de palmiers, où dans les hautes herbes paît, sur des milliers d'hectares, un bétail amaigri.

Sur les dalles blanches s'échelonnent les caravanes : enfants juchés à plusieurs sur la croupe d'un vieux cheval, serviteurs à pied chassant les bêtes de charge, parents vaniteux vêtus de costumes neufs, ou bien groupes de paysans, le *curiel* à l'épaule sous leurs panamas ronds, qui retournent vers la petite ville que j'ai quittée le matin, portant sur le dos, en guise de valise, un sac de jute à moitié plein.

Invariablement, ma pensée revenait à ce voyageur inconnu qui me précédait et qu'on m'avait dépeint sous tant d'aspects contradictoires. Qui était-il? Malgré moi, je songeais à notre prochaine rencontre, alors que quelques heures auparavant je ne désirais que la solitude. Que me révélerait-il de lui-même et de la vie?

Vers dix heures nous suivons une sorte de chemin de ronde sur la crête d'une montagne. Une vallée sombre s'enfonce à l'ouest, à travers des forêts, vers un enchevêtrement pâle de montagnes dénudées, où fume un immense incendie. Vers l'est, des vallées moins profondes se dispersent à travers des croupes rocheuses, parmi lesquelles on aperçoit des troupeaux. Un oiseau noir et blanc, qui porte avec peine une queue frisée, ayant traversé le chemin, se pose sur une tige légère.

Et voici, à l'improviste, au débouché du col, le premier village, dont j'ai oublié le nom. Tant de blancheur dans ce vert paysage équatorien. Une longue file de toits rouges fume dans le matin calme. Le ciel limpide est d'une blancheur chaude. Mon cheval hennit, s'engage sur la pente dallée comme s'il reconnaissait un gîte et moi-même, dans ma hâte d'arriver, je m'élance en esprit à travers la vallée, vers ce clocher de pierres noires, ces maisons mystérieuses.

J'entends soudain derrière moi le galop mou d'un cheval. Sur la piste étroite, un panama danse au soleil, deux naseaux en feu, une longue crinière. Serait-ce le docteur?

— Hello, hello! me crie le cavalier. *Good gracious*, vous n'allez pas vite! Où pensez-vous coucher ce soir? Moi, je serai à Aguadas pour dîner.

— A Aguadas, lui répliquai-je, vous êtes fou. Moi, je pense n'y être que demain soir.

— Demain soir, fait-il avec commisération, demain soir! *poor fellow*. Quelle rosse vous avez! Ce n'est pas votre faute. Où vous êtes-vous donc adressé? C'est le consul américain qui m'a procuré ma monture.

— Moi, c'est un ami, dis-je simplement.

Ce jeune Américain, rencontré à Caracas chez Rosalia, vantard, poltron, égoïste, fait quelques pas avec moi sur sa bête en nage. Je le connais déjà. Il se croit très malin d'avoir renié sa famille et de vouloir gagner plus d'argent que son père, afin de mieux le mépriser. Il a vingt-deux ans, 150 dollars par semaine, une morgue insensée. C'est le type de l'Américain jovial, bluffeur, toujours pressé, plein de mépris, hypocrite, que j'ai un plaisir enivrant à haïr.

Après m'être assez moqué de son impatience, je lui laisse le champ libre.

— Nous nous retrouverons toujours à Manizales, si vous y restez quelques jours, dit-il en poussant sa bête. Bon courage, ajouta-t-il, vous avez une bien mauvaise monture. Certainement votre ami s'est moqué de vous.

— Imbécile, lui criai-je.

Mais il avait déjà disparu.

Pendant une heure nous redescendons au fond d'une vallée, dans une savane déserte où voltigent des pintades. Aucune rivière, mais un étang solitaire où pêchent des hérons. Puis nous remontons lentement la pente d'une autre montagne. Les premières maisons surgissent, au-dessus de nos têtes, entre les haies de cactus et me voici dans l'unique rue centrale, seule arête de ce poisson. D'épais forgets de quatre à cinq mètres, que soutiennent des colonnes, surplombent les maisons basses à un étage. Chaque demeure a sa balustrade en bois tourné, son balcon vert, sous le toit une girandole élec-

trique que les curieuses allument le soir. Ruelles si étroites que les balcons se rejoignent presque. Les mules martèlent le pavé irrégulier. Au-dessus des balcons vides se balancent des pots d'orchidées, terminés par ces longues chevelures d'argent, lichen millénaire qui flotte, ondule comme des nageoires de poissons tropicaux.

Aux murs, les réclames habituelles des Andes : *Urol*, *Casfiaspirina*, *Machina Singer*. Isolée sur une façade de chaux (est-ce de l'esprit?) : *Para dormir : Adalina*. Chère Adalina, qui êtes-vous? Chair ou pilule? Et contre quelle tendre maladie êtes-vous le remède?

A cette altitude, 2 500 mètres, l'air limpide, le soleil frais enveloppent le paysage de gaîté, de douceur. Les tuiles luisent à feu doux. La verdure pétille. Des oiseaux vernis crient de tous côtés, virevoltent à la naissance d'un ravin. Je vois sur son balcon, assise sur une chaise basse, une blonde qui montre ses jambes. Hélas! elles sont bien jolies. Si proche, si lointaine, dorée, oisive, désœuvrée, fruit à la portée de la main, fantôme. Du haut de mon cheval, ses pieds nus pourraient, s'ils voulaient, effleurer mes lèvres. Mais ils ne veulent pas.

Au milieu de cette longue rue, sur une place carrée, plantée d'eucalyptus, nous mettons enfin pied à terre. Quel appétit d'aventure me rend léger et fier! Passe dans la rue en pente une jeune femme en noir, un châle de dentelle autour du cou, la peau dorée comme une orange, les yeux noirs dans un cercle d'émail blanc. Serais-je fou? Que sera-ce ce soir quand la nuit sera tombée et que le ciel sera doux, indulgent, couleur de cendre? Torrès s'occupe déjà des bêtes. Elles se sèchent encore, bâtées, au gros soleil avant de boire. J'entre dans l'unique pièce de la posada, qui sent une âcre fumée de bois vert. Des chromos cirés de Munich racontent des épisodes de guerre : prise des forts de Bakou, bataille de Kir-Kilissé. Quelle propagande démodée! Je mange comme un amoureux que je n'ai pas été, que je voudrais être. Avec cet air des cimes, un sang nouveau circule dans mes veines, comprenez-vous bien?

Ma pensée retourne à la belle inconnue de la petite ville solitaire. Comment cette beauté est-elle venue échouer là?

— Avez-vous vu passer un docteur? demandai-je à la ser-

vante indienne, au nez aplati et aux yeux fendus comme de longues amandes brunes.

— Un voyageur avec une pauvre mule? Il avait un chapeau vert. Alors oui, dit-elle. Il semblait inquiet et redouter un accident.

— Quel accident?

— Il disait que les ponts des Andes n'étaient pas sûrs, qu'on pouvait facilement être entraîné par sa monture.

Je me figurais l'inconnu plus énergique et en plus brillant équipage. Pas de péon et une pauvre mule. C'est bien peu pour un docteur espagnol qui a une femme si belle.

Décidément Escobar commençait à m'intriguer. Mon effroi de le rencontrer s'était changé insensiblement en impérieuse attente.

Mais adieu, il faut repartir. Les deux servantes se tiennent par la main, tandis que je m'éloigne derrière les mules qui trottent au bruit de leurs fers.

Jusqu'au soir nous traversons des montagnes enchevêtrées, sans liens les unes avec les autres. Je suis perdu dans ces ondulations gigantesques, qui ne se rapportent dans mon esprit à aucune chaîne, à aucun système. Où se dirigent ces vallées qui s'écoulent à contre-sens, de tous côtés de l'horizon? Le chemin invariable, face au sud, monte, descend à travers ce chaos verdoyant que les tropiques ne peuvent ternir. Suis-je à mille mètres ou à trois mille? Je respire un air frais sans parfum, dont mon imagination, mes sens se nourrissent comme d'un filtre.

Nous approchons posément du ciel sombre. La nuit revient. Des fleurs roses : *besos*, gardénias, *jasmines del cobo*, *siete-quieros* brûlent dans le soir. L'ombre est tombée. Au fond d'un ravin, le péon me montre une lumière vacillante comme une étoile. Déjà la brume.

— C'est là que nous passerons la nuit.

La nuit est depuis longtemps profonde quand nous abordons la descente. Il fait si sombre que je ne vois pas devant moi la silhouette des mules et laisse mon cheval choisir son rocher. Après deux longues heures d'angoisse, où sommes-nous descendus? Un rio gronde dans les ténèbres. Passage à gué. Comme une multitude de flèches, le courant à reflets de cirage

siffle sous le ventre de Bepa. Des chiens aboient dans une vallée voisine et, tout à coup, une lueur entre les branches.

Au fond de cette gorge sauvage, la posada est entourée de deux enceintes. La lumière qui nous guidait a disparu, mais une clarté confuse luit sous les arbres. L'air est lourd, les montagnes nous écrasent, nous entrons sans mot dire. Enfin je peux m'asseoir, depuis dix-sept heures que je suis parti, sans entraînement, à la conquête des Andes. Tout m'est indifférent, sauf de dormir, et je pense à Adalina. Une ombre allume une bougie sous la véranda et j'aperçois deux jeunes filles assises dans un fauteuil à bascule. Autour de nous montent, descendent, tournoient, s'allument les lucioles de Kandy.

Mon premier soin est de demander des nouvelles du docteur. Il était là ce matin.

Dîner de fèves, lait, haricots, chocolat, en face d'une bougie fichée dans une bouteille. Une jeune fille allume longuement une cigarette. La bougie s'éteint. Quelle impression de solitude! Pas d'autre clarté que la lueur mourante des feux de la cuisine. La seconde jeune fille se promène, s'adosse contre la porte d'une chambre. Est-elle jolie? Comme tout est lugubre dans cette gorge inconnue, cette nuit épaisse! Quelle étrange vallée! Un cheval blanc s'échappe et galope dans la première enceinte. Les jeunes filles ont enlevé leurs chapeaux, autour desquels elles avaient noué un mouchoir. Les cheveux dénoués, elles fument avec insistance. Où vont-elles avec ces souliers vernis, cet air de lassitude?

Quand j'entre à mon tour dans la chambre, l'un des trois lits est déjà occupé. Avec quelle surprise je reconnais mon Américain vantard, qui devait m'entraîner jusqu'à Aguadas.

— Très mauvais caractère, ce monsieur, me murmure mon hôte. Il voulait une salle de bains. Arrivé complètement ivre, il a demandé une bouteille de whisky et s'est endormi. Méfiez-vous de son réveil.

Hélas! le voici debout, me serrant la main comme si j'étais son sauveur. Que veut-il? Je suis las de ses mensonges, mais il n'est plus question d'étapes, de prédominance.

— Nous avons eu un accident qui aurait pu être grave. Je suis tombé de cheval.

Si le docteur l'entendait!

— J'aurais pu rouler au fond du ravin.

Je ne réponds rien. Il m'accable de questions oiseuses :

— Aimez-vous l'Amérique? Irez-vous bientôt?

Mon silence persistant, il me parle des États-Unis, de ses races, de ses produits, de son génie. Torrès m'ayant apporté une de mes valises, j'en retire mon pyjama.

— Combien avez-vous d'usines en France? Quelle est la plus importante? Quel chiffre d'affaires faites-vous?

Je réponds par des chiffres fantastiques, mais il ne m'écoute plus.

— On m'a dit que vos salaires étaient ridicules. C'est étrange pour un pays si riche. Moi, je gagne 250 dollars par semaine. C'est assez joli, n'est-ce pas? Et vous?

Je ne bronche pas.

— 250 dollars net par semaine. L'an prochain je gagnerai davantage. Ensuite je me mettrai à mon compte. Et vous, que gagnez-vous?

— Moi je ne gagne rien, je travaille pour mon plaisir.

— Pour votre plaisir? Vous êtes riche?

— Ça dépend de mon imagination. Il y a des jours où je suis le plus riche du monde.

Ayant découvert que je me moquais de lui, il parut offensé.

— Il est impossible de parler d'argent avec les Français, dit-il maussade. Vous n'avez pas un *cent* et vous jouez au grand seigneur.

— Ça fait une moyenne avec les autres.

Il se tourna du côté du mur, bouda, au bout d'un instant revint à la charge :

— La vie est donc si agréable que cela en France?

— Pas pour tous, heureusement.

— Heureusement, répéta-t-il, sans comprendre.

Je ne répondais plus. Il ouvrit un sac d'où il retira une bouteille de whisky, puis les choses vacillèrent. Je m'endormis.

Je fus réveillé en sursaut par le grondement de la pluie. Le torrent mugissait sous l'orage invisible, éventrait la terre, l'emportait à travers des arbres déracinés. Une demi-lune que voilaient des nuages éclairait ces carnages. Les bananiers

de la rive se penchaient, s'écroulaient presque sans bruit dans le hurlement des eaux, disparaissaient dans l'ombre.

La porte de notre chambre battait dans la nuit humide et de fines gouttelettes tourbillonnaient autour de mon lit. Le vent s'engouffrant sous le plancher, toute la maison gémissait, craquait. Les tôles criaient. L'orage cessa. On entendit seulement de tous côtés le ruissellement des eaux, longue rumeur qui allait s'affaiblissant, ne fut plus qu'un murmure, un gazouillis frais, quelques notes espacées de cristal. Un oiseau chanta. Ce fut le matin.

Vers quatre heures ce matin-là, mon péon me remit une lanterne que j'attachai solidement à l'un de mes étriers et nous nous remîmes en route. La nuit était noire. Après l'orage, l'air était de nouveau limpide, silencieux. Mille étoiles, des millions, brillaient à travers les feuilles cirées que l'éclat de ma lanterne tirait des ténèbres. Sur le sol mou, nos bêtes avançaient sans bruit, comme si nous allions tendre une embuscade. Puis le ciel fut blanc, laiteux. Je songeais avec plaisir à l'Américain, harassé, qui avait refusé de partir. Le sentier étroit sortit de la forêt. J'éteignis la lanterne. Subitement le soleil parut.

Nous avions marché la plus grande partie du jour, lorsque vers trois heures nous commençâmes à contourner une immense montagne, dont on ne voyait pas le sommet. Le chemin suivait une courbe à quelque huit cents mètres au-dessus d'un torrent, et la vallée étant toute droite, on voyait à cinq ou six échelles différentes, et de plus en plus mince, le trait léger du chemin qui fuyait vers le sud. Sur ce parcours, que nous mettrions plus de huit heures à épuiser, quelques posadas blanches, deux je crois, étaient les seules notes humaines. Pour le reste, ces pentes d'une seule teinte étaient couvertes de pâturages et de forêts, qui s'élevaient parfois jusqu'au sommet de la montagne. Que la petite caravane que nous faisions, moi en tête sur ma jument blanche, le péon et ses trois mules qui portaient mes bagages enveloppés de papier goudronné, devait paraître mesquine ! Le ciel, la terre, ce grandiose et pauvre paysage, tout semblait infini.

Nous venions d'entrer sous la forêt, que remplissait le bruit d'une cascade. Bientôt, dans une clairière, entre les lianes,

le torrent apparut et j'aperçus, contre l'écran des grands arbres, des rochers, des fougères géantes, un homme nu qui se baignait.

Cette apparition soudaine me remplit de surprise. Je hâtai le pas et me trouvai bientôt auprès d'une mule et d'un cheval efflanqué. A ce moment, le baigneur improvisé se retourna et je me trouvai en présence d'un homme d'une quarantaine d'années, hâlé, tanné, couvert de poils roux, qui, sans aucune gêne, aussi nu qu'un ver, fit quelques pas dans l'eau à ma rencontre.

On aurait dit qu'il s'attendait presque à me voir, tellement il mit de hâte à se présenter.

— Docteur Pablo Escobar.

Je me nommai à mon tour.

— Heureux de vous rencontrer, monsieur. On est si seul dans les Andes.

Il aurait pu ajouter : « Et dans la vie. » C'est ainsi, du reste, que j'interprétai sa pensée.

— Je m'en allais de ce pas à Salamina, lorsqu'en passant cette eau m'a tenté. Ne voudriez-vous pas en faire autant?

Et sur ma réponse négative.

— Vous avez raison, répliqua-t-il, dans son impatience à me séduire. Nous avons encore une longue étape.

Il sortit allègrement de l'eau et, en un instant, son corps ruisselant disparut sous un accoutrement kaki de troupe espagnole. Ayant serré sa veste dans une courroie de sa selle, il chaussa de longs éperons des Andes, ramassa sa cravache, dégagea le col de sa chemise qui laissa apparaître un triangle de peau brûlée et se mit en devoir d'enfourcher son cheval, mais celui-ci, d'un bond, s'était mis hors de sa portée. Je le vis alors avec surprise marcher tranquillement à reculons, d'un pas rapide le dépasser, puis, quand l'animal se trouva entre lui et sa mule de charge qui barrait le chemin, se retourner brusquement, saisir les rênes et, triomphant, me regarder :

— Voilà, dit-il avec un sourire presque enfantin ; mon pauvre père m'avait appris jadis cette ruse en Andalousie. Ah ! c'était un beau pays et je l'habiterais encore si je l'avais écouté.

Il parut replongé tout à coup, à mon contact, dans des souvenirs comme dans un bain plus limpide et plus frais que l'eau pure et glacée d'où il venait de sortir.

— Mais écoute-t-on jamais son père? reprit-il après quelques instants de silence, où il mit un soin étrange à rassembler entre ses doigts les rênes rêches et crasseuses. Les fils croient toujours mieux faire que leurs pères et, en définitive, ils s'aperçoivent un beau jour que le meilleur d'eux-mêmes est venu d'eux.

Poussant son cheval contre le mien, il me frappa alors, à la mode espagnole, de petits coups sur l'épaule.

— Quelle bonne fortune de vous avoir rencontré!

Il avait tiré d'un étui de cuir arabe un cigare noir qu'il se mit à fumer silencieusement. Dans l'ombre de son chapeau de paille, ses yeux luisaient d'inquiétude et de fièvre. Malgré son air désinvolte, il me parut préoccupé. Sur ses mains tannées que le soleil avait noircies, les veines saillaient presque monstrueuses. Il transpirait abondamment. Nous marchions en file indienne, lui, moi, nos quatre mules et le péon derrière. Au bout d'une heure ou deux de marche, la vallée paraissait toujours aussi interminable. Nous n'avions pas ouvert la bouche ni lui, ni moi.

Quittant enfin (du moins je me l'imaginai) ses tristes pensées, il se retourna.

— La prochaine auberge ne doit pas être loin. Je commence à avoir faim.

— Faim? — répliquai-je — vous n'y pensez pas. Il est à peine cinq heures.

— Ah! dit-il, dans la vie que je mène, les heures me paraissent longues.

Nous étions encore loin du gîte fixé et je ne pensais pas m'arrêter en route. A ce moment, le péon, qui nous avait rejoints, montra une tache blanche :

— La Fortaleza. Dans un quart d'heure nous y serons.

Nous nous remîmes en marche sans mot dire. Je tenais à arriver aussi vite que possible et n'avais pas les mêmes raisons que le docteur d'allonger les étapes. Le péon avait fixé la Honda comme gîte pour la nuit et d'ailleurs je n'avais pas faim.

Et cependant rien ne se passa comme je l'avais prévu.

Sur le seuil de la posada, où longtemps à l'avance nous avions vu apparaître, disparaître, réapparaître un énorme hôtelier, le docteur alla vers lui, la main tendue.

— Bonjour. Mon voyage n'a pas été long comme vous voyez. Imaginez-vous qu'à peine arrivé à Medellin, le malade que je devais voir se portait bien. Et, chose plus surprenante, il ne se souvenait pas de m'avoir demandé.

— Señor, répartit l'hôtelier en s'inclinant avec cérémonie devant mon compagnon, comme s'il était un grand personnage (et cela me fit plaisir), il y a des gens qui ont bien peu de mémoire quand il s'agit de leur intérêt. Sans doute, se trouvant subitement rétabli, la somme à payer lui a-t-elle semblé un peu forte.

— C'est peut-être cela, dit le docteur, comme si cette supposition lui ôtait le poids de quelque mystérieuse inquiétude.

Nous étions descendus de cheval. Les mules arrivaient à leur tour au tournant à pic sur la vallée, où roulait, sans que le bruit pût nous en parvenir, un invisible torrent.

— Avez-vous eu des nouvelles de la señorita? reprit tout à coup le docteur, comme si cette question le préoccupait.

— Pas la moindre. Comment en aurais-je? Personne n'a passé venant de Salamina.

Il parut plus sombre, puis son naturel reprenant le dessus — un naturel aimable, facile, plein de vivacité et de candeur que la vie et ses traverses semblaient avoir dénaturé :

— En attendant (en attendant quoi? pensai-je. Sans doute le bonheur, comme nous tous), servez-nous vite. Nous avons tous deux une faim de loup.

Un gamin demi nu ayant pris nos rênes, les chaises branlantes crièrent sous nos poids. Après avoir fait boire les chevaux à une source qui coulait dans un tronc d'arbre, le gamin était revenu les attacher à la balustrade, devant une botte de maïs fraîche.

— Comment t'appelles-tu? demanda mon compagnon.

— Etchavarria, répondit l'enfant.

— Ah! dit le docteur, toi aussi tu descends de quelque illustre famille qui a dû finir là comme tant d'autres. Ça nous

arrivera à tous. N'est-ce pas, monsieur? ajouta-t-il avec tristesse, comme pour chercher auprès de moi l'assurance qu'il se trompait.

— Oui, dis-je, il faut en prendre son parti. Les familles sont comme les plantes : elles dépérissent à la longue et d'autres prennent leur place.

— Mon père avait fondé sur moi de si grands espoirs... Il est sans doute tombé sur une mauvaise période.

Ce n'était pas un homme vulgaire ce pauvre médecin des Andes, qui paraissait sans clientèle et sans fortune, et le souvenir de sa femme merveilleusement belle lui donnait comme une auréole. J'aurais dû l'imaginer heureux et pourtant je ne pouvais m'empêcher de le plaindre. Il ne m'avait fait cependant aucune confidence. Je n'avais pour imaginer sa vie que des paroles en l'air. Mais ce voyageur qui allait chercher à des centaines de kilomètres, à travers les montagnes, le cachet d'une hypothétique visite me semblait digne de sympathie.

La véranda située entre les écuries et l'auberge donnait à pic sur la vallée, dont les pentes couvertes de jeunes plantations tombaient brusquement dans un cañon étroit où coulait le rio. A cette distance, environ trois kilomètres, on n'entendait aucun gémissement et ce paysage nous eût paru inanimé, sans cet immense incendie couvrant des milliers d'hectares de forêts, allumé sans doute par quelque nouveau venu en quête de pâturages.

Tandis que se déroulaient comme des nuées d'orage les lourds tourbillons de fumée, je percevais à travers la vallée le pétillement du brasier. Puis cette fusillade s'affaiblit. Au loin, vers le nord, on avait la même vue, à l'envers, que celle que j'avais eue le matin : une série de montagnes enchevêtrées, aux pentes entre-croisées, qui montaient jusqu'à cinq mille mètres. Nous nous taisions. Quelques poules picoraient sous les chaises.

Il était cinq heures environ et le soleil, caché depuis longtemps derrière la montagne sur laquelle nous nous trouvions, commençait à remonter les pentes opposées. Depuis les bords du cañon jusqu'à la cime, la montagne n'était qu'une prairie où reposaient par plaques des troupeaux d'une centaine de

bêtes. Une vieille Indienne sans dents vint prendre nos ordres :

— Une omelette aux tomates, dit le docteur. Du lard sur des haricots. Quoi encore? ajouta-t-il en se tournant vers moi.

Je regardai l'heure. Cet étrange compagnon que le hasard m'avait envoyé s'imposait avec désinvolture.

— Quoi encore? répliquai-je avec un sourire. Il est cinq heures. J'ai très bien déjeuné au col d'Amintas et je n'ai pas faim.

— Pas faim? s'écria le docteur. Que voulez-vous dire, mon ami? On a toujours faim en voyage. Cela change les idées (toujours cette vieille inquiétude qui reprenait le dessus). Que prendrez-vous ensuite?

Je secouai la tête d'un air ignorant.

La vieille Indienne intervint :

— Voulez-vous des bananes frites? Du mouton sauté aux piments?

— C'est cela, avec des patates. Et du chocolat, bien entendu. Et puis de la bière.

Quoi encore? Je regardais mon compagnon s'exciter à l'annonce de ce beau festin des Andes. C'était à croire qu'il n'avait pas mangé depuis deux jours. Il rêvait. Il me saisit tout à coup le bras avec violence.

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, vouloir coucher à la Honda? Il serait plus sage de n'y pas aller.

Que voulait-il dire? Rien ne transpirait sur son visage paisible. Il avait allumé un autre cigare, en tirait de longues bouffées. Comme le vent soufflait avec violence, il jeta son chapeau par terre et posa le pied dessus pour l'empêcher de s'envoler. Il demeurait plein d'inquiétude, mais ce n'était pas à cause de son large chapeau de planteur de Caroline. A cet instant, les mules paraissaient au détour de la route, entre les cactus, et bientôt mon péon passa, fouettant à tour de bras la mule du docteur.

— Sacrée mule, grogna-t-il. Je ne sais d'où elle vient, mais je n'en ai jamais vu une pareille.

— Elle ne vaut pas grand'chose, je le sais bien, dit le docteur. Mais c'est la dernière que je possède.

Je vis passer dans ses yeux un fantôme, ou plutôt je crus

le voir, car il ne passa rien (il avait les yeux fermés à cause du soleil descendu sous la véranda).

— Sans elle, continua tranquillement le péon, en poussant la mule rétive de la pointe de son fouet, nous serions déjà au pied de la montagne d'Amaga.

— Vous pensez coucher à Amaga?

— Non, dit le péon. Il vaut mieux pousser ce soir jusqu'à la Honda. Nous y arriverons à la grande nuit, mais la cuisine y est bonne et demain l'étape sera mieux comprise.

— N'en faites rien, insista le docteur.

Sans se soucier de cette défense qui amena un sourire sur ses lèvres, le péon continua son chemin.

— Quel drôle de compagnon vous avez là! semblait-il me dire (c'était bien aussi mon avis).

Avant de disparaître, il me cria :

— Je passe devant avec les bêtes. De toutes façons, je vous attendrai à l'entrée d'Aguadas.

Pendant ce temps, la table avait été dressée entre nos chaises. Un jeune oiseau vint se poser sur la balustrade en nous narguant. Nous attaquâmes l'omelette, moi sans faim, lui dévorant.

— Qu'y a-t-il donc à la Honda? repris-je, quand il commença d'être rassasié.

Il me fit signe de me rapprocher de lui.

— La lèpre, murmura-t-il avec terreur.

Je ne pus m'empêcher de sourire. En Colombie, en Équateur, dans bien d'autres pays de cet hémisphère, tous les lépreux ne sont pas enfermés et beaucoup courent les grandes routes. Mais les accidents sont rares. Quelle était cette invention saugrenue? Je compris qu'il avait peur de la mort.

— Le pays n'est pas sûr, continua-t-il. Les maladies d'un côté, les dangers de l'autre.

Je songeai à ceux que m'avait si gentiment énumérés mon loueur de mules à Caldas et les comptai à mon tour.

— Les orages, la foudre, les crues subites, les ponts qui s'effondrent...

— Ah! s'écria-t-il, je le savais bien.

Quelle nervosité était la sienne? Qui le troublait ainsi?

Je n'osais pas l'interroger, bien que devinant chez lui un besoin désordonné et comme maladif de confidences. Il semblait à bout de silence et de courage. Un aveu peut-être l'eût apaisé, eût percé l'abcès, mais sollicite-t-on d'un inconnu l'aveu de ses misères?

Pour moi, il me semblait difficile qu'il existât de terribles dangers au milieu de montagnes si paisibles. Il s'arrêta enfin, sortit du royaume de la mort pour entrer dans celui de la vie. Le lard arrivait, d'épaisses tranches de lard grillé sur des flageolets.

— Quel mets appétissant, dit-il avec envie, respirant le parfum du plat fumant.

Oublieux de ma présence, il prit, en effet, les trois quarts du plat. Quel plaisir de considérer sa joie! A le voir dévorer, l'appétit m'était venu. Bientôt, après les bananes frites, le mouton à l'huile, la confiture de fruits inconnus et quelques tasses de chocolat épais, velouté, garni d'une écume odorante, nous abordâmes le café. Le gamin revint rôder autour de nous. La montagne d'en face était depuis longtemps éteinte. Un aigle, un vautour, je ne sais, tournoyait au-dessus de nous dans la vallée, à six cents mètres de distance.

— Vous arrivez de Medellin? demandai-je en le regardant à la dérobée.

— Ah! vous le savez donc? (oubliant qu'il en avait parlé devant moi). Triste voyage, mon ami, les clients sont rares. Au retour d'une tournée du côté de Manizales, ma femme m'apprend qu'un riche négociant me réclame à Medellin pour une consultation. Je pars à la hâte. A Medellin, le client se portant bien, la famille m'a dit des injures. Qui s'est moqué de moi? Je n'arrive pas à tirer la chose au clair.

— Il y a, dis-je à mon tour avec chaleur, que l'avarice a repris le dessus.

— On me l'a déjà dit, murmura le docteur, sans conviction, mais qui nous le prouve? (Il me mêlait déjà à ses doutes.)

— Le bon sens et la malignité des hommes.

— Il y aurait une autre solution, dit-il avec réticence.

— Laquelle?

J'ai parlé trop vite sans doute et il va s'en offenser, mais il

me répond aussitôt, entraîné par la pente fatale des confidences.

— Ma femme a pu être trompée... Elle a pu aussi vouloir me tromper...

Je devinai qu'il penchait pour la seconde hypothèse. Sa voix s'était éteinte. Je crus que j'allais tout apprendre.

A cet instant même, il se déroba, et renversé sur sa chaise branlante, un nouveau cigare à la main, il s'efforçait de paraître indifférent à ce qu'il venait de me suggérer d'épouvantable.

Nous nous tûmes longtemps. Il fumait sans hâte, le regard détourné du mien. Puis soudain, sans autre raison que le cheminement obscur de ses pensées, il jeta son cigare.

— Il faudra que vous vous arrêtiez chez nous, dit-il, comme s'il ne m'avait jamais fait aucune confidence. Je vous présenterai à ma femme.

Il chercha quelque temps ses mots, comme s'il voulait me dire juste l'essentiel et pourtant tout me dire.

— Elle n'aime pas les gens d'ici. Je ne lui ai peut-être pas fait la vie qu'elle aurait désirée... Mais qui a ici-bas la vie qu'il désire?

Je n'essayai pas de l'interrompre. A quoi bon? Je devinais que je finirais par tout savoir.

— Ce n'est pas toujours facile, mais je crois enfin qu'ici j'ai touché le port...

Croyait-il vraiment ce qu'il disait ou n'était-ce qu'une manière de se suggestionner et de trouver auprès de moi je ne sais quel appui?

Je n'osais pas lui parler de Salamina que je ne connaissais pas, ni me lancer à l'aventure dans quelque idée générale sur le bonheur de vivre n'importe où. Lui l'aimait sans doute, mais elle?...

L'hôtelier bedonnant étant venu rôder autour de nous, le docteur s'interrompit.

— Ton repas est délicieux. Tu n'aurais pas un bon cognac pour finir?

— Bon cognac, répéta l'hôtelier.

Il apporta une vieille bouteille de Martel, qu'il avait dû remplir cent fois déjà d'une eau-de-vie de contrebande. Le docteur en remplit nos tasses.

— A nos amours, dit-il en me regardant, comme pour me convaincre.

Je pensais à cette beauté longue, mince et brune, lointaine, derrière les hortensias d'un jardin de crête.

Non vraiment, je ne pouvais le croire heureux, bien qu'il s'efforçât de m'en donner l'apparence. Il me semblait un homme perdu, vaincu, à bout de souffle, comme si le doute dont il m'avait fait entrevoir l'horreur eût suffi à le détacher de tout espoir.

Pourtant je ne savais rien.

Il parut un moment se détendre en me parlant de son enfance en Estramadure, où il avait fait de brillantes études. Au moment de se fixer dans un des immenses domaines que possédait son père, il avait rencontré sa femme. Son humeur vagabonde l'avait entraîné à travers le monde. Il y avait perdu sa part de fortune.

— J'avais fait jadis quelques études de médecine. Ce fut pour moi le salut.

Il avait baissé la voix et soudain une pensée me vint. Était-il seulement docteur? Avait-il des diplômes?

Lut-il dans mon regard ma pensée déjà en fuite, il me regarda comme s'il n'essayait même plus de me donner le change.

— Eh oui! semblait dire son silence, il fallait bien vivre. C'est pour cela que je ne peux habiter que des endroits perdus, déshérités, loin des vérificateurs de diplômes. Ma femme ne le sait pas.

En était-il sûr?

Quel drame vivait ce pauvre compagnon de route, que la mort même, qui l'aurait arraché à ses soucis, terrifiait? Quelles souffrances ignorées? Quels tiraillements entre son amour, les exigences de sa femme, la nécessité de vivre. Le désir de le mieux connaître m'envahissait.

Les chevaux s'impatientant, il cria :

— Donne-leur encore un peu de maïs.

Puis tout retomba dans le silence, sauf l'immense plainte du rio, que le calme du soir laissait monter du fin fond de son précipice.

L'hôtelier s'était rapproché de la table. Il compta les bou-

teilles de bière, enleva prudemment le Martel invraisemblable et disparut dans un nuage de mouches. Je le suivis et crus bon de payer la note tout entière.

Lorsque je revins et qu'il eut compris, le regard de Pablo Escobar fut tellement craintif et reconnaissant que je me demande parfois si j'en reverrai un semblable. Un lien de plus s'était tissé entre nous. Nous enfourchâmes de nouveau nos bêtes.

La nuit commençait de tomber. Toutes les cimes vertes des Andes avaient une pâleur tragique, qui éveillait je ne sais quel insupportable effroi. Le chemin désert continuait de glisser sur les flancs de la montagne, sans qu'il fût possible d'apercevoir encore le but de notre étape. Pas une lumière dans ces solitudes. Parfois, un éboulis de rochers obstruait la route et il fallait faire un long détour. Le ciel immatériel, couleur de cendre, changea en vert tendre, s'éteignit dans le même temps que les étoiles apparurent, perçant comme à travers une eau limpide. Je commençais à me demander si je n'avais pas eu tort de lâcher mes mules.

Comme l'ombre effaçait déjà les contours de nos visages, il se tourna vers moi.

— Ma femme, commença-t-il, comme si c'était la seule chose à laquelle il fût capable de penser, a beaucoup souffert de la vie que nous menons. Elle aime la vie brillante. Hélas ! vous devinez que dans ces Andes...

Je devinais bien et il n'avait pas besoin de poursuivre.

— Heureusement, continua-t-il, mes filles entourent beaucoup leur mère. Bientôt vous les connaîtrez toutes trois et vous serez juge.

— Je serai juge de quoi ? pensai-je.

La nuit était d'un noir profond, impénétrable, compacte comme un mur. Sur le chemin invisible, les chevaux allaient sans défaillance. Les rênes nouées sur l'encolure, les mains dans les poches, je sentais la lassitude m'envahir. Comme je songeais à mettre pied à terre un instant, nous aperçûmes au détour de la montagne briller une guirlande de lumière.

— Amaga, criâmes-nous en même temps, comme si nous avions découvert la Terre promise.

Aux premières maisons d'Amaga, sous un globe électrique, mon péon m'attendait avec inquiétude.

— J'ai craint qu'un malheur ne vous soit arrivé. Demain je ne vous quitterai plus. N'ai-je pas promis de vous amener sain et sauf à Manizales?

Une cloche tinta comme en France. L'air était suave et doux, l'air des Andes à deux mille cinq cents mètres. Bientôt, les sabots de nos chevaux résonnèrent sur les larges dalles de l'unique rue qui suivait la crête, bordée de maisons suspendues, soutenues au-dessus du vide par de minces pilotis de bambous.

— Vous ne voulez pas aller plus loin? supplia de nouveau mon compagnon, qui s'était rapproché de moi.

Nous étions parvenus au centre du village, sur la place de l'église. Un pâle éclairage luisait sous les arbres, jusqu'à mon équipage de mules arrêté auprès d'une fontaine. Une nuée de gamins était posée sur les marches de l'église. Je reconnus l'*Angélus* de mon enfance.

— Attendez-moi un instant, reprit soudain le docteur, resté pensif. J'en ai pour quelques minutes à peine. Ne partez pas avant que je sois revenu.

J'étais arrêté devant l'unique hôtel de cette petite ville. Mais peut-on appeler hôtel cette maison à deux étages, en boue armée de roseaux, aux minces balcons, aux escaliers extérieurs garnis de linge, aux chambres moisies?

— Voilà le pays d'Isabelle Escobar, me disais-je avec épouvante.

A l'intérieur de la cour, des cochons remuaient une eau fétide. Par une fenêtre qu'éclairait une lampe à acétylène, une servante penchée nous regardait curieusement.

Privé de mon compagnon, qui avait rempli ma journée de confidences, désœuvré, j'allais jusqu'à l'église. Perché au-dessus d'une vingtaine de larges marches de terre, comme s'il nous attendait, un curé n'avait cessé de nous regarder sous son chapeau noir. Je le vis venir à ma rencontre.

— Mon fils, dit-il paternellement en me posant la main sur l'épaule, comme s'il me connaissait déjà, c'est Dieu lui-même qui vous envoie.

Bientôt, je me sentis entraîné avec cette insinuante familiarité espagnole.

— *Viene mi filio*, répétait-il, en entrant dans la sombre église, comme s'il avait hâte de se décharger d'un souci.

Je ne pouvais me douter qu'il s'agissait du docteur. Lorsque nous fûmes arrivés près d'un autel chargé d'ex-voto et de fleurs fanées accrochées aux piliers de bois, il s'assit familièrement sur une marche et me fit asseoir près de lui, comme pour être plus près de mon oreille.

— Je vous ai dit, mon enfant, que Dieu vous avait envoyé. J'ai, en effet, une pénible mission à remplir. Vous êtes le compagnon du docteur don Pablo Escobar?

— Depuis ce matin.

— Peu importe, repartit le prêtre, comme si rien ne pouvait le distraire de son projet. Vous êtes donc désigné pour remplir la mission dont je suis chargé.

Je demeurai immobile et vaguement inquiet.

— La señorita Escobar a quitté ces jours-ci le domicile conjugal. Mon confrère de Salamina, l'ayant appris, a jugé bon de le faire prévenir. Les vues de Dieu sont impénétrables, mais quelle douleur pour le pauvre docteur!

Il s'arrêta à bout de souffle, heureux de s'en tirer de la sorte. Je le remerciai à voix basse. Il insista pour que j'apprenne au docteur la mauvaise nouvelle quand le moment me semblerait propice. J'aurais du reste le temps, car nous étions à deux étapes encore de Salamina.

A peine revenu devant l'hôtel, tout effrayé de la mission que j'avais à remplir, et plus encore du drame qui se préparait, j'aperçus mon compagnon qui errait sur la petite place plantée en quinconce.

— Je viens de voir un collègue (quoi! dans cet amas de pauvres maisons?). Il m'a confié qu'une riche famille de Manizales était logée ce soir à la Honda. Et cette famille est lépreuse. Demeurez ici, monsieur, je vous en supplie.

J'entendais bien, mais quelles raisons avait donc mon compagnon pour me faire rester près de lui, sinon cette angoisse de rester seul au milieu d'imaginaires dangers? Ceux-ci semblaient rôder autour de lui comme des fantômes.

— Bah! lui dis-je pour le rassurer, les lépreux abondent

dans ce pays, je le sais bien. Qui vous dit que le fruit que vous mangez : la mangue, l'orange, l'icaca, n'a pas été cueilli par un lépreux? Que les draps dans lesquels vous coucherez ce soir n'ont pas déjà servi à un pestiféré? Aucune précaution au monde n'empêchera votre destin de s'accomplir. A quoi bon entretenir des craintes inutiles?

— Ah! monsieur, on voit bien que vous ne tenez pas à la vie.

Je me rendis enfin à ses raisons. D'ailleurs, regardant la lune ébréchée et songeant à une nouvelle chevauchée de deux heures, je n'avais plus envie de partir. Peu m'importait la Honda! Du reste, je ne pouvais plus le laisser seul, chargé de la mission que je m'étais laissé imprudemment confier et qui me paraissait de plus en plus difficile à remplir.

— Qu'avez-vous donc, me demanda-t-il, devant mon air préoccupé? Vous êtes sans doute fatigué?

Je secouai la tête affirmativement.

Ravi de ma décision, il s'était précipité dans la cour fangeuse, complantée de bananiers, à la recherche de la patronne qu'il appelait gaiement d'une foule de noms. Ses soucis semblaient disparus maintenant qu'il était sûr que je ne l'abandonnerais pas. J'en fus touché.

Enfin, la patronne, craintive, descendit avec une lanterne l'escalier en plein vent. Une belle fille à la gorge abondante, que voilait mal une chemise de soie ternie. Quatre ou cinq enfants la suivaient, les plus sales et les plus ravissants du monde.

— Ils sont tous à vous ces gamins, dont pas un ne vous ressemblent? Où avez-vous déniché semblable progéniture?

Elle ouvrit la bouche pour rire à son aise.

— N'auriez-vous pas deux lits dans la même chambre? demanda le docteur, en me regardant pour solliciter mon assentiment.

— Et un bon dîner, ajouta-t-il, pour chasser nos tristes pensées.

J'avais résolu de ne rien lui dire et de laisser s'accomplir les événements. Qui sait si toute cette histoire de fuite n'était pas mensongère?

Je commandai en le regardant sourire du poulet sauté aux

tomates (il adorait les tomates), du riz aux bananes et, pour changer, des flageolets (ah ! il les aimait aussi les flageolets et le Martel invraisemblable). Il aimait tant la vie. C'était la vie qui ne l'aimait pas.

J'expliquai au péon mon désir de ne pas abandonner mon compagnon et le pressai de coucher dans la chambre voisine.

Il y avait déjà dans la salle commune un ingénieur des mines d'étain du voisinage, un ménage et deux enfants d'une douzaine d'années, qui rejoignaient seuls leur collège à Cali. Escobar, redevenu morose, ne cessa de dévorer. Avais-je rêvé le repas de cinq heures ? Puis nous montâmes nous coucher. Par l'escalier branlant, où sifflait le vent, nous gagnâmes une petite pièce où cinq lits étaient dressés, que dis-je, étaient posés sur le plancher : quelques matelas de feuillage et des serviettes de coton sur un oreiller de paille.

— Tant mieux, dit le docteur, ce dortoir sera excellent pour passer la nuit. Ça vaut mieux que d'être seul.

Avait-il peur de la solitude, du silence ? Croyait-il chasser ses soucis dans le bavardage ? Il commença rapidement à se déshabiller, se lava à grande eau dans une petite cuvette posée sur une chaise, enfila un pyjama à rayures et s'assit, les jambes repliées sur son matelas, puis demeura immobile comme perdu dans des songes.

Les enfants de Cali s'endormaient, harassés, tandis que l'ingénieur se taisait en nous regardant. J'allais me déshabiller à mon tour, dans l'étroit espace entre les paillasses, lorsque je vis soudain le docteur se lever à la hâte, s'habiller puis se tourner vers moi comme s'il ne doutait pas de mon adhésion.

— Venez, dit-il, en me poussant dans le couloir sombre.

Nous sortîmes, traversâmes les ruelles vides, figées dans un impressionnant silence. De petites étoiles insignifiantes brillaient au-dessus des toits, où serpentaient encore quelques guirlandes allumées. Mais depuis longtemps les belles avaient déserté leurs balcons.

L'église était devant nous, au fond de sa placette équatorienne, sa lanterne allumée sous le porche. Je songeais avec épouvante que nous allions rencontrer le prêtre qui voudrait réconforter mon pauvre compagnon. Heureusement l'église

était close et le curé, sans doute, depuis longtemps endormi.

Je vis alors le docteur s'agenouiller brusquement sur le sol, qu'il se mit à frapper de sa tête égarée. Lorsqu'il se releva, il était pâle et me prit par le bras. Nous revînmes sans mot dire, mais j'étais plus troublé que jamais. Je ne voyais plus où était mon devoir. Que dis-je, mon devoir! Ce qui serait pour lui le moins affreux?

Nous repartîmes à l'aube, laissant l'ingénieur à ses rêves et les enfants de Cali endormis. Le chemin traverse des *cafetales*, des plantations de plus en plus nombreuses : cacao, tabac, bananiers plantés sans ordre sur des pentes abruptes, où les vieux arbres incendiés dressent encore leurs bras noirs. Les caravanes de buffles nous heurtent au passage, chassés à coup de fouet. Le docteur, sans se lasser, reprend la conversation de la veille, celle de toujours : sa vie, sa femme, son amour. Il ne demande rien à la vie si ce n'est le bonheur de celle qu'il aime. Sur ce chemin, dans les nuages du matin que transperçait le soleil, au milieu d'un concert d'oiseaux bleus, jaunes, roux, tourbillonnant au passage de nos chevaux, quelle tristesse que ces confidences!

Le chemin, tantôt dallé, tantôt taillé de marches de boue séchée par le pas des mules, s'en va tout droit vers le sud, sans défaillance. En passant à la Honda, devant l'Ecuador, j'interroge à tout hasard une servante qui balaie la route. Mais personne n'a couché à la posada la nuit dernière.

— Et la nuit avant?

— Deux voyageurs américains et un Allemand.

— Et la nuit précédente?

— Monseigneur l'évêque de Cali et sa suite.

Je regarde le docteur! il est à quelques pas de moi, la tête penchée vers l'encolure de son cheval. Il n'a pas entendu. Heureusement. Que je suis stupide! Est-ce que je ne le savais pas déjà?

— Demain soir, il saura tout, pensai-je.

Dans cet enchevêtrement de montagnes, nous suivons sagement les crêtes, apercevant à quelque cinquante milles de distance les villes que nous avions traversées, celles que nous allions atteindre. C'est ainsi que ce jour-là, vers six heures, nous aperçûmes dans le ciel une ville blanche, au sommet

d'une montagne verte. Nous mîmes sept heures à gagner une autre cime qui nous en séparait encore, puis, durant une étape, nous perdîmes de vue cette apparition romantique. Ce ne fut que le lendemain soir, sous un ciel de cendre, que nous abordâmes enfin le plateau où régnait la ville.

Au milieu de ce paysage si vaste, à l'échelle de l'Asie, uniformément vert, presque pas de traces humaines. De distance en distance, à longueur d'étape, un pauvre estanco au bord du chemin avec l'inévitable abreuvoir, l'abri de roseaux pour les mules, la balustrade verte où attacher les chevaux. Au loin, très loin, comme je l'ai dit, la traînée blanche d'une petite ville au nom syrien, palestinien : Salamina, Neira... Parfois, nous traversons des forêts touffues, enchevêtrées par les siècles, que le chemin coupe comme d'un trait de couteau, forêts garnissant des montagnes entières et parfois d'immenses pâturages aussi vastes que des montagnes. Sous les grands arbres, qui tamisent la chaleur à perte de vue, s'alignent les caféiers, tout vernis de baies écarlates.

Vers le soir, sur sa crête ourlée de mauve, Aguadas se rapproche. Le docteur devient plus taciturne. Plus qu'une étape.

Nous descendons à pic dans un ravin. Les mules butent sur la pointe des rochers, usés par tant de caravanes. Autour de nous, une montagne déserte, écrasante, mais, au fond du ravin, à l'entrée du pont couvert, un groupe attend. Une dizaine de notables sans doute, venus à la rencontre de quelque grand homme. Mon compagnon tressaille. Il s'arrête pour rajuster le col de sa chemise, se brosse du revers de la main très soigneusement et, rallumant un cigare, presse sa monture. Mais nous passons sans encombre. Ce n'était pas pour nous.

Nous sommes seuls maintenant devant la porte de l'hôtel. Toute l'agitation de la vie s'apaise dans le soir sombre et triste. Dans la grande salle fruste, décorée d'horaires de bateaux, toutes les tables se touchent. Animation des soirs de marchés. Nous avons beaucoup de peine à nous faire servir. Autour de ce patio enfumé, que la brise des Andes n'arrive pas à assainir, de petites portes ouvrent sur des chambres basses, dont quelques-unes sont sans air.

Nous dînons tristement de plats froids. Le service est interminable. Puis les gens du voisinage nous ayant quittés,

nous demeurons seuls, tandis qu'un piano joue quelque *shimmy*. Un papillon tourne autour de la lampe. Les palmiers sont immobiles contre les étoiles, comme peints sur une toile de Noël. Parfois, tout à coup, le vent les secoue un instant. Une palme tombe, l'ouragan mugit dans le ciel étoilé, puis tout se calme, se tait.

La nuit fuit. Dans la chambre sordide, nous nous asseyons sur le lit de fer, les bagages éparpillés autour de nous. Pablo Escobar regarde ses pauvres valises fatiguées, enveloppées de papier huilé, il en ouvre une au hasard et une foule de choses hétéroclites s'en échappe. D'entre les plis d'un pyjama vert, il retire quelques photographies.

Portrait d'une enfant dans un jardin espagnol, celui d'une jeune fille en mantille (comme elle est devenue belle, un long regard insaisissable, chaud comme un feu !).

Portrait d'une jeune femme habillée à l'européenne, avec les cheveux bouffants de l'époque et le décolleté en pointe. Portraits que je touche à la hâte, un peu furtivement, comme un coupable. Je voudrais la mieux connaître et je ne peux rien saisir de cette fatale beauté si ce n'est une sorte de lassitude et d'indifférence, d'appétit, d'excès dans le désir et dans l'attente.

Elle a beau sourire, paraître indulgente, quel feu secret couve dans ces poses raidies ou familières ? Il ne dit rien, me laisse lentement conclure impitoyablement, comme un accusé attend la sentence du juge, mais je ne dis rien, je n'ose rien lui dire pour être plus près de lui tout à l'heure, ce soir, quand il saura. Je les lui tends une à une, fuyant son regard inquisiteur.

— N'est-ce pas ? dit-il, comme s'il cherchait non une approbation ou un blâme, mais une parole qui le libère de ses craintes.

Pendant quelques instants, il demeura perdu dans une rêverie sans joie, puis il sema sur le lit avec un soupir toutes les photographies qu'il gardait encore. Enfin, il en trouva une.

— Mes filles.

Déjà, hélas ! comme leur mère. Uribe n'avait pas menti.

— Je compte toujours sur vous ce soir, ajouta-t-il. Vous les verrez.

Un brouillard passa devant mes yeux. Je détournai la tête.

A l'heure du départ, dans la nuit silencieuse et glacée, où l'on entendait seulement se répondre les cris des coqs, il me parut méconnaissable, j'avais pitié de lui, mais que pouvais-je? Il ne m'appartenait pas encore de me pencher sur son secret.

Durant cette dernière étape il ne parla pas, ne se retourna pas, mais pressa sa bête sans fin, à mesure que l'on se rapprochait du but. Vers six heures, le terrain étant propice, nous prîmes le trot, puis le galop et traversâmes ainsi, à tombeau ouvert, le dernier pont où les planches se soulevèrent en craquant.

Quelques instants plus tard, la dernière pente escaladée au galop, nous nous arrêtions devant la barrière de bois d'un jardin invisible.

La maison était silencieuse. La nuit tombait. Après avoir traversé quelques allées pleines de parfums tropicaux, nous arrivâmes devant la véranda, dont les piliers de bois étaient garnis d'une multitude de plantes grimpantes. Mon compagnon mit sans mot dire la clef dans la serrure.

— Les domestiques ont dû partir, murmura-t-il.

Nous entrâmes et, sans me donner aucune explication, il me conduisit à travers le patio tiède, orné encore de fougères chevelues, dans la chambre qu'il me destinait, posa la bougie qu'il avait allumée en entrant sur un guéridon et, ouvrant un coffre, en tira deux draps qu'il me donna.

Mon péon errant dans la cour déserte, il le conduisit à l'écurie et revint vers moi.

— Il y a un imprévu, me dit-il en tremblant, ma femme a dû s'absenter. Elle n'est pas là pour vous recevoir.

Il semblait à bout de souffle.

— Vous êtes chez vous. Je ne sais pas si je pourrai vous voir demain avant votre départ; mais nous nous reverrons à votre retour. Alors elles seront là. *Buenas noches.*

Il ne me dit pas d'autre adieu. J'entendis des pas précipités dans le patio. Je me penchai. Une ombre fuyait entre les piliers.

Je fus éveillé le lendemain, à quatre heures, par mon péon. Il fallait se mettre en route. Des étoiles glacées scintillaient

dans un firmament de velours transparent comme du cristal noir. Je m'approchai de la fenêtre, la rue dallée descendait en pente raide vers la vallée et malgré la distance, dans la limpidité de la nuit, j'entendis mugir le torrent. Quelle solitude !

La pièce où j'avais dormi m'était inconnue. Je n'avais pas eu le temps encore de l'examiner. Au moment de la quitter pour toujours, l'idée me vint d'en faire le tour. J'allumai des bougies.

Soudain, j'aperçus bien en évidence, sur un coin du bureau, une enveloppe blanche non cachetée. Un pressentiment me la fit ouvrir.

Isabelle Escobar annonçait à son mari qu'ignorant le temps de son absence, elle avait résolu de se rendre à Cali, avec ses filles, chez une amie.

Un immense sentiment de joie gonfla ma poitrine, comme s'il se fût agi de mon propre bonheur. Sans prendre la peine de remettre la lettre dans son enveloppe, comme si toute convenance entre nous eût été désormais abolie et que le temps perdu fût inexorable, je me précipitai vers la porte. Dans le couloir sombre, à peine éclairé par le reflet de ma bougie, j'appelai : « Pablo, Pablo... », avec une sorte d'acharnement et de désespoir.

Rien ne me répondait. Le péon s'agitait dans la cour. Les mules frappaient le sol de leurs fers. Je criai, j'ouvris des portes au hasard, mais dus me convaincre bientôt que la maison était vide.

Vaincu, je revins jusqu'à la chambre où j'avais passé la nuit, j'écrivis quelques mots à la hâte que je laissai avec la lettre, ne faisant aucune allusion aux confidences du prêtre. Tout se bornait à un malentendu. Que de drames n'ont pas d'autre cause ! Lui souhaitant un bon retour dans sa maison, je lui promettais de revenir.

Le temps pressait. La Croix du Sud était déjà versée sur la terre. Nous descendîmes lentement, dans l'obscurité, les premières pentes de la ville. Et bientôt nous entendîmes à nos pieds le bruit du torrent et dans la pénombre qu'éclairait la faible lueur des étoiles que l'aube avivait, j'aperçus le pont étroit et ses planches mal ajustées. Quel souvenir me revint

des transes de mon compagnon de route et de sa terreur de trouver la mort! N'était-ce pas déjà un pressentiment?

A ce moment, et comme il posait le pied sur le pont branlant, mon cheval fit un brusque écart. Son hennissement au milieu du bruit des eaux me fit tressaillir. Ses oreilles s'étaient dressées. Il me sembla apercevoir quelques lanternes au fond du ravin.

Lorsque j'arrivai à Manizales deux jours plus tard, ce fut pour apprendre le fatal accident survenu au docteur Pablo Escobar. Il était mort, sur le coup. Au cri qu'il avait poussé, les péons d'une hacienda voisine avaient exploré le torrent, retrouvé son corps. Ainsi s'expliquaient la terreur de ma monture, les lumières que j'avais aperçues.

Je ne sus jamais le mot de l'énigme. Isabelle s'était-elle enfuie avec ses filles pour ne plus revenir? Ou n'était-ce là qu'une explicable absence? Don Pablo, mon malheureux compagnon, affolé par la vue de sa maison vide, s'était-il suicidé? Ou bien avait-il simplement glissé avec sa monture? Toutes ces suppositions s'agitèrent dans mon esprit durant mon séjour en Colombie et je ne pus en détourner ma pensée.

Quelques semaines plus tard, repassant par Salamina, l'idée me vint d'aller jusqu'au cimetière. C'était une immense croupe nue, à quelque distance de la ville, un petit carré de tombes sans clôture qu'ombrageait (ce n'est qu'une image) un Christ en bois démesuré, à la mode espagnole, peint des couleurs imaginaires de la vie, sa nudité voilée d'un drap véritable.

Le hasard aidant, je trouvai facilement une tombe plus fraîche et lus avec surprise le véritable nom du malheureux venu de si loin mourir là.

Un court instant, car mon étape était longue, je songeai avec émotion à ce compagnon que le sort m'avait donné à l'improviste (dans quel but?... tout a un but dans l'existence des hommes), à son amour de la vie, à toutes ses misères, à vous, à moi, à nos échecs, nos rêves avortés, même les plus légitimes et les plus simples... J'avais hâte de m'en aller.

Comme je sortais mélancoliquement de ce champ du souvenir, sans d'autres murailles que celles du vent et du soleil,

pour rejoindre ma jument et mes mules arrêtées à l'ombre d'un rocher, une mince ligne d'ombre me barra le chemin.

Instinctivement, je levai les yeux.

Sur son bois mal équarri, le misérable Christ provisoire étendait sur les Andes ses bras éternels.

Le ciel était d'une pureté infinie.

— Heureusement, pensai-je, il y a Dieu.

FÉLIX DE CHAZOURNES

LA RENAISSANCE DE L'HIPPOCRATISME

On parle beaucoup d'une renaissance de l'hippocratisme, et ce ne sont pas seulement les médecins qui en parlent : les gens en bonne santé n'oublient pas qu'étant candidats à la maladie, ils sont justiciables de la médecine, et comme nul ne reste indifférent à ses propres misères, chacun veut dire son mot là-dessus, même s'il ignore tout du sujet. J'ai entendu ce propos : « En plein xxe siècle, un retour à Hippocrate, un retour en arrière de quelque deux mille quatre cents ans ? Impossible, voyons ! Après Claude Bernard, après Pasteur, après tant de découvertes qui ont, en quelques décades, transformé, enrichi l'art de guérir beaucoup plus que les efforts de tous les savants des vingt siècles précédents, un progrès de cette sorte, c'est une régression ! » Et, bien entendu, on parle de la mode changeante — la mode dont la thérapeutique aussi bien que les vêtements suit les caprices. On répète la boutade : « Hâtez-vous de prendre telle drogue tandis qu'elle guérit ! » Car la thérapeutique est une science — ou un art — qui inspire tout à la fois un grand scepticisme et un grand respect. Ceux qui plaisantent et font les esprits forts gardent en eux-mêmes un peu de terreur, et les plus incrédules ont bien leurs petites superstitions...

Un retour à Hippocrate ? Et pourquoi donc ? Ou pourquoi pas ?

Entendons-nous : il serait évidemment absurde d'oublier demain ce que nous avons appris depuis que le bon maître

de Cos a quitté ce monde. Avouons que ses connaissances en anatomie, en physiologie, en pathologie, étaient rudimentaires. Ajoutons que les Grecs, et lui comme tous ses compatriotes et tous ses contemporains, merveilleux raisonneurs, souffraient de ce défaut qui les portait à combler le vide de leurs connaissances par d'ingénieuses, de trop ingénieuses hypothèses. La « science » antique est souvent un roman. On croyait et on enseignait au temps d'Hippocrate que les artères dont le rôle était analogue à celui de la trachée et des bronches servaient à la circulation du *pneuma*, l'esprit que le cœur, en se contractant, envoie dans les différentes partie du corps ; on croyait à l'existence de quatre humeurs cardinales : le phlegme, sécrété par le cerveau ; le sang ; la bile ; l'atrabile. Et de l'équilibre des humeurs résulte la santé. La rupture de cet équilibre (rapport de leur température, de leur force, de leur quantité) détermine la maladie : « Quand l'un de ces éléments s'isole et n'obéit plus à la loi générale, non seulement la partie du corps qu'il a quittée devient malade, mais encore la partie où il se répand est douloureuse. Une évacuation excessive des humeurs cause un malaise. Si elle se fait à l'intérieur, cette *métastase* (déplacement, séparation, émigration) est cause d'une double souffrance, l'une à l'endroit abandonné, l'autre à l'endroit où les humeurs se sont portées ».

Nous avons gardé beaucoup de mots empruntés à l'ancienne médecine ; nous parlons encore de métastase, d'abcès métastatiques ; nous avons restreint en le précisant le sens des mots anciens. Et c'est là d'ailleurs un danger pour qui veut lire les textes : nous sommes enclins à prêter aux anciens nos idées propres : le double sens des mots favorise le faux sens des phrases et il nous faut réfléchir, il nous faut oublier les acquisitions successives pour nous replacer au temps où le cerveau était pour les anatomistes une sorte d'éponge destinée à absorber l'excès des humeurs ; où, pour faire exactement correspondre la physiologie à la physique des quatre éléments, on inventa les quatre humeurs et les quatre tempéraments, selon que prédominait dans l'organisme telle ou telle humeur. Il n'y eut jamais de construction plus ingénieuse, plus complète, plus symétrique et il n'y en eut jamais de mieux ordonnée. La médecine a vécu pendant vingt siècles de ces théories,

fort éloignées de la vérité, et que l'observation ruinait petit à petit. Mais il y avait des médecins pour faire rentrer les observations nouvelles dans le cadre des prétendues lois. Et il y avait beaucoup plus de ressemblance entre un médecin du Grand Siècle et un médecin du temps de Périclès qu'entre Guy Patin et Claude Bernard.

Il est donc bien évident que si les mots « renaissance de l'hippocratisme » signifiaient purement le retour à ces croyances, il n'y aurait qu'à hausser les épaules et à regarder comme fou quiconque tiendrait de tels propos. Remarquons en passant que nous voyons tous les jours les charlatans exploiter avec profit des croyances pareillement absurdes et non moins dangereuses. Il existe des sectes, principalement sur le nouveau continent, qui professent des idées médicales aussi étranges. Chacun est libre de croire ou de nier; mais en dépit de cette liberté, le bon sens et l'observation appuyée sur le bon sens construisent la science. Il a cependant fallu beaucoup de combats pour faire admettre aux médecins la découverte de Harvey; elle ne date que de 1628; Laennec n'a inventé l'auscultation qu'en 1815. Claude Bernard et Pasteur sont d'hier... En vérité la médecine est très jeune encore, bien qu'elle ait son origine aux premiers âges de l'humanité, et bien qu'elle ait commencé dès qu'un être s'est efforcé de soulager son frère malade ou blessé.

Mais ceci nous fait toucher le double caractère de la médecine, art et science tout ensemble. La science médicale est toute récente. L'art médical est vieux comme l'humanité. Entre la science médicale et l'art médical il y a la clinique, trait d'union essentiel et que tout récemment le professeur Émile Sergent, dans un article, qualifiait si justement d'*art scientifique*.

Or Hippocrate a été un admirable clinicien.

Qu'il ait ignoré ce que nous savons — et comment lui en faire grief, — ne l'a pas empêché d'observer les malades avec un soin, une application et une intelligence si lucides que ses conclusions, tant qu'il s'agit de faits cliniques, nous étonnent encore par leur profondeur. Il a possédé ce que l'on pourrait appeler les vertus médicales à un si haut degré qu'elles lui ont tenu lieu de science. Et la première de ces vertus,

c'est la prudence. Prudence du raisonnement et prudence des gestes, de l'action : il n'avance que pas à pas. Il amasse les observations, les compare, établit une hiérarchie judicieuse des faits avant de tirer une conclusion, avant d'élever le particulier au général. Il sait éliminer les causes d'erreur. Il établit la méthode, cette discipline d'esprit sans laquelle on s'égare si loin du but à mesure qu'on avance. Il est en toutes choses comparable à Claude Bernard qui ne viendra rénover la médecine que vingt-trois siècles après lui, par la même méthode expérimentale.

Rigueur des principes scientifiques et rigueur des principes éthiques : sa morale professionnelle est aussi ferme que sa discipline scientifique. Celle-ci repose tout entière sur l'observation ; celle-là repose sur le respect de son art. Il est, à l'égal de son contemporain Socrate, un des grands maîtres de l'esprit humain.

●

Il a été prudent, et bien qu'il ait rédigé ses *Aphorismes* (mot à mot : ce qui sépare et détermine), bien qu'il ait su affirmer chaque fois que l'observation lui donnait la certitude, il a su douter ; en un temps et dans un pays où l'esprit de système fermait volontiers les yeux à la vérité, Hippocrate a fait à peu près, lui aussi, table rase avant d'édifier son œuvre. Il n'a retenu des hypothèses pythagoriciennes et des idées d'Empédocle que ce qui lui semblait à la fois le plus clair et le mieux démontré. Avant Nietzsche, il a estimé que la grandeur de l'esprit se mesurait à son pouvoir de supporter l'incertitude ; mais la tâche assignée au philosophe et au médecin (les deux mots sont pour lui synonymes), c'est de travailler à réduire cette incertitude, étendue si loin à la frontière de la connaissance.

Il a fait cette découverte essentielle que l'homme n'est pas un être isolé et qu'il lui faut s'adapter, s'accommoder perpétuellement aux « choses du dehors », aux *milieux*. Et voilà un premier point qu'il faut retenir.

Hippocrate n'est pas *animiste* comme le sera Stahl, qui, après Aristote, considère l'âme comme la cause première, non seulement des faits psychologiques, mais encore des faits

vitaux, physiologiques et pathologiques ; il n'est pas *mécaniste*, comme le sera Descartes après Démocrite et Épicure, ni exactement *vitaliste* comme le sera Van Helmont. On dispute encore et on disputera longtemps de ce qu'il fut ou ne fut pas. Il y a toute une exégèse hippocratique comme il y a une critique homérique : beaucoup d'écrits qui furent réunis aux ouvrages d'Hippocrate ont été rédigés par ses élèves. Mais comme le fait remarquer l'un de ses plus récents commentateurs, le docteur Gaston Baissette (dans *l'Histoire générale de la Médecine*, du professeur Laignel-Lavastine), Hippocrate, grand maître, est entouré de collaborateurs ; il serait bien difficile de nos jours de reconnaître dans un article médical la part du maître et celle de son interne. N'empêche que sous les contradictions inévitables en un pareil amas de documents et de travaux, on trouve dans les écrits hippocratiques une unité réelle, et qu'on en peut dégager les grands principes, l'hippocratisme.

Il a montré d'abord que la médecine n'était pas une science isolée, pas plus que chaque organe n'est, dans le corps, indépendant du corps lui-même. Et le docteur Baissette peut dire : « il serait facile de démontrer que jamais une doctrine physiologique n'a pu être en contradiction avec la méthode hippocratique ».

Il a établi que « la nature est le principe des réactions qui s'accomplissent dans les maladies et les passions, pour la sauvegarde de la santé, pour la guérison des maladies, même lorsque la volonté s'y refuse. La nature est le médecin des maladies. La nature trouve pour elle-même les voies et les moyens, non par intelligence... Le principe qui préside au gouvernement de l'organisme est le même qui règle l'univers ». D'où il déduit : « Le médecin est le serviteur et l'interprète de la nature. »

Et voilà pourquoi il n'est pas absurde, en plein xxe siècle, de parler d'un « retour à Hippocrate ».

●

Le danger, c'est, par abus, d'en venir à un fatalisme qui serait la négation même de la médecine, à un scepticisme qui aboutirait à se croiser les bras et à regarder le malade mourir

en respectant une hémorragie ou en attendant qu'une obstruction intestinale guérisse toute seule.

Mais ce serait tout le contraire de la méthode hippocratique.

Si le premier principe est bien *non nocere* — ne pas nuire, respecter la nature, le second est d'agir en aidant la nature à retrouver son équilibre, à rétablir la santé. Ne rien faire qui nuise n'est pas ne rien faire du tout. Le médecin a pour premier devoir de connaître les limites de son savoir — et, par conséquent, de ne pas se prendre pour un thaumaturge. Il doutera de sa puissance, et d'autant mieux qu'il saura bien que son art est borné ; *vita brevis, ars longa, judicium difficile, occasio fugitiva.*

Ceci, cet admirable précepte dont les siècles n'ébranlent pas la solidité, c'est le fondement de la médecine hippocratique. Il donne à la clinique — art scientifique et tout entier fait d'observation — le premier rang ; Hippocrate prononce le divorce de la médecine et de la magie ; il n'y a point place, en clinique, pour le surnaturel, et si les voies que suit la nature demeurent souvent mystérieuses, c'est que notre entendement est borné et ne les découvre pas encore.

Cette haute sagesse supplée au défaut de connaissances d'Hippocrate, à l'insuffisance de ses moyens d'investigation. Il ne dispose guère que de ses sens : vue, odorat, tact, ouïe. Il les exerce ; il observe et ne se fie qu'à l'expérience. Aussi ses déductions demeurent-elles pénétrantes, et nombre de ses aphorismes valent aujourd'hui comme au jour où les écrivit ce médecin qui, pourtant, confondait tendons et nerfs. Sa méthode d'observation est encore celle que nous employons aujourd'hui : il recherche les antécédents héréditaires et les antécédents personnels, les commémoratifs, les circonstances. Il sait qu'il n'y a pas de maladies-types ; il réagit contre ceux qui ont de la médecine une vue abstraite, théorique et « s'égarent en voulant dénombrer, partager les maladies en espèces, et sous prétexte que deux affections semblables ne sont pas absolument identiques, leur imposent deux noms différents ». Il sait, comme on dira plus tard, que le médecin ne voit pas des maladies, mais des malades et que chaque homme se comporte dans la maladie d'une manière qui lui est propre et

qui est subordonnée à son tempérament, à ses antécédents.

Il sait tenir compte des races, des conditions locales, des climats. Il a relevé comment un caractère acquis pouvait, dans certaines conditions sans cesse renouvelées, devenir héréditaire. De quelque chose qu'il s'occupe, il reste tout près de la nature, car il observe toujours avant de raisonner. Il voit comment se propagent les épidémies. Il note l'influence des perturbations sur leur développement et leur marche. Chose singulière : on a oublié — sinon nié — certains faits qu'il avait mis en lumière, et puis les observateurs modernes les ont, de nouveau, tenus pour vrais. Ainsi un récent travail de Tchijevsky, étudiant les rapports des épidémies avec les perturbations électromagnétiques, remet en honneur — *mutatis mutandis* — une théorie hippocratique. Dans son livre *De la médecine antique*, il a écrit : « Les découvertes d'autrefois doivent servir de base aux découvertes qui doivent être faites dans l'avenir », affirmant ainsi la continuité de l'effort des chercheurs et l'unité de la science dans le progrès.

●

Retour à Hippocrate. Soit, mais ce retour est-il opportun? Avons-nous besoin de nous rafraîchir à ces sources lointaines? — étant bien entendu que c'est l'esprit, la méthode, que nous recherchons, et non pas la lettre des écrits hippocratiques.

Comme il est d'usage en certains pays de placer sur les murs, en des endroits bien apparents, les préceptes de la morale évangélique dont on ne saurait trop rappeler l'emploi quotidien, de même il y a des aphorismes hippocratiques dont les médecins de tous les temps trouvent l'application constante. La médecine, depuis Claude Bernard et Pasteur, tend chaque jour davantage à devenir scientifique. C'est une évolution nécessaire, mais non sans péril quand le médecin oublie que cette science, comme toute science biologique, n'est point une science exacte, et qu'en définitive le laboratoire, comme on dit, (c'est-à-dire l'ensemble des connaissances physiques, chimiques et biologiques et des procédés thérapeutiques qui en découlent) n'est pas toute la médecine. La clinique, c'est-à-

dire la médecine au lit du malade, l'observation directe du patient, reste l'essentiel — comme au temps d'Hippocrate. Le laboratoire n'est et ne sera jamais que l'auxiliaire du clinicien. Son rôle peut s'étendre, mais il ne sera jamais la principale affaire. En d'autres termes, l'acte médical demeurera toujours, comme l'a dit Georges Duhamel, un acte singulier, et ce sera, en dernière analyse, l'esprit du médecin qui interprétera les symptômes, les renseignements fournis par le laboratoire et qui décidera.

Il fut un temps qui n'est pas loin où les malades semblaient concevoir le rôle du médecin à peu près comme la fonction d'un appareil distributeur. On paie le prix convenu et on reçoit une ordonnance qui doit guérir le mal. Pas de nuances, pas de difficultés : un remède pour chaque cas, pilules ou potion. L'esprit du médecin devait apparaître à ces braves gens comme une série de compartiments étiquetés chacun par le nom d'une maladie. Les symptômes permettant le diagnostic, le diagnostic commande le traitement. Point de place pour le doute. Et cependant, s'il est un art dont la pratique exige la réflexion (y a-t-il réflexion sans qu'il y ait doute, sans qu'il y ait choix entre plusieurs hypothèses ?), s'il est une science dont les applications exigent qu'on les subordonne, qu'on les dose selon des cas particuliers infiniment variables, n'est-ce pas la médecine ?

Rien de rigide, rien de certain ici, au moins dans le domaine de la thérapeutique. Et c'est pourquoi on a vu se développer parmi les médecins le scepticisme thérapeutique qui faisait de l'expectation le grand remède. Trousseau raconte qu'à la fin de sa carrière et comme il se sentait las, il quitta la chaire de clinique médicale pour reprendre l'enseignement de la thérapeutique par lequel il avait débuté. « Je fus, écrit-il, si étrangement surpris de guérir si facilement des maladies par diverses médications que j'appliquais à la *phlegmatia alba dolens*, que je finis par me demander si un aussi grand bonheur ne tenait pas à ce que la maladie avait peu de gravité. En conséquence, l'année suivante, je me suis mis à faire de la médecine d'expectation ; je dois confesser ici que mes malades guérissaient plus vite et mieux ; car ils n'eurent pas à guérir de la thérapeutique mise en œuvre, thérapeutique

qui était quelquefois violente, périlleuse, et entraînait une faiblesse que les malades avaient quelque peine à surmonter... Rester immobile devant l'affection du malade et la douleur de la famille serait une cruauté de la part du médecin ; ce pourrait être quelquefois aussi un danger pour lui. C'est ainsi que, malgré lui, le médecin se laisse aller à prescrire des remèdes. Je ne m'en plains pas si ce médecin fait, en définitive, de la médecine de consolation... Mais si ce médecin donne un remède et que, le malade étant guéri, trois ou quatre jours après, il attribue à ce remède la guérison à laquelle le remède n'a pas pris part, voilà ce dont je me plains. »

M. Auguste Lumière, dans un remarquable livre sur *les Horizons de la Médecine* — et qui rénove le vieux conflit des *humoristes* et des *solidistes* en apportant aux premiers des arguments fournis par les découvertes les plus récentes sur la théorie colloïdale — fait remonter à cette phrase de Trousseau la « vague de pessimisme » thérapeutique qui « déferla sur l'esprit des médecins » vers la fin du XIXe siècle. Mais à cette vague de scepticisme thérapeutique succéda bientôt une vague d'enthousiasme pour les méthodes issues des travaux de Pasteur — sérothérapie, vaccinothérapie — et pour les agents physiques. Le « laboratoire » triompha en thérapeutique comme en clinique. Ces conflits ne furent pas sans jeter quelque désarroi parmi les médecins ; des découvertes comme celles de Bordet-Wassermann et d'Erlich, l'entrée dans la thérapeutique des arséno-benzènes, achevèrent de dérouter ceux qui regardaient comme intangibles des connaissances jusqu'alors indiscutées. Reprenant le mot de Cushing — la médecine est à la croisée des chemins — M. Auguste Lumière redoutait qu'elle continuât « de se disperser dans les détails pour aboutir à une impasse ». C'est que nous vivons en un temps où la diversité des connaissances et la spécialisation à outrance, favorables aux travaux d'analyse, ne laissent guère place aux synthèses permettant de s'élever assez haut pour embrasser un horizon plus étendu — et découvrir ce qui reste caché aux observateurs dont le champ est plus limité.

Faut-il voir dans ce désarroi la cause de faveur croissante de l'homéopathie? Naguère encore, l'homéopathie était regardée par la médecine officielle, allopathique, comme une espèce

de charlatanisme (ou presque). Aujourd'hui, beaucoup de médecins, qui ne sont point des homéopathes, regardent les disciples d'Hahnemann comme des sortes de précurseurs qui les ont devancés sur le chemin du « retour à Hippocrate » où eux-mêmes s'engagent. Ils sont vis-à-vis des homéopathes comme les « sympathisants » vis-à-vis des « militants ». Il ne leur manque que la foi, mais ils voient avec sympathie ces confrères dont les prescriptions anodines, les « centièmes dilutions » ne peuvent, au moins, faire aucun mal. *Primum non nocere...* Et comme l'homéopathie demeure, aux yeux du malade et de la famille, une médecine entourée de mystère, la doctrine garde un prestige quasi magique.

●

Récemment le docteur Auguste Colin a fait paraître un livre qui a pour titre *le Retour à Hippocrate.* Il y a dans ce livre, à côté d'un réquisitoire contre la « médecine officielle », le « caporalisme scientifique » et la « cuisine » des concours, un plaidoyer pour la simplicité, pour un retour à la sagesse, fût-ce au mépris d'une certaine science qui n'est que fatras. Livre partial sans doute, mais plein de vérités nécessaires. Depuis Molière, trop de médecins continuent à se payer de mots savants et à faire croire que la science a fait un pas quand elle baptise *krotopodomane* le monsieur qui a la manie de croiser les jambes ou *trémopodomane* celui qui agite sans cesse ses pieds quand il est assis. Et voilà pourquoi votre fille est muette... Le docteur Colin cite ce cri d'alarme du professeur Pierre Mauriac : « J'ai souvent rêvé d'un génie inaccessible aux intrigues, surgissant comme la statue du commandeur dans les salles de rédaction des journaux de médecine et dans les sociétés savantes, déchirant l'article inutile, faisant taire le bavard. Au bout de l'an, la montagne toujours plus haute de la « science médicale » se réduirait à une taupinière. » Hippocrate a dit de même que l'on s'égare en multipliant le nombre des maladies, et en imposant des noms différents à des maladies qui ne diffèrent que par les terrains sur lesquels elles se développent, par les individus qui en sont

atteints. Retour à Hippocrate, retour à la simplicité, à la clarté, à la raison... Oui, retour nécessaire.

A mesure que la science — la vraie — exige des savants de laboratoire une spécialisation plus poussée, cette clarté d'esprit, cette faculté d'embrasser et de comprendre, l'esprit de synthèse, mais fait de prudence et de raison, et qui conclut sans hâte après l'analyse minutieuse et l'observation méthodique, toutes ces qualités dont Hippocrate a donné l'exemple sont plus que jamais nécessaires au médecin. La médecine moderne a ses mythes. L'esprit hippocratique donne au médecin le pouvoir d'abjurer les faux dieux.

RENÉ DUMESNIL

LE MONDE À QUATORZE ANS

Les pages que nous présentons ici sont tirées du journal de la grande romancière suédoise, Selma Lagerlöf, l'illustre auteur de *Nils Holgersson*, *Gösta Berling*, *Jérusalem en Dalécarlie*, *les Liens invisibles*, etc...

A quatorze ans, la jeune Selma commença de tenir un journal... celui précisément que nous publions ici. Nos lecteurs constateront que ce n'est pas seulement une « curiosité littéraire », mais déjà une œuvre étonnante de fraîcheur et de vie. — (N.D.L.R.)

Lundi 20 *janvier* 1873.

Dans le train entre Kil et Laxo.

DIRE qu'Elin Laurell m'a offert pour Noël un cahier de journal ! Il est très, très joli, avec une couverture blanche et le dos bleu, et il est doré sur tranche. C'est presque dommage de s'en servir. Mais Elin dit que non, et que je dois au contraire m'habituer à y noter jour par jour ce qui m'arrive, car, dit-elle, cela me donnera de la satisfaction et me sera utile pendant toute ma vie.

Je ne crois pourtant pas que j'aurais pu me décider à tenir un journal en restant à Morbacka [1], car rien ne s'y passe, surtout à cette époque de l'année : les jours se suivent et se ressemblent. Mais comme il se trouve que je dois aller à Stockholm, j'ai fourré le journal dans ma valise et l'ai emporté en voyage.

1. Propriété des parents de l'auteur.

On est terriblement secoué dans le train, et j'ai les doigts gourds, car il fait froid. Mais tant pis. Le malheur, c'est que je ne sais pas au juste ce qu'on a coutume d'écrire dans un journal.

Il n'y a pas longtemps, j'ai lu *les Filles du Président*, par Fredrika Bremer. C'est presque un journal, du commencement à la fin, mais je ne peux vraiment pas m'exprimer d'une façon aussi raisonnable et aussi savante. Je ne crois d'ailleurs pas que ce soit un vrai journal, je veux dire un journal comme les gens en écrivent quand ils sont seuls, et qu'ils liront tout au plus à quelques amis très intimes.

Si Fredrika Bremer était assise à ma place dans un coin du compartiment avec un crayon en main et le journal devant elle, de quoi parlerait-elle? Eh bien! elle commencerait sans doute par raconter notre départ de la maison ce matin, à Daniel et à moi. Mais ce serait un bien triste début.

Il est vrai qu'Elin Laurell prétend que celui qui veut devenir auteur doit accepter avec gratitude et joie tout ce qui lui arrive. Il doit subir, sans se plaindre, même les choses ennuyeuses et pénibles, car autrement comment saurait-il plus tard décrire ce qu'on ressent quand on est malheureux?

Aussi dois-je peut-être inscrire ici ce que Maya, notre bonne d'enfant, m'a confié ce matin. Il se pourrait que cela me serve plus tard, quand j'aurai l'âge d'écrire des romans.

Autrement je le regretterais, car jusque-là j'avais été si heureuse à l'idée d'aller à Stockholm. Je m'étais beaucoup plu chez mon oncle et ma tante lorsque j'y étais il y a cinq ans, et la gymnastique m'avait fait tant de bien. Puis il était agréable aussi de faire le voyage en compagnie de mon frère Daniel, qui retourne à Upsal après les vacances de Noël. Nous faisons le même chemin jusqu'à Stockholm, et Daniel est si gentil pour moi. Je l'aime beaucoup.

Certes, ce n'était pas amusant de se lever à trois heures du matin, mais il le fallait pour attraper à la gare de Kil le train de Stockholm. Tout le monde à la maison — sauf papa bien entendu — était debout et, en prenant le café, il me semblait que tous les visages autour de la table étaient tristes, mais c'était peut-être dû à l'heure matinale et au froid. J'avais froid et sommeil, moi aussi, mais j'étais gaie quand même

et je bavardais et riais tant, que tante Lovisa a fait la remarque que je ne semblais nullement peinée à l'idée de quitter mon foyer. Le ton dont elle a dit cela indiquait bien qu'elle me reprochait ma gaîté.

— Vous ne trouvez donc pas, ma tante, que j'aurais grand tort de me montrer triste quand papa et maman me paient un aussi coûteux voyage pour guérir ma jambe? ai-je dit.

Mais tante Lovisa n'entend jamais raison; elle a répondu qu'elle était ainsi faite qu'elle ne quittait jamais son foyer sans chagrin. A mes yeux c'était sans doute une bêtise de sa part, a-t-elle ajouté.

Maman, qui ne voulait pas de discussion entre tante Lovisa et moi, s'est levée de table à ce moment, disant qu'il était l'heure de se mettre en route. Avant de partir, je suis allée à la cuisine pour faire mes adieux à la gouvernante et aux domestiques, puisque je devais rester absente jusqu'au printemps. Comme je traversais l'office, j'ai rencontré Maya qui me guettait pour me dire quelques mots.

Elle avait un air si solennel et si mystérieux que j'ai eu peur, mais naturellement je me suis arrêtée pour l'écouter. Elle m'a raconté alors que, l'été dernier, elle avait entendu madame Wallroth de Gordsjœ demander à madame Afzelius s'il était vrai qu'elle avait invité Selma à passer l'hiver chez elle à Stockholm. Et madame Afzelius avait répondu que c'était exact, puis elle avait ajouté : « Il est bien naturel que les Lagerlöf désirent que leur fille puisse aller à l'institut de gymnastique, mais mon mari et moi aurions certes mieux aimé recevoir l'une des autres filles de la maison, car Selma est si maussade et si renfermée. »

Quand Maya m'a fait cette confidence, j'ai senti comme une main qui me serrait le cœur. Je suis restée immobile, ne sachant que répondre.

— Il ne faut pas m'en vouloir parce que je vous le répète, a continué Maya, car c'est pour votre bien. Je tenais à vous avertir pour que vous ne restiez pas dans un coin à bouder, comme vous faites parfois, mais pour que vous soyez aimable quand vous serez à Stockholm. Je trouve que vous êtes la plus gentille de tous les enfants de Morbacka, et je

voudrais que tout le monde pense de même. C'est pour cela que je vous le dis.

Pendant que Maya parlait, je cherchais une réponse écrasante, et je crus avoir trouvé juste ce qu'il fallait :

— Vous ne vous rappelez pas, Maya, ce que dit le catéchisme : « Si tu entends quelque chose de mal, ne le répète pas, car te taire ne te nuira pas. Tu ne le diras à ami ni ennemi ; et tu le garderas pour toi, si tu peux le faire sans scrupule de conscience. »

Là-dessus j'ai tourné le dos à Maya. Au premier moment, je n'ai pas pris trop à cœur cette révélation, car j'étais contente de la façon dont j'avais su riposter, donnant à Maya la leçon que méritait son cancanage.

Mais j'étais loin d'être aussi crâne qu'avant, et en disant adieu à tante Lovisa, je lui ai baisé la main, et je crois qu'elle a compris que c'était en manière d'excuse pour lui avoir donné une réponse déplacée tout à l'heure.

Quand maman m'a fait endosser sa grosse pelisse pour n'avoir pas froid pendant le trajet jusqu'à Kil, j'ai dû lutter contre les larmes qui me montaient aux yeux à l'idée de les quitter, elle et tous ceux qui m'aimaient, pour aller chez des gens qui auraient mieux aimé ne pas me recevoir.

J'ai continué à avoir le cœur douloureusement serré en montant en traîneau, et sans doute souffrirai-je ainsi pendant tout le séjour à Stockholm. Comment vivrai-je jusqu'au printemps ?

Daniel étudie à la Faculté de médecine d'Upsal. Il devrait donc être capable de me venir en aide. Je lui ai demandé ce qu'on fait pour guérir ceux qui souffrent du cœur. Mais Daniel s'est contenté de rire. Il avait trop sommeil, dit-il, pour me répondre. Ce serait pour une autre fois.

Ensuite nous n'avons plus guère parlé jusqu'à Kil, car si je ne suis pas capable d'être une compagne de voyage agréable, du moins je ne voulais pas lui être un embarras et un ennui.

A Kil, nous avons pris des billets de troisième classe, et quand le train est arrivé, on nous a fait monter dans un wagon où il n'y avait personne, mais où régnait une odeur d'eau-de-vie et de sueur et de je ne sais quoi encore. Nous voulions aérer, mais il faisait si froid qu'il a fallu vite remonter la

glace. J'ai dit à Daniel que quand je serai riche, je ne voyagerai plus jamais en troisième. Daniel n'a rien répondu d'abord, mais il s'est tourné vers moi et m'a jeté un regard qui, pour ainsi dire, m'a toisée de la tête aux pieds, puis il a dit tout doucement :

— Je crois bien que tu seras forcée toute ta vie de voyager en troisième.

Je n'ai pu m'empêcher de songer à ce merveilleux récit de la Bible où les mots : Mané, thecel, pharès, vinrent s'inscrire sur le mur, car aujourd'hui on peut dire que j'ai été mesurée, pesée, et jugée trop légère.

Lorsque le train s'est mis en marche, Daniel a ouvert un livre allemand d'anatomie et s'est installé le plus confortablement possible dans un coin, et j'ai tiré de mon sac ce journal. Et depuis ce moment, j'ai déjà rempli cinq pages.

Je commence à croire qu'il est fort utile de tenir un journal, car en levant la tête, je viens de m'apercevoir que nous sommes arrivés à la gare de Laxo. Le temps a passé vite, bien que j'aie le cœur gros, rempli d'une grande peine. Je bénis Elin Laurell.

Dans le train entre Laxo et Katrineholm.

Nous voici de nouveau installés dans nos coins respectifs, Daniel avec son anatomie et moi avec mon journal. Il s'agit maintenant de raconter ce que nous avons fait à Laxo. Ainsi le temps me durera moins.

Quand notre train s'est arrêté à Laxo, Daniel a refermé son bouquin en déclarant que nous allions dîner ici. Nous avions emporté un grand panier de provisions, et j'ai prié Daniel de m'aider à le descendre du filet, mais il n'a pas voulu en entendre parler. Il prétendait que ce n'était pas agréable de manger dans le compartiment. Nous allions entrer au buffet de la station pour prendre quelque chose de chaud.

Je ne demandais pas mieux, bien entendu, et pendant que nous traversions les voies, Daniel m'avertit qu'il fallait manger vite, car il n'y avait que vingt minutes d'arrêt.

Au milieu de la salle du restaurant était dressée une longue

table couverte de toutes sortes de bonnes choses, presque comme pour un dîner de Noël, et le long des murs de petits guéridons avec des chaises invitaient les voyageurs à s'asseoir. Daniel m'a conduite vers une de ces petites tables, et m'a indiqué une chaise, en disant qu'il valait mieux que je prenne place tandis que lui me servirait.

Je trouvais qu'il aurait bien pu me laisser aller me servir moi-même, puisque j'ai quatorze ans. Il y avait un nombre incroyable de bons plats posés sur la grande table, et Daniel ne m'a pas apporté du tout ce que j'aurais voulu, mais je n'osais pas bouger de la place que mon frère m'avait désignée. J'avais peur de faire une bêtise. Il y avait beaucoup de voyageurs, tous pressés, qui se poussaient autour des plats, et pensez donc ! quelqu'un aurait pu me bousculer et renverser une saucière sur moi ! Du coup, Daniel aurait jugé que les quatrièmes seraient assez bonnes pour moi toute ma vie durant.

J'ai mangé deux plats, puis j'ai dit à Daniel que j'avais assez mangé et que je ne voulais pas de dessert. Au fond, ce n'était pas bien vrai, mais j'avais peur de nous mettre en retard. Si on avait manqué le train par ma faute ! Daniel, lui, savourait son dessert bien posément, il s'est même rendu dans la pièce à côté, où le café était servi, et s'en est versé une tasse.

Je voyais les voyageurs quitter le restaurant les uns après les autres et mon inquiétude que le train ne parte sans nous augmentait à chaque instant, mais Daniel ne se pressait nullement. En s'approchant du comptoir pour payer, il marchait si lentement que j'aurais voulu le pousser pour le faire avancer plus vite.

Quand il eut enfin payé, je pensai que nous allions remonter dans le train, mais à ce moment Daniel a rencontré un camarade, étudiant comme lui, et ils se sont mis à causer. On aurait dit qu'il avait complètement oublié l'heure. J'étais sûre et certaine que nous allions voir partir le train sans nous, mais je n'osai rien dire, car alors Daniel, pour se montrer sûr de lui et habitué à voyager, aurait été capable de s'attarder exprès, et nous aurions peut-être dû rester à Laxo jusqu'au lendemain. Toujours est-il qu'il ne bougea pas jusqu'à ce

qu'un employé du chemin de fer vînt annoncer le train pour Stockholm. Alors seulement il m'a fait signe et nous avons fini par sortir du buffet.

A peine installés dans notre compartiment, je me suis aperçue que je n'avais plus mon manchon et j'ai dû dire à mon frère que je l'avais sans doute oublié dans le restaurant. Daniel a sauté immédiatement sur le quai et s'est précipité vers le buffet, et je suis restée seule. J'aime tant mon manchon, car maman l'a fait faire avec la peau de nos propres lapins, et il est blanc, doublé de rose, mais j'ai tout de même regretté d'avoir avoué à Daniel que je l'avais perdu, car qu'est-ce qui serait arrivé si le train était parti avant qu'il l'eût retrouvé? J'entendais l'employé qui longeait le train et claquait les portières, je tremblais à l'idée qu'il ne fermât la nôtre avant le retour de mon frère. Mais au moment où l'employé passait devant notre wagon, Daniel est arrivé en courant. Il tenait mon manchon, mais mon étourderie l'avait rendu si furieux contre moi qu'il me l'a lancé en disant que j'aurais bien pu faire attention à mes affaires.

Maintenant Daniel s'est endormi sur son anatomie, mais je ne dors pas : j'ai de la peine à l'idée que je ne suis pas seulement ennuyeuse et renfermée, mais aussi oublieuse et sotte et peu réussie de toutes les manières.

Je ne peux plus écrire, car à l'arrêt de Katrineholm, l'étudiant que Daniel avait rencontré à Laxo est venu s'installer dans notre compartiment, et il m'est impossible de continuer mon journal quand ils bavardent à côté de moi.

Entre Sœdertelje et Stockholm.

Il faut que je me dépêche d'écrire quelques lignes pour raconter que je ne suis plus triste, pas le moins du monde. Je n'ai plus le cœur gros et je ressens un grand soulagement.

Je sais que nous approchons de Stockholm, mais je n'ai pu écrire avant, car l'étudiant est resté dans notre compartiment jusqu'à notre arrivée ici à Sœdertelje. Alors il s'est levé en disant qu'il lui fallait prendre ses affaires dans son compartiment.

Il y avait sur le quai de la gare, à Sœdertelje, une foule

de vieilles bonnes femmes qui vendaient des sacs de petits gâteaux, une spécialité de la ville. Chacun de mes deux compagnons de voyage m'en a offert un sac, ce qui était bien gentil de leur part, bien que j'aie toujours trouvé ces gâteaux fort secs.

Mais il faut que je me dépêche de noter maintenant ce qui s'est passé depuis que l'étudiant est venu s'installer dans notre compartiment.

Au début, il n'a, bien entendu, causé qu'avec Daniel, mais par la suite Daniel lui a raconté que j'étais sa sœur, que je m'appelais Selma et que j'allais à Stockholm pour y rester jusqu'au printemps.

— Quelle chance vous avez, Selma ! a fait l'étudiant.

Puis il nous a raconté que ses parents étaient des Stockholmiens mais qu'ils habitaient Christiania, ce qui ne les empêchait pas d'aimer la Suède par-dessus tout et de souhaiter que leur fils fût Suédois. Aussi l'avaient-ils fait élever à Stockholm chez des parents. Les deux derniers hivers, il avait étudié à Upsal, mais il avait passé les vacances de Noël chez ses parents à Christiania. Cependant, nulle part, il ne se plaisait autant qu'à Stockholm.

— Vous verrez vous-même, Selma, quand vous y serez ! a-t-il ajouté.

J'ai répondu naturellement que j'avais déjà vécu tout un hiver à Stockholm, il y a cinq ans, de sorte que je connaissais assez bien la ville.

— Il y a cinq ans, dit l'étudiant ; alors vous n'étiez qu'une enfant, à qui on ne montrait pas grand'chose.

— Mais si, dis-je. J'ai vu toute la ville.

L'étudiant semblait aimer énormément Stockholm, car il s'est mis à m'interroger sur ce que j'avais vu et pas vu. A la plupart de ses questions, j'ai pu répondre que je connaissais ce dont il parlait. Il a dit que j'avais une bien bonne mémoire et qu'il était étonnant qu'on m'eût menée voir tant de choses puisque je n'avais alors que neuf ans.

Nous sommes devenus une paire d'amis, l'étudiant et moi, et bientôt il n'a plus causé avec Daniel, mais seulement avec moi, car Daniel n'a fait que traverser Stockholm en se rendant à Upsal ; il ne connaît donc pas la capitale comme moi.

Si Anna ou Hilda Wallroth ou Emma Laurell avaient été à ma place, elles seraient tombées amoureuses de l'étudiant, car il est si beau. Il a des cheveux bruns qui frisent et dont une boucle lui tombe sur le front quand il parle et s'agite. Il a de grands yeux, si sombres que l'on ne peut pas dire de quelle couleur ils sont, mais ils étincellent comme des diamants noirs. Il a un air doux et mélancolique. Je me demande s'il a vu, en entrant dans notre compartiment, que j'étais triste et si c'est pour cela qu'il a commencé à causer avec moi.

Daniel trouvait naturellement qu'il ne valait pas la peine d'écouter ce que je disais. Aussi a-t-il repris son bouquin. Mais je me suis bien aperçue qu'il n'avançait guère dans sa lecture, car parfois il souriait à quelque chose que nous disions.

La confidence que Maya m'avait faite m'est revenue à l'esprit pendant que nous causions, et j'aurais bien voulu qu'elle fût là dans un coin et qu'elle pût m'entendre bavarder et rire avec mon étudiant.

Je me suis dit qu'arrivée à Stockholm, je saurais bien montrer à mon oncle et à ma tante que je n'étais ni ennuyeuse ni renfermée. Pourquoi ne causerais-je pas avec eux, gaîment et franchement, comme avec cet étudiant? Lui, du moins, ne me trouvait pas ennuyeuse, et Daniel non plus, d'ailleurs, puisqu'il riait derrière son gros livre.

Nous avons eu le temps de parler de bien d'autres choses que de Stockholm, l'étudiant et moi, avant d'arriver à Sœdertelje. Je m'entretenais avec lui sans aucune contrainte et nous avions les mêmes idées sur une foule de choses. Je n'avais pas du tout peur de dire exactement ce que je pensais.

Lorsqu'il nous a quittés à Sœdertelje, il a laissé un vide étrange et pourtant j'étais tout à fait heureuse. Mon découragement s'était dissipé. La tête me tournait aussi un peu, elle le fait encore en ce moment.

Mais voici Daniel qui se lève et dit que nous arrivons. Et là-bas, sur le quai, notre tante et notre oncle nous attendent.

Le soir, tard, dans la chambre d'enfants chez mon oncle.

C'était bien aimable à l'oncle Oriel et à la tante Georgina de venir nous chercher à la gare. Je sais bien que maintenant la gare ne se trouve plus, comme il y a cinq ans, au fin fond du Sœder, mais tout à côté de Klara Strandgata, où ils demeurent, mais quand même...

Ils avaient l'air très gais ; ils nous demandèrent comment s'était passé le voyage, si nous étions fatigués, comment on allait à Morbacka ; en somme, ils ne paraissaient nullement ennuyés de me recevoir.

Mais je dois avouer que, malgré mes résolutions et mon courage de tout à l'heure dans le train, je n'ai pu m'empêcher de songer aux ragots de Maya. Et au contraire de ce qu'avait cru Maya en me rapportant la conversation dans le jardin, ce souvenir m'a rendue complètement muette.

Heureusement Daniel était là, et il a bavardé à ma place. Il n'a pas oublié de transmettre à l'oncle Oriel et à la tante Georgina les bons souvenirs de nos parents ; il a raconté qu'il avait trouvé bien agréable de pouvoir se reposer et faire la grasse matinée pendant les fêtes, qu'on avait eu de la belle neige pendant tout le temps et de grands dîners à Gordsjœ, à Eriksberg et à Morbacka.

J'admire Daniel qui sait être aussi calme et aussi à son aise dans toutes les circonstances, mais c'est sa nature, et c'est pourquoi tout le monde l'aime.

Nous n'avions que quelques pas à faire pour nous trouver devant la maison de l'oncle Oriel, et j'en étais bien contente, car nous étions debout depuis trois heures du matin. Dès que la porte s'est ouverte, madame Blomkvist, la concierge, a écarté le petit rideau rouge de sa loge et nous a lancé un regard si sévère et si scrutateur qu'elle semblait nous prendre pour des malfaiteurs venus pour voler l'argenterie du duc d'Otrante, le propriétaire. J'ai reconnu la madame Blomkvist au rideau rouge et aux regards soupçonneux de mon premier séjour ici, et c'était bien amusant de constater qu'elle n'avait pas changé.

Nous sommes montés et entrés dans l'antichambre ; j'ai

reconnu tout de suite le porte-manteau, la planche aux chapeaux et le casier pour les caoutchoucs, qu'on m'avait indiqués il y a cinq ans ; après avoir placé mes affaires aux mêmes endroits qu'autrefois, je me suis sentie immédiatement moins dépaysée.

Dans l'appartement je me suis retrouvée aussi, bien que tout me paraisse plus élégant et plus grand que je ne me le rappelais.

Par l'antichambre on entre dans la salle à manger, après la salle à manger il y a le salon, après le salon, la chambre à coucher, et après c'est la chambre d'enfants. De l'autre côté de la salle à manger se trouve le bureau de mon oncle, et derrière l'antichambre, la cuisine, la chambre des bonnes, l'office et des cabinets de débarras. Ma tante et mon oncle ont vraiment un bel appartement, et je serais bien difficile si je ne me plaisais pas ici. Les parquets du salon, de la chambre à coucher et du bureau de mon oncle sont entièrement couverts de tapis, et sur les murs sont accrochées de jolies peintures à l'huile. Les papiers des murs ne sont nulle part déchirés ni passés, les rideaux sont raides et lisses comme si on les avait posés la veille, et les plafonds sont de plâtre avec de riches ornements. Les livres sont rangés dans des bibliothèques en acajou, bien cirées, et dans le salon il y a une étagère-vitrine remplie de bonshommes en porcelaine très drôles. Oui, c'est magnifique ici.

Si seulement je pouvais m'empêcher de penser à une maison où il n'y a sur les murs d'autres tableaux que « pêcheurs avec des torches » et « un piétiste trouble la joie d'un banquet », que nous avons reçus en primes de la *Revue des Familles* et de *Jadis et Maintenant!* Les objets en porcelaine sont placés sur de simples planches en encoignure, les papiers de tenture y sont tout décolorés, et par terre il n'y a que des tapis en lisière, tissés à la maison.

Mais que Dieu ait donc pitié de moi, pauvre enfant, qui ne reverrai ces tentures passées et ces tapis en lisière que dans six longs mois !

Aussitôt après le thé du souper, tante Georgina nous a dit à Daniel et à moi d'aller nous coucher, puisque nous avions voyagé toute la journée. Et nous ne nous sommes pas fait prier.

On avait dressé un lit pour Daniel dans le bureau de notre oncle, et je couche sur le petit canapé contourné de la chambre d'enfants avec cousine Elin et la vieille Ulla Myhrman, qui a été la gouvernante de mon oncle avant son mariage.

Mais j'avais beau être fatiguée : je ne pouvais m'endormir. Je ne faisais que me tourner et me retourner dans mon lit. Et quand je me suis rendu compte qu'Elin et Ulla dormaient, j'ai allumé ma bougie et j'ai ouvert mon journal pour écrire ces dernières pages, car j'espérais qu'après je songerais moins à tout ceci. C'est d'ailleurs une occupation charmante que de tenir un journal de sa vie. Cela m'amuse presque plus que de lire des romans.

J'entends en ce moment le veilleur qui, du haut du clocher de l'église Klara, annonce en soufflant dans son cor qu'il est minuit. Il est donc temps de terminer et de souffler la bougie.

Le 21 *janvier* 1873.

Dans la chambre d'enfants chez l'oncle Oriel. Écrit à la lumière de la petite lampe d'Ulla.

Je ne sais si ceux qui écrivent un journal y notent leurs rêves. En ce cas, je voudrais raconter un curieux rêve que j'ai fait cette nuit et dont je n'arrive pas à chasser le souvenir.

Je ne comprends d'abord pas pourquoi j'ai rêvé de Marit de Sotbroten. Je me rappelle bien que quand Gerda était petite, Maya lui parlait d'une pauvre fille qui s'appelait Marit de Sotbroten. Elle avait sa demeure à Hœgbergssæter, comme Maya elle-même, mais c'était leur seul point de ressemblance, car Marit était aussi bête et méchante que Maya est bonne et intelligente. Elle courait partout, jamais lavée, les vêtements tout en loques, son nez coulait, des mèches de cheveux lui tombaient dans les yeux, car il ne fallait pas se figurer que cette Marit se peignât jamais. On aurait pu croire qu'elle était de la famille des trolls du Storsnipa, disait Maya, et elle ne faisait qu'inventer des méchancetés et causer des ennuis à tout le monde.

S'il arrivait le matin que Gerda ne voulût pas se laisser

peigner ou laver, Marit de Sotbroten était assise au sommet du Storsnipa, riant et criant de joie, car elle n'aimait rien tant que de voir des enfants de maîtres non lavés et non peignés. Et si Gerda ne voulait pas s'endormir le soir et réclamait contes de fée sur contes de fée, Marit de Sotbroten accourait, dévalant les collines, pour venir se glisser dans le lit de Gerda. Elle se dépêchait, se dépêchait... Elle descendait la côte de Kagla assise sur un fagot de branches de sapin ; les galets dégringolaient devant et derrière elle, faisant jaillir des étincelles avec un bruit de tonnerre. Gerda n'avait alors qu'une chose à faire : se fourrer la tête sous les couvertures, fermer les yeux et s'endormir en vitesse, si elle voulait éviter cette compagne de lit désagréable.

Mais Maya n'avait jamais essayé de m'effrayer, moi, avec ses histoires de Marit de Sotbroten, car j'étais assez grande pour comprendre que c'étaient des inventions de Maya. C'est pourquoi je trouve étrange que Marit soit venue me poursuivre ici à Stockholm.

Toujours est-il que j'ai rêvé d'elle cette nuit. J'étais couchée sur le joli petit canapé blanc de la chambre d'enfants, et je vis une fille vilaine et sale, perchée au-dessus de moi sur le dossier du canapé. Elle agitait la tête, faisant voler en tous sens les mèches embroussaillées de sa chevelure, et gigotait : je sus immédiatement que c'était Marit de Sotbroten.

Effrayée et en même temps furieuse, je lui dis que je n'avais rien à faire avec elle et qu'elle devait retourner sur-le-champ à Hœgbergssæter. Alors, sans crier gare, elle se glissa sous ma couverture et se fit petite et mince comme un ver de terre, et avant que j'eusse eu le temps de comprendre ce qu'elle méditait, elle pénétra dans mon oreille. La sensation de ce long ver qui se coulait dans mon oreille fut si odieuse que je poussai un cri et me réveillai.

Je compris immédiatement que ce n'était qu'un rêve et que Marit de Sotbroten n'était nullement venue me rejoindre à Stockholm. Mais je ne pus me débarrasser de la sensation d'un long ver qui grouillait dans ma tête. Et pendant que, mal éveillée, je luttais contre la terreur, j'eus la certitude que c'était Maya qui m'avait envoyé Marit de Sotbroten pour me punir d'avoir répondu à ses confidences en lui

récitant ce verset de la Bible. C'est que Maya était née à Hœgbergssæter, et, là-haut, il y avait toujours eu une foule de sorcières capables d'envoyer des maladies et toutes sortes de malheurs à ceux qu'elles voyaient d'un mauvais œil. Je n'affirme pas qu'elles aient enseigné leurs maléfices à Maya, mais je n'étais pas éloignée de le croire. Elle s'était certainement fâchée contre moi parce que je n'avais pas apprécié ses bonnes intentions, et elle avait voulu se venger. Et voilà que j'étais métamorphosée. Je n'étais plus Selma Lagerlöf, mais une vilaine fille, méchante et bête, qui s'appelait Marit de Sotbroten.

Tout me paraissait si naturel que, dans mon désespoir, j'ai pleuré un long moment avant de pouvoir me rendormir.

Ce matin, j'étais redevenue moi-même et ne faisais que rire de ma sotte frayeur. Mais, chose bizarre, au cours de la journée, j'ai pensé à plusieurs reprises à Marit de Sotbroten et me suis demandé ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce rêve.

Ce ne peut être qu'une imagination, je le comprends, mais je me sens si drôlement irritable et soupçonneuse, j'en veux à tout le monde et suis mécontente de tout. Je dois être devenue une véritable Marit de Sotbroten.

Au déjeuner, tante Georgina m'a annoncé qu'elle s'était entendue avec la colonelle H... (dans *les Filles du Président* les noms ne sont jamais indiqués que par la première lettre et quelques astérisques) pour que j'aille trois fois par semaine chez elle prendre des leçons d'anglais, ce qui ne me déplaît pas, mais, lorsqu'ensuite elle a dit qu'elle avait demandé à une mademoiselle S... de venir me donner deux demi-heures par semaine de leçons de piano, j'ai très mal répondu à ma tante.

C'est que je déteste jouer du piano, et j'avais espéré être quitte de ces horreurs de gammes et d'études pendant mon séjour à Stockholm, de sorte que j'ai eu une grosse déception. Mais malgré tout, je ne m'explique pas comment j'ai pu faire une pareille réponse à ma tante. J'aurais dû la remercier de me laisser utiliser son piano, mais j'ai déclaré au contraire qu'il était bien inutile de me donner des leçons,

attendu que je n'avais pas de dispositions pour la musique et qu'une fois grande, je ne jouerais plus une note.

Tante Georgina a eu l'air un peu surprise, mais elle s'est contentée de répondre que maman lui avait demandé par lettre de me procurer une maîtresse de musique.

J'écris ceci dans la chambre d'enfants, sous la petite lampe d'Ulla Myhrman. Il est neuf heures du soir ; Elin et Allan sont déjà au lit, car ma cousine Elin n'a que neuf ans et mon cousin Allan sept, et les petits enfants de cet âge-là se couchent ici, à Stockholm, à sept heures ou sept heures et demie. Mais moi, qui ai quatorze ans, je peux rester debout jusqu'à neuf heures et demie.

Mon oncle et ma tante sont invités à un souper. Daniel est parti pour Upsal ce matin et Ulla a été chercher le journal *Nya Dagligt Allhanda* dans le bureau de mon oncle et le lit. Elle est de mauvaise humeur, car elle voulait que je fasse une partie de cartes avec elle comme je faisais quand j'étais ici, il y a cinq ans, mais j'ai refusé, car j'aime mieux écrire mon journal que de jouer au « mariage ».

Samedi 25 janvier.

Dans le salon chez l'oncle Oriel.

Plusieurs jours ont passé sans que j'aie eu le temps de rien noter sur mon journal. C'est que je suis vraiment très occupée. Tous les jours, entre dix heures et midi, c'est la gymnastique ; trois fois par semaine, j'ai une leçon d'anglais d'une heure et, en outre, j'ai deux demi-heures de musique. Et ma tante tient beaucoup à ce que j'étudie bien mon piano et elle me demande aussi, avant que je me rende chez la colonelle H..., si je sais mes leçons.

Mais, ce matin, je me suis levée plus tôt qu'à l'ordinaire pour avoir le temps d'écrire un peu. Je me suis installée dans le salon, où il n'y a jamais personne avant le déjeuner. D'ailleurs, j'aime bien rester ici, car la pièce est très jolie.

S'il faut dire la vérité (et je m'aperçois qu'il n'est pas amusant de tenir un journal si l'on ne dit pas la vérité),

j'aurais bien eu le temps d'écrire hier soir, mais il m'était arrivé une chose que j'avais honte d'avouer.

Je n'y comprends rien : on dirait que je suis devenue mauvaise et intraitable et que j'ai perdu tout contrôle de moi-même. Je n'étais pas ainsi auparavant.

Tous les soirs, quand mes cousins se sont couchés, nous allons nous asseoir, tante Georgina et moi, dans le salon. Tante Georgina tricote un châle, et moi je fais un entre-deux au crochet. Nous ne nous faisons pas la lecture, mais tante Georgina me raconte de longues histoires sur des gens qu'elle a rencontrés, et cela m'amuse beaucoup.

Parfois l'oncle Oriel nous rejoint avec sa longue pipe et son journal. De temps en temps, nous l'entendons rire : nous savons alors que le rédacteur Lindstrœm a lancé quelque raillerie à l'adresse des libéraux, car les libéraux sont la bête noire de l'oncle.

Et voici que jeudi soir, l'oncle Oriel est venu s'installer près de nous sous la lampe ; au lieu du journal, il lisait un très gros livre, mais d'un format assez petit. Je me demandais quel pouvait bien être ce livre pour lequel mon oncle abandonnait son journal. Au même moment, mon oncle a interrompu sa lecture pour regarder de mon côté.

— Tu vois ce livre, dit-il. Je ne veux pas que tu le lises. Ne l'oublie pas.

J'ai promis de n'en rien faire et on n'en a plus parlé. Mais hier matin, comme je venais de me mettre au piano pour faire des exercices, mon oncle et ma tante sont entrés dans la salle à manger, et l'oncle était tellement absorbé par ce qu'il disait qu'il n'a pas fait attention à moi, qui peinais sur les études de Czerny. Il racontait à ma tante comment un Français, qui avait voulu assassiner Louis XIII, avait subi la torture et avait été roué en présence de la Cour et de tout le peuple.

Je continuais à jouer, mais ce n'était pas ma faute si j'entendais des bribes de ce que disait mon oncle. La plus grande partie m'échappait naturellement, aussi j'avais très envie de savoir en détail comment tout s'était passé. Ce qui m'ennuyait fort, c'est que je comprenais que mon oncle avait lu ce récit dans le livre auquel j'avais justement promis de ne pas toucher.

Et je n'y aurais très certainement pas touché si j'avais été comme à l'ordinaire, car j'ai bien des défauts, mais quand j'ai promis une chose, j'aime à tenir ma parole.

Or, à midi, en rentrant de la gymnastique, je dois me reposer pendant une heure. En général, je m'étends sur le divan de la chambre à coucher, mais hier on y faisait un grand nettoyage et ma tante m'a dit de m'installer sur le canapé du bureau de mon oncle, qui était sorti. C'est ce que j'ai fait ; au moment où je m'y étendais, j'ai aperçu le gros petit livre sur l'étagère à portée de ma main. Je l'ai pris et l'ai ouvert, car quel mal y avait-il à regarder le titre de ce livre? Et en voyant que c'était une histoire de France, j'ai trouvé enfantin de la part de mon oncle de m'en défendre la lecture, car tout le monde peut lire l'histoire des pays. Je me suis mise à feuilleter le livre, et au moment où je suis arrivée au passage sur la torture, j'ai entendu ouvrir la porte de l'antichambre, mais je suis si bizarrement bête et abrutie ces jours-ci que je n'ai pas eu l'idée que ce pouvait être mon oncle qui rentrait. J'ai donc continué ma lecture. L'instant d'après, l'oncle Oriel était là, sur le seuil, juste à temps pour me voir avec le livre défendu dans les mains ! Jamais rien d'aussi vexant ne m'est arrivé de toute ma vie.

D'un bond, j'ai sauté sur mes pieds. J'ai fermé le livre en demandant pardon à l'oncle Oriel. J'avais été si curieuse de savoir quel était ce livre que je n'avais pas le droit de lire.

L'oncle Oriel n'a pas été trop fâché contre moi.

— Je vois que tu es de ceux qui ne peuvent vivre sans avoir le nez dans un livre, dit-il. Alors, dorénavant, je vais laisser la clef dans la serrure de ma bibliothèque, et tu pourras lire les Walter Scott tant que tu voudras, mais tu laisseras les autres volumes tranquilles.

Était-ce assez gentil de la part de mon oncle ! Je l'ai remercié de mon mieux. N'empêche que je suis terriblement honteuse. Je rougis chaque fois que mon oncle me regarde, car comment ne croirait-il pas que c'est mon habitude d'être aussi désobéissante, et comment pourrait-il avoir confiance en ma parole? Il ne peut pas savoir que je suis transformée et que je ne suis plus moi-même.

Lundi matin.

Seule dans le salon avec Axel Oxenstierna.

Je me suis levée ce matin à sept heures, car j'ai tant de choses singulières à raconter que j'ai bien peur de ne pas en finir avant le déjeuner.

Cela a commencé hier, un peu après deux heures. J'étais debout, à la fenêtre de milieu de la salle à manger, et je regardais dehors. J'ai déjà passé une semaine à Stockholm, mais je ne cesse pas de m'étonner des énormes changements survenus ici depuis cinq ans. A ce moment-là, un terrain vague s'étendait sous les fenêtres, non pas un champ comme à la campagne, bien entendu ; c'était peut-être bien un ancien jardin laissé inculte sans clôture ni portes, sans fleurs ni plates-bandes, mais avec, çà et là, quelques arbres rabougris. C'était un endroit très mal tenu avec d'énormes tas de pierres, de sable, de plâtras, de briques et de longues rangées de vilaines palissades.

Tout cela a bien changé, vous pouvez m'en croire ! L'ancien jardin est devenu une place oblongue qui s'appelle le Centralplan. Sur un des côtés longs, il y a la maison des Kirstein, qui y était déjà il y a cinq ans. Je me souviens bien de cette maison car le duc d'Ostrogothie, qui était le frère de Charles XV, y venait en voiture juste à cette heure-ci, et nous nous amusions toujours à regarder par les fenêtres le bel équipage royal.

Sur l'autre côté, en face de la maison des Kirstein, se trouve la gare Centrale, qui est nouvellement édifiée. Cette gare est une « merveilleuse invention », comme dirait Elin Laurell, car autrefois il fallait se rendre tout au bout de la ville, à Sœder, pour prendre le train. Mais le fait d'habiter si près de la gare présente, outre la commodité, un autre grand avantage à mes yeux. Si par exemple il arrivait qu'un certain étudiant prît un jour de repos pour venir à Stockholm, il ne serait peut-être pas impossible de l'apercevoir au moment où il sortirait de la gare et traverserait le Centralplan.

Je ne suis pas amoureuse de cet étudiant, vraiment pas, mais il était si agréable, si beau, si gentil que ce serait une grande consolation pour moi de le revoir.

— Selma ! appela ma tante dans le salon. Pourquoi restes-tu là toute seule ? Viens avec nous !

C'est que deux amies intimes de ma tante, madame la conseillère à la Cour, Maria B..., et mademoiselle Adèle S..., sont venues tout à l'heure faire une visite à ma tante et ont été retenues pour prendre le café. Je les ai très bien reconnues, pour les avoir vues à mon premier séjour à Stockholm, et madame B..., qui est très jolie et très aimable envers tout le monde, a affirmé qu'elle se souvenait très bien de moi. Mademoiselle S..., qui n'est ni belle, ni aimable, mais très élégante, ne s'est pas souciée de dire qu'elle se rappelait m'avoir déjà rencontrée. Je préfère quand même mademoiselle S..., car elle parle toujours de choses qui font réfléchir. J'aime presque autant suivre sa conversation que celle d'Elin Laurell.

J'étais restée au salon pendant qu'on prenait le café, et je m'étais bien amusée en écoutant l'oncle Oriel se chamailler avec mademoiselle S... Mais soudain, j'ai songé à la confidence que m'avait faite Maya. Alors, j'ai quitté le salon et me suis postée devant la fenêtre de milieu de la salle à manger.

Mais quand ma tante m'a rappelée, cela m'a fait plaisir, et j'ai tout de suite rejoint la société.

— Eh bien ! ma petite fille, a dit madame B..., qui donc guettez-vous comme ça depuis une heure à cette fenêtre ?

Elle riait et me menaçait de son index dressé. Mais comme j'ai peu l'habitude d'être questionnée sur de pareils sujets, je me suis sentie terriblement gênée et le sang m'est monté aux joues.

— Voyez-vous ça ! Elle rougit, s'est écrié madame B..., en agitant le doigt. Allez ! allez ! avouez !

Je ne pouvais naturellement pas raconter à madame B..., à mademoiselle S..., à mon oncle et ma tante que j'avais espéré apercevoir un étudiant d'Upsal. Aussi ai-je saisi la première chose qui m'est venue à l'esprit, et j'ai répondu que j'avais

pensé voir le duc d'Ostrogothie venir faire une visite à la maison Kirstein.

— Mais, mon enfant, à quoi pensez-vous ? a fait madame B... Vous ne savez donc pas qu'il n'y a plus de duc d'Ostrogothie, puisqu'il est devenu roi l'année dernière ?

Je le savais, bien entendu. Je n'ignorais pas que Charles XV était mort et que son frère lui avait succédé au trône. J'avais donné une réponse vraiment sotte, mais elle était due à ma confusion. Rien d'étonnant à ce que tous les quatre se soient laissé aller en arrière sur leurs chaises, en riant aux éclats.

— Je ne croyais tout de même pas qu'on était aussi arriéré là-bas dans le Vermland, dit mademoiselle S...

— Elle s'est rappelée que le roi Oscar venait, en effet, assez souvent autrefois dans la maison Kirstein, dit tante Georgina en s'essuyant les yeux. Vous savez que l'Académie de musique y tenait ses assemblées et, pendant plusieurs années, il en a été le président. Mais depuis qu'il est devenu roi, il a bien dû renoncer à ces occupations secondaires.

J'ai bien compris que ma tante voulait me venir en aide, mais les autres riaient toujours à gorge déployée. Alors je les ai quittés pour retourner à ma fenêtre de la salle à manger.

Je ne suis pas partie parce que j'étais fâchée. Mais j'ai trouvé préférable de m'en aller pour ne pas dire d'autres bêtises.

Dire que j'ai été aussi sotte ! Aller parler du duc d'Ostrogothie, alors que je savais si bien qu'il est roi maintenant. La fin de tout cela sera mon renvoi à la maison. Mon oncle et ma tante finiront par en avoir assez de moi et, un beau jour, ils m'accompagneront à la gare Centrale, prendront mon billet et me mettront dans le train.

A cette idée, je regardais le Centralplan pour me figurer ce que ce serait quand notre trio le traverserait, M. l'auditeur Afzelius d'un côté, madame Afzelius de l'autre et, entre eux deux, moi.

Mais qui croyez-vous que j'ai aperçu là-bas sur la place ? Mon étudiant ! Il s'était arrêté et, la tête rejetée en arrière, il semblait examiner le numéro 7 de Klara Strandgata, comme s'il savait que c'était là que j'habitais.

C'était très certainement lui. Je reconnaissais son grand chapeau mou et ses yeux sombres et son nez et son menton et toute sa personne. J'ai frappé tout doucement au carreau et lui ai fait un signe de tête ; il a levé les yeux et m'a reconnue immédiatement. Il a ôté son chapeau pour me saluer et puis — c'était bien de la chance que la conseillère ne fût pas assise près d'une des fenêtres du salon ! — il m'a envoyé de la main un baiser.

Ce geste m'a remplie de joie. Je ne peux pas dire combien j'en ai été ravie.

Quelqu'un m'envoyait un baiser, à moi, qui étais si stupide et si mauvaise !

Cela m'a rendue bonne et gentille d'un seul coup. Toute cette histoire de Marit de Sotbroten a été comme effacée, oubliée. Je crois que j'avais soupiré toute la semaine après ce baiser.

Quelle chose étrange que ce baiser de loin ! Il me disait que tout s'arrangerait, que tout irait bien. Ce ne serait même pas ennuyeux de prendre des leçons de piano. Et mon oncle et ma tante n'auraient certainement pas l'envie de me renvoyer. Quelle idée ! A quoi est-ce que cela ressemblait, voyons !

Je me suis sentie si heureuse que j'éprouvais le besoin de me montrer gentille envers quelqu'un, et je me suis faufilée par derrière à travers l'antichambre, la cuisine, la chambre des bonnes, vers la chambre d'enfants où j'ai trouvé la vieille Ulla toute seule qui somnolait sur un journal. Je lui ai demandé si elle avait envie de faire une partie de « mariage » avec moi.

Ulla m'a regardée, a ôté ses lunettes, et m'a regardée encore une fois.

— Je crois, ma foi, que la gentille petite fille qui était ici il y a cinq ans est revenue, a-t-elle dit.

Mercredi 29 janvier.

Hier, la fête du jour était la saint Charles, et à la gymnastique, on racontait que quelqu'un avait déposé une très belle couronne devant la chapelle mortuaire des Bernadotte. On ne

savait qui, mais c'est certainement quelqu'un qui avait aimé Charles XV.

Je n'arrive pas à comprendre ce que c'est que l'amour, mais c'est toujours beau d'en entendre parler.

Jeudi 30 *janvier.*

Hier, à l'heure du crépuscule, je racontais des histoires à Elin et Allan. Je m'étais installée au milieu du petit canapé de la chambre d'enfants. Elin s'était assise d'un côté, Allan de l'autre côté. Ils s'appuyaient sur moi, et nous étions très amis.

Au milieu de mes contes, tante Georgina est apparue sur le seuil. Peut-être pensait-elle nous demander si nous voulions qu'on allume la lampe, mais en voyant Elin et Allan si tranquilles, elle nous a fait seulement un petit signe de tête et a refermé la porte.

Mais un moment après, elle l'a rouverte, et alors elle avait amené l'oncle Oriel. Il ne faisait pas encore très sombre, d'ailleurs la pièce était éclairée par les longues files de réverbères du Centralplan, de sorte que mon oncle et ma tante pouvaient très bien nous voir. Je crois qu'ils trouvaient Elin et Allan très mignons, ainsi blottis contre moi et avides d'apprendre la fin de l'histoire.

Quand l'oncle Oriel est entré, j'ai été si intimidée que je me suis interrompue au milieu d'une phrase, mais il s'en est allé presque tout de suite sans rien dire.

J'ai raconté des histoires à mes cousins tous les soirs pendant toute cette semaine. C'est un peu enfantin, bien sûr, comme de jouer au « mariage » avec Ulla, mais cela leur fait plaisir, et quand on est soi-même heureuse, on tient à être gentille avec les autres.

SELMA LAGERLÖF

(Traduction de TH. HAMMAR et M. METZGER)

UNE VICTIME DE L'APRÈS-GUERRE :

LA PROPRIÉTÉ IMMOBILIÈRE

La propriété immobilière est une des plus anciennes formes de la richesse acquise ; elle jouit d'un grand prestige dans notre pays du fait de sa pérennité ; le Français moyen la considère comme le capital par excellence ; « son bien », nettement individualisé, ne peut pas, lui, se volatiliser comme la fortune mobilière. Il peut être intéressant d'examiner si ce préjugé favorable est justifié en fait, si cette forme de la richesse s'est mieux comportée que les autres dans l'appauvrissement de la France d'après-guerre.

SITUATION EN CAPITAL ET EN REVENUS DE LA PROPRIÉTÉ IMMOBILIÈRE

D'une manière très générale, on peut admettre que la propriété immobilière de 1914 est aujourd'hui au coefficient 2,5 à 3 par rapport à cette époque. M. Edmond Michel admet que la valeur moyenne du mètre carré locatif brut de l'ensemble des immeubles est quatre fois la valeur d'avant-guerre. Ces derniers chiffres font aussi état des constructions d'après-guerre, bâties avec des majorations de coefficient des plus variables, mais dépassant largement 2,5 à 3 pour la période qui a suivi immédiatement la fin des hostilités.

A Paris, aux ventes par contrainte, les adjudications ne

dépassent guère des prix inférieurs de 40 à 50 p. 100 à ceux qui ont été estimés lors des prêts. En 1936, le Crédit Foncier a dû acquérir 86 immeubles pour essayer de sauvegarder sa créance. Il en a revendu 17 en totalité et 8 partiellement, en subissant une perte de 218 000 francs. Si l'on tient compte de la rigueur avec laquelle les estimations sont faites par cette banque, l'on peut mesurer l'effondrement, en capital, des immeubles.

Historiquement, la valeur des immeubles de rapport progressa lentement jusqu'en 1925, mais la hausse ne prit de l'ampleur que lorsque la dépréciation monétaire dégénéra en une crise aiguë. Des droits de mutation élevés, établis par Poincaré en 1926, freinèrent ce mouvement, qui ne suivit que de loin l'indice de la chute de la monnaie. Il n'en fut pas de même des terrains à bâtir et des hôtels particuliers, dont la hausse devint fort importante; elle atteignit, quelquefois, le coefficient 10 dans les quartiers en voie de développement. Il s'agissait, évidemment, d'un boom de caractère malsain et qui parvint à son point culminant en 1930, comme d'ailleurs l'ensemble de l'activité de la France. La crise a commencé en 1931 et elle est allée s'amplifiant chaque année; elle a atteint d'une manière différente les diverses catégories d'immeubles. Elle semble être étale en 1937, sans cependant qu'apparaissent encore les signes précurseurs d'une reprise.

Les plus touchés sont les terrains, les hôtels particuliers, les immeubles à bureaux du centre, les hôtels meublés; les moins touchés, les immeubles de rapport d'avant-guerre d'importance moyenne, à petites locations bourgeoises.

La valeur des immeubles à destination commerciale a été atteinte par la loi sur la propriété industrielle du 30 juin 1926, qui a vidé le droit de propriété d'une partie de son contenu. La loi du 12 juillet 1933 et le décret-loi du 16 juillet 1935 ont permis la réduction des loyers de cette catégorie de locataires par voie judiciaire et ont aussi, dans une certaine mesure, contribué à amputer la valeur de ces immeubles. Mais, en fait, ils ont surtout été touchés par la crise locative, conséquence de la crise des affaires, marquée par un effondrement de 69 p. 100 de notre commerce d'expor-

tation et par la diminution du pouvoir d'achat intérieur.

Pierre Caziot, dans son exposé au XXXVIe Congrès national de la Propriété bâtie, estime, d'après les ventes, le prix moyen du mètre carré, dans la zone comprise autour de l'Opéra, à 18 799 francs en 1929-1930 et à 3 299 francs en 1936-1937, soit une chute de 82 p. 100 en francs et de 91 p. 100 en or. Ces chiffres font ressortir un anéantissement à peu près total des valeurs au cœur de Paris ; il apparaît que notre commerce et notre industrie de luxe sont durement frappés ; la presque disparition d'un des éléments importants de la richesse de la France doit donner à réfléchir ; il ne semble pas que les améliorations sociales que l'on sait y ait porté remède, au contraire.

Les hôtels particuliers étaient avant la guerre de vente aisée et de valeur certaine ; ils furent très recherchés après la guerre, et par les nouveaux riches et par de nombreux étrangers fortunés qui s'installèrent chez nous ; en partant du coefficient 1 en 1914, on arrive à environ 7,35 en 1929. La crise éclate alors et frappe durement ces propriétaires, qui voient leur capital tomber au coefficient 3,7 en 1933 et à peine à 1 en 1937, avec néanmoins une légère tendance à l'amélioration en 1938, comme si le sort de la maison sans locataires paraissait moins menacé que celui de la maison de rapport. C'est ainsi qu'au 20, rue Georges-Bizet, un grand hôtel de quatre étages, datant d'une soixantaine d'années, avec façade en pierres de taille, a produit le 21 octobre 1937, après avoir été remis en vente avec surenchère, le prix exceptionnel de 2 825 francs le mètre carré. Dans le même quartier, l'hôtel de trois étages en briques du 1, rue de Bénouville, datant également d'une soixantaine d'années, a atteint 2 054 francs le mètre carré, le 21 octobre 1937. D'une manière générale, la perte sur ce genre de placement ressort à environ 90 p. 100 en or.

Les hôtels pour voyageurs ont connu une période fort brillante jusqu'en 1930 ; mais depuis cette date jusqu'à l'Exposition, leur situation a été catastrophique. M. Trutié de Varreux a indiqué que, de 1933 à 1935, le nombre des hôtels a diminué de 8 108 à 7 779 et celui des meublés de 10 246 à 7 384, soit respectivement de 4 et de 28 p. 100.

Les grands hôtels ont souffert de la diminution du pouvoir d'achat de leur clientèle et de l'élévation de leurs prix de revient ; les petits ont dû subir une très forte compression de leurs prix et l'occupation obligatoire d'une partie de leurs locaux par des chômeurs. Pour toutes ces raisons, dans cette deuxième période, la valeur en capital des grands hôtels a diminué encore plus sensiblement que celle des autres. Un exemple : le Riviera Palace, à Monte-Carlo, a été adjugé en surenchère à 700000 francs, mobilier, linge et matériel compris, alors que sa valeur intrinsèque était de l'ordre de 25 millions.

La valeur du terrain empêche à Paris un pareil effondrement ; néanmoins, nous citerons le cas du Carlton, vendu le 12 mai 1937 à 3 215 francs le mètre carré, malgré ses sept étages, et le Majestic, vendu récemment à l'État pour 12 500 000 francs, soit 2 604 francs le mètre carré.

L'Exposition a amené une amélioration très nette de la situation de l'hôtellerie, mais la valeur en capital n'a pas suivi en proportion, étant donné les difficultés d'exploitation en perspective.

Les terrains à bâtir ont été l'objet d'une folle spéculation, après la guerre, à Paris et dans toute la France, en particulier sur tout le littoral, de Dunkerque à Menton. En 1931, la crise est arrivée brutale, due d'ailleurs à deux faits : l'arrêt presque complet de la construction et l'arrêt de croissance de la population parisienne. En 1911, Paris avait 2 888 110 habitants ; en 1921, le maximum est atteint avec 2 906 472 habitants, pour tomber régulièrement chaque année et atteindre le chiffre de 2.826.746 en 1936. Ce que Paris perdait était récupéré et au delà par la banlieue : ainsi, le chiffre total de la population du département de la Seine était respectivement de 4 154 042 en 1911, 4 411 691 en 1921 et 4 962 967 en 1936. Il y a là, à notre avis, l'amorce d'un phénomène permanent, dont les conséquences ne manqueront pas de se faire sentir plus ou moins fortement sur la valeur en capital des immeubles parisiens à l'avenir, mais, incontestablement, beaucoup plus fortement sur la valeur des terrains à bâtir.

En effet, un terrain à bâtir représente un bien de mainmorte constituant un placement avantageux, à condition de pouvoir être revendu, dans un avenir rapproché, avec un

bénéfice suffisant pour couvrir les intérêts cumulés investis. Quand cette possibilité ou quand l'espoir de cette possibilité diminue, la valeur en capital fléchit. Pour fixer les idées, rappelons que l'achat d'un terrain est une opération normale de placement à 6 p. 100 si la valeur double en onze ans; si elle double en quinze ans, il s'agit d'un taux de 5 p. 100, toutes hypothèses paraissant du domaine du rêve actuellement.

Les terrains à bâtir à Paris sont dans une situation très voisine, comme valeur en capital, de celle des hôtels particuliers, examinée plus haut. Quelques exemples : dans le quartier boulevard Bonne-Nouvelle, rue Réaumur, le retour aux prix d'avant-guerre est fréquent. Rue Réaumur, lors du percement, les terrains furent vendus, en 1896-1900, de 1 400 à 2 076 francs germinal : c'est leur valeur actuelle. Vis-à-vis du restaurant Marguery, boulevard Bonne-Nouvelle, le terrain a été adjugé, le 26 février 1935, à 1 069 francs le mètre carré, alors qu'il valait 1 400 francs en 1914. Dans une saisie du 9 juin 1938, 65 et 67, rue Ordener, un terrain avec de très mauvaises constructions a été vendu 215 francs le mètre carré, soit 18 francs germinal. Aux Champs-Élysées, où la baisse a été moins accentuée, le mètre carré était évalué par Caziot à 2 000 francs germinal, alors qu'aujourd'hui il l'estime à 6 000 francs, soit 600 francs germinal. D'une manière générale, nous dirons que les terrains à bâtir ont perdu plus de 50 p. 100 de leur valeur or, compte non tenu d'intérêts cumulés.

Les immeubles neufs sont à la base du marasme actuel, concrétisé par un krach immobilier. La valeur en capital de tous les immeubles construits entre 1925 et 1931 a baissé d'au moins 50 p. 100 sur le prix de la construction. Ainsi, dans le quartier de Saint-Avoie, 43, rue Beaubourg, un bel immeuble en pierres de taille, construit il y a une dizaine d'années environ, à destination presque exclusivement commerciale, a atteint, lors de l'adjudication du 7 octobre 1937, le prix record de 6 000 francs le mètre carré. Aux Ternes, 44, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, un autre bel immeuble de huit étages, datant de cinq à six ans, avec façade en pierres de taille, mais à usage exclusivement d'habitation, a réalisé lors de cette même adjudication 4 790 francs au mètre carré.

Les prix d'adjudication normaux, dans les VIIe, XVIe et

XVIIe arrondissements, sont en moyenne, pour cette catégorie d'immeubles, de 4 500 francs le mètre carré, avec un prix de revient dépassant toujours 9 000 francs. Comme la plupart de ces immeubles ont été construits pour partie avec des capitaux avancés, il en est résulté, pour les propriétaires, une volatilisation totale de leur capital, avec des pertes plus ou moins élevées pour les bailleurs de fonds. Ce krach est la conséquence normale de l'inflation et des dévaluations successives.

Les vieilles maisons à loyer d'avant-guerre n'ont plus de marché du tout et, seules, celles de la période 1900-1914 trouvent preneur. Et, cependant, en 1936, une belle maison de cette époque, sise avenue Wilson, n'a trouvé preneur que sur la base de 2 500 francs le mètre carré.

Dans les adjudications d'octobre 1937, nous signalerons, dans le quartier des Archives, 19, rue de Poitou, une très vieille maison de trois étages, qui a été vendue sur la base de 972 francs le mètre carré, laissant à l'acquéreur un taux de capitalisation de 10,17 p. 100 brut et 7,47 p. 100 net ; c'est un résultat plutôt supérieur à la moyenne.

Par contre, 11, rue Malher, quartier Saint-Gervais, une vieille maison de six étages, avec façade en pierres de taille, brut n'a pas dépassé, le 6 octobre 1937, 1 489 francs le mètre carré, avec un taux de capitalisation de 10,20 p. 100 brut.

Enfin, non loin de la Bastille, 16, passage Saint-Antoine, un vaste et très vieil immeuble, comprenant plusieurs corps de bâtiment de quatre à six étages, en assez mauvais état, n'a pas dépassé 315 francs le mètre carré, prix sans doute inférieur à la valeur actuelle du terrain nu. La même propriété avait produit, le 2 mars 1926, la somme de 505 francs le mètre carré ; ce prix, exprimé en une monnaie de valeur plus que double, ne correspond donc même pas au tiers de celui de 1926.

Un exemple encore plus frappant de la dépréciation des vieux immeubles est fourni par l'adjudication, du 28 octobre 1937, de l'immeuble situé 68, rue Lamarck, construit vers 1905, en pierres de taille, et comprenant deux corps de bâtiment à six étages, qui a été réalisé sur la base de 2 354 francs le mètre carré, pour un montant de 650 000 francs. Le prix d'achat capitalise à 8,36 p. 100 brut et 6,49 p. 100 net et,

cependant, le même immeuble avait été vendu aux enchères le 20 février 1926, avec un taux de capitalisation brut de 6,55 p. 100 ; la différence est de 20 p. 100 en valeur relative en franc et de plus de 40 p. 100 en valeur absolue, compte tenu de la dépréciation du franc intervenue entre temps.

Cet aperçu de la valeur en capital de la propriété immobilière nous amène à étudier la situation en revenu, commandant, en dernière analyse, la première.

Dugé de Bernonville estime, pour 1936, le revenu net de la propriété bâtie à 12 milliards, contre 14 milliards en 1932 ; nous pensons qu'il oscillera entre 12 500 et 12 800 millions en 1938.

Comme, en 1913, il était de 2 800 millions en or, le chiffre d'aujourd'hui serait entre 4,46 et 4,57 fois plus grand qu'avant-guerre, faisant d'ailleurs apparaître une diminution en or de 52 p. 100, malgré les milliards investis pour la construction d'immeubles neufs depuis la guerre et pour la réfection des maisons d'avant-guerre.

Cette augmentation, corrigée par l'élévation du loyer de l'argent par rapport à l'avant-guerre, explique pourquoi la valeur en capital de la propriété immobilière est au-dessous du coefficient 4.

Ces considérations permettent de suivre dans le temps l'évolution des revenus de la fortune immobilière dans sa totalité. Il nous a paru intéressant d'étudier le cas particulier d'un de ces petits propriétaires, auxquels le parti communiste déclare « ne vouloir aucun mal ». Le type choisi a été celui d'un immeuble de quatrième catégorie, d'un revenu de 1 200 francs en 1914.

Pour déterminer le rendement des capitaux investis en immeubles, il est bien évident que le revenu brut n'est qu'une apparence bien trompeuse et qu'asseoir une valeur en capital en multipliant par 10 le revenu brut, ainsi qu'il est de règle usuelle, n'a d'intérêt pratique que si toutes choses restent égales d'ailleurs, ce qui n'est pas le cas.

Les éléments dont il faut tenir compte sont l'entretien et les charges de l'immeuble, son amortissement, le loyer de l'argent et, enfin, les interventions du législateur tendant, suivant un aimable euphémisme, à protéger le locataire

contre le propriétaire, en réalité, à empêcher les lois naturelles de l'offre et de la demande de jouer et, en dernière analyse, à déposséder le propriétaire au profit du locataire.

Avant 1914, un revenu immobilier brut de 1 200 francs pour un immeuble d'âge moyen était grevé des charges légales suivantes :

Impôts	Fr.	123 77
Administration		116 »
Amortissement en 80 ans		60 » [1]
	Fr.	299 77

Soit 300 francs en chiffres ronds.

Pour que cet immeuble ne dépérisse pas, il était communément admis qu'un prélèvement de 10 p. 100, soit 120 francs du loyer brut, s'imposait, de sorte que le revenu net s'établissait à 1 200 — 300 — 120 = 780 francs ; autrement dit, le revenu net n'équivalait qu'à 65 p. 100 du revenu brut.

Avant les lois de juin 1936, pour la même tranche, l'on arrive aux charges suivantes :

Impôts	Fr.	534 50
Administration		257 »
Vidange		57 50
Amortissement		283 »
	Fr.	1.132 »
Entretien et réparations		840 »
	Fr.	1.972 »

Au lieu de 420 francs.

Le revenu de 1 200 francs, conformément à la loi de 1929, avait atteint un taux de 280 p. 100, soit 3 360 francs, mais avait été amputé par les décrets Laval de 10 p. 100 et ramené, par conséquent, à 3 024 francs, laissant au propriétaire un revenu net de 1 052 francs ; le revenu net n'équivalait qu'à 35 p. 100 du loyer brut.

Ces chiffres extraits de *la Question des Loyers*, de M. Trutié de Varreux, devraient, à notre avis, aujourd'hui, figurer pour au moins 2 442 fr. 40, en majorant de 50 p. 100 les

1. Amortissement autorisé par le fisc.

frais d'entretien et d'amortissement et de 20 p. 100 les frais d'administration. Dans ces conditions, compte tenu de la suppression de la retenue des 10 p. 100, le revenu net s'établit à 28 p. 100 seulement du revenu brut. En d'autres termes, le propriétaire d'immeuble, qui touchait net 100 francs germinal en 1914, touchait en francs Poincaré, à l'avènement du Front populaire, 134 francs, ou 26,80 francs germinal et ne touchait plus, malgré la suppression de la retenue de 10 p. 100, que 117 francs, soit 11,70 francs germinal avant la dernière dévaluation et 9,75 francs germinal seulement après le 5 avril 1938 ; il a donc perdu 90,25 p. 100 en valeur absolue.

Pour comparer sa situation avec celle de ses compatriotes de catégorie différente, nous rappellerons que le propriétaire de valeurs mobilières à revenu variable touche, pour 100 francs en 1914, 220 francs, que les petits salaires de 100 francs en 1914 sont aujourd'hui de 700 francs à 900 francs et que le coût de la vie est au coefficient 650.

Dans ces conditions, la baisse en capital des immeubles aurait pu être encore plus accentuée et n'a été freinée que par le préjugé favorable attaché à ce genre de placement.

Dans cette course à l'anéantissement des revenus, les propriétaires d'immeubles figurent juste après les porteurs de rente d'avant-guerre, qui, eux, ont vu leur revenu fondre de 92 p. 100.

Nous sommes amenés maintenant à rechercher les causes de la situation actuelle.

CAUSES DE LA SITUATION ACTUELLE

L'anéantissement de la fortune immobilière a pour cause, en tout premier lieu, l'appauvrissement général du pays, dû en partie à la guerre et surtout à la mauvaise gestion des deniers publics, amenant une évaporation presque totale du franc. Cette période troublée de notre histoire financière est caractérisée par des interventions fréquentes du législateur et, plus particulièrement, dans le domaine immobilier. Il nous a paru indispensable d'exposer les charges fiscales frappant cette forme de la richesse acquise. Notons, out d'abord, que l'État, les départements et les communes

perçoivent des contributions. Pour le premier, il s'agit de l'impôt foncier, qui alimente d'ailleurs les deux autres parties prenantes sous forme de centimes additionnels. Les communes lèvent toute une série de taxes, de sorte que, géographiquement, les impositions varient considérablement à l'inverse de ce qui a lieu pour les contributions sur les autres formes de revenus.

Les principales charges fiscales de la propriété bâtie sont :

I° L'impôt foncier, créé par les lois des 20 novembre et 1er décembre 1790 et réglementé par la loi du 3 frimaire, an VII. La caractéristique de cette contribution est d'être un impôt réel, frappant, par conséquent, la propriété en soi, d'après un revenu réel indépendamment de l'ensemble de la fortune du contribuable.

Pendant longtemps ce fut un impôt de répartition, autrement dit, cet impôt était réparti par la loi entre les différentes circonscriptions administratives, puis entre les contribuables. Il frappait uniformément les propriétés bâties et non bâties. La loi du 8 août 1890 l'a transformé en impôt de quotité : la contribution foncière des propriétés bâties, et a laissé subsister parallèlement un impôt foncier de répartition pour la contribution foncière de la propriété non bâtie.

La loi du 29 mars 1914 a décidé que la valeur locative des terrains bâtis et de ceux constituant une dépendance indispensable et immédiate rentrerait dans l'estimation du revenu servant de base à la contribution foncière des propriétés bâties. Cette dernière frappe donc aussi des terrains non bâtis employés à un usage commercial ou industriel, tels que chantiers, terrains utilisés pour la publicité par panneaux-réclame, etc. ; l'impôt est dû par le propriétaire et, en cas de mutation, l'ancien propriétaire y est astreint jusqu'à la transcription régulière de la propriété, quitte à se retourner contre le nouveau propriétaire. L'usufruitier ou l'emphytéote sont responsables de l'impôt et constituent la seule exception à la responsabilité du propriétaire vis-à-vis du Trésor, nonobstant toute clause insérée dans les baux. Le seul cas où le locataire est responsable du paiement de l'impôt, c'est lorsqu'il fait édifier des constructions qu'il doit détruire ou céder contre indemnité à l'expiration du bail.

Aux termes de la loi du 3 frimaire, an VII, l'imposition est mesurée sur le « revenu net », c'est-à-dire un revenu basé sur un chiffre forfaitaire établi pour une période de dix ans par l'Administration. Le revenu net imposable des maisons d'habitation est déterminé d'après leur valeur locative calculée sur dix ans, sous déduction d'un quart de celle-ci, en considération du dépérissement et des frais d'entretien et de réparation.

Une Commission, dite de classification, doit procéder tous les dix ans à la révision des évaluations des valeurs locatives, mais, depuis la guerre, une seule révision générale a été faite en 1924-1925. Le taux de 25 p. 100 pouvant être déduit du loyer principal a été maintenu par les lois des 8 avril 1890, 13 juillet 1900 et a été appliqué lors de la révision de 1911, faite en exécution de la loi du 16 juillet 1910. Pour la révision de 1924-1925, l'article 5 de la loi du 25 avril 1925 a décidé que : «... à titre exceptionnel, et en ce qui concerne les maisons soumises à la contribution foncière antérieurement au 1er janvier 1926, la déduction opérée ne sera en aucun cas inférieure au triple de la déduction accordée par application des dispositions de la loi du 16 juillet 1910 sur la valeur locative précédemment attribuée à chaque immeuble. »

Le propriétaire, aux termes de l'article 179 du Code général des Impôts directs, peut contester l'évaluation de son immeuble, pendant les six mois qui suivent celui de la mise en recouvrement du premier rôle dans lequel son immeuble a été imposé et pendant trois mois qui suivent la mise en recouvrement du rôle suivant. Lorsque l'immeuble a subi une dépréciation par suite de circonstances exceptionnelles, le propriétaire peut réclamer chaque année, pendant les trois mois qui suivent la mise en recouvrement du rôle. Le Conseil d'État a institué toute une jurisprudence en vue de déterminer ces circonstances exceptionnelles.

Les exemptions permanentes d'impôt foncier concernent les immeubles appartenant à l'État, aux départements, aux communes et les édifices du culte appartenant à des associations cultuelles légalement constituées et les bâtiments ruraux des exploitations agricoles.

Il existe aussi des exemptions temporaires aux termes de

l'article 160 et suivants du Code général des Impôts directs, pour les constructions neuves et les habitations à bon marché. L'exemption de quinze ans concerne les constructions nouvelles, reconstructions et additions à usage d'habitation, achevées entre le 31 mars 1922 et le 1er janvier 1936 ; l'exemption de dix ans celles achevées en 1936 ou 1937 ; l'exemption de cinq ans celles achevées en 1938. Ne peuvent cependant bénéficier de ces dispositions les habitations d'agrément, de plaisance et celles qui servent à un autre usage que l'habitation.

Les habitations à bon marché prévues par la loi du 5 décembre 1922 jouissent d'une exonération de douze ans à dater de leur achèvement.

L'impôt foncier comprend la part de l'État et celle du département et de la commune.

La première est fixée par la loi des finances chaque année et représente un pourcentage du revenu net imposable. Le taux était de 3,20 p. 100 d'après la loi du 8 août 1830, qui avait transformé l'impôt foncier en impôt de quotité. Le taux a été élevé à différentes reprises pour atteindre celui de 18 p. 100 par la loi du 4 décembre 1925, mais il a été abaissé à 16 p. 100 par la loi du 26 avril 1930 et au taux actuel de 12 p. 100 par la loi du 6 juillet 1934.

L'impôt foncier est majoré de centimes additionnels pour le compte des départements et communes. A l'origine, le produit des centimes additionnels aux « quatre vieilles » était calculé à raison de tant pour cent du principal, mais comme la loi du 31 juillet 1917 a supprimé le principal de la personnelle mobilière, des portes et fenêtres et des patentes, ces contributions sont devenues purement locales et ont été assises sur un principal, dit « fictif ». Après diverses modifications, la loi du 19 juillet 1925 a décidé qu'à partir de 1926 le principal fictif serait fixé « sans tenir compte des nouveaux revenus imposables ». Ce chiffre continue d'être modifié uniquement en raison des constructions et démolitions nouvelles, qui, d'ailleurs, le font peu varier. A Paris, il est représenté par la fraction décimale 0,01669812002, les six premiers chiffres restant fixes chaque année. En d'autres termes, le principal fictif est égal à un soixantième environ du revenu net imposable foncier bâti.

2° Les communes ont été autorisées à établir des taxes, à la suite de la loi du 29 décembre 1887 et de la loi du 13 août 1897, par délibération du Conseil municipal, dont vingt-trois nominativement désignées. Quatre frappent directement la propriété bâtie ; ce sont les taxes :

— sur le revenu net des propriétés bâties ;
— d'enlèvement d'ordures ménagères ;
— de déversement à l'égout ;
— sur les balcons et constructions en saillie.

Les taxes communales sont actuellement :

a) La taxe sur le revenu net des propriétés bâties est calculée sur celui servant de base à la contribution foncière ; son tarif ne peut excéder le quart du taux de l'impôt cédulaire d'État, aujourd'hui de 12 p. 100 ; son maximum est de 3 p. 100. Elle ne peut être mise normalement à la charge des locataires, sauf dérogation par stipulation expresse dans l'acte de location ou dans une convention particulière. 80 p. 100 des communes l'ont établie et dépassent le maximum légal. En 1936, elle était de 6 p. 100 à Dôle, 5 p. 100 à Lyon, 2,50 p. 100 à Paris ;

b) La taxe sur la valeur en capital des propriétés bâties n'existe qu'à Salins (Jura) et à Paris ; comme la taxe foncière, elle ne peut être réclamée du locataire qu'en cas de convention expresse. L'évaluation en capital est faite soit en partant du revenu, soit par voie d'appréciation directe. En 1935, cette taxe a produit 66 millions à Paris, mais une réforme, écartée par le Sénat en novembre 1936, prévoyait de taxer les immeubles à un taux progressif, partant du taux actuel de 0,20 p. 100 pour les immeubles d'une valeur inférieure à 200 000 francs et atteignant le taux de 0,50 p. 100 pour les immeubles estimés à plus d'un million ;

c) La taxe d'enlèvement des ordures ménagères est de 4,75 p. 100 du revenu net servant de base à la taxe foncière, après avoir été de 1,0666 p. 100 lors de son établissement en 1900. Cette taxe ne peut être récupérée sur les locataires. Le taux maximum est de 6 p. 100 perçu dans différentes villes, dont Grenoble, Tours, Évreux ; Reims et Brive n'ont qu'un taux de 1,50 p. 100. Cette taxe a produit pour toute la France, en 1936, 103 millions, dont 61 pour Paris ;

d) La taxe sur le déversement à l'égout, dont le maximum est de 6 p. 100 du revenu net servant de base à la contribution foncière ; le taux de cette taxe, à Paris, est de 4 p. 100, elle a produit, en 1936, 71 800 000 francs ;

e) La taxe sur les balcons et constructions en saillie est due par les propriétaires ; le tarif est établi soit au mètre superficiel, soit au mètre linéaire, mais proportionnellement à l'importance de la saillie des ouvrages ; elle a produit en 1936, à Paris, 5 255 000 francs.

f) La taxe de balayage est à la charge du propriétaire, elle est calculée au mètre superficiel pour tout l'espace s'étendant devant l'immeuble et sur une largeur de six mètres (chiffre-limite). Il faut une clause expresse pour que les propriétaires puissent la récupérer sur les locataires. Le produit de cette taxe a été, à Paris, en 1936, de 26 900 000 francs.

Les causes de l'atonie de la richesse immobilière sont donc, généralement, inhérentes à l'appauvrissement de la nation et plus spécialement aux charges fiscales qui la frappent plus durement que d'autres catégories.

CONCLUSIONS

Le fâcheux état de la fortune immobilière a eu des répercussions directes dans un arrêt à peu près complet de la construction. En 1913, il avait été construit, en habitations collectives, 6 459 étages ; en 1929, 2 184 étages ; en 1936, 934 ; en 1937, 378 !

Le capital investi dans les constructions de 1930 représentait environ 2 850 millions ; en 1936, il ne représente plus que 300 millions !

Cette inactivité de la construction provoque du chômage dans le bâtiment. Alors que le nombre des chômeurs de l'industrie métallurgique a diminué de 36,29 p. 100 en 1937 par rapport à 1935 et de 32,67 p. 100 en mars 1938 par rapport à 1935, nous voyons que, dans le bâtiment, la diminution en 1937 n'a été que de 27,22 p. 100 — et cela malgré les importants travaux de l'Exposition — et, en mars 1938, de 10,50 p. 100, tendant ainsi à se rapprocher du chiffre de 1935.

Le nombre de chômeurs dans le bâtiment oscille aux environs de 85 000, alors que dans la métallurgie il n'est que de 53 000 ; le total des chômeurs était en mars 1938 de 433 817, le bâtiment fournit 18,71 p. 100 de l'effectif total[1].

D'autres chiffres fournis par la Statistique générale de la France font ressortir la mauvaise situation du bâtiment dans la production industrielle. En prenant 1928 comme base 100, l'indice est de 69 en 1936, de 64 en 1937 et de 59 en mars 1938 : il exprime une diminution de travail de 41 p. 100 depuis l'année de base.

Par voie de conséquence, les Sociétés nationales de construction ont été durement atteintes ; le compartiment boursier correspondant en a subi le contre-coup. Ce compartiment comprend treize valeurs et avait atteint son maximum, en février 1929, au coefficient 757, correspondant au boom immobilier ; il est tombé à 96 en décembre 1935, à 86 en juillet 1936, pour se relever lors des travaux de l'Exposition à 199 en janvier 1937 et retomber à 147 en mai 1937, faisant ainsi ressortir une baisse de 81 p. 100 de février 1929 à mai 1937, avec des indices de revenu net de 169 à la même date et un taux de capitalisation de 3,44 p. 100, alors que, pour l'ensemble des valeurs, l'indice des cours était de 217, avec une baisse de 60 p. 100 seulement et un indice de revenu net de 183.

L'examen du problème immobilier français permet d'en dégager les données permanentes et de retrouver les données essentielles des difficultés de l'heure.

Comme donnée permanente, nous apercevons ici aussi cette tendance systématique de notre époque à vouloir protéger les « petits » au détriment des « gros », tendance qui aboutit, en dernière analyse, à fausser d'une manière délibérée les lois économiques naturelles. Le résultat a été l'inverse de ce qui avait été voulu et les petits propriétaires ont été plus touchés que les gros ; en effet, on a jugé utile de protéger les petits locataires contre les propriétaires, alors que les gros locataires sont rentrés rapidement dans le droit commun. Le résultat a été que les petits propriétaires ont été plus durement atteints, ce qui a provoqué par contre-coup un chômage

1. En octobre 1938, les chômeurs du bâtiment sont au nombre de 67 000 (sur 401 000 chômeurs).

considérable chez les ouvriers et dans les industries connexes.

Cette situation paradoxale a été créée de toutes pièces par les lois successives sur les loyers qui ont faussé le jeu naturel de l'offre et de la demande en fixant des coefficients arbitraires de majorations maxima pour les petits et moyens loyers basés sur les prix de 1914. Alors que le revenu brut ne saurait légalement dépasser 2,80 fois celui d'avant-guerre, le prix des matériaux pour les réparations et entretien est de 5 à 11 fois celui de 1914. Les briques pleines de Bourgogne sont 12,33 fois plus chères, le plâtre 11,37, le ciment 5,03, le chêne pour construction 8,63, le sapin 7,74, les poutrelles 7,74. Quant à l'augmentation de la main-d'œuvre, elle dépasse largement le coefficient 8.

On doit remarquer d'autre part que l'on a constamment détourné les petits et moyens capitalistes du rôle bienfaisant de constructeurs dans les périodes de crise. Ils ont été remplacés par de grosses Sociétés immobilières, par des trusts ; autre illogisme, les grosses Sociétés ne pouvant plus remplir ces fonctions altruistes ont été remplacées par la collectivité. Nous aboutissons là, sous forme de régie ou autrement, à cette constatation : plus la masse désire éviter les risques et plus la collectivité est obligée d'en assumer et, par conséquent, plus elle est contrainte de subir sévèrement les contre-coups des erreurs des hommes et des vicissitudes économiques.

Notre conviction profonde est que le jour où les dirigeants de ce pays se décideront à faire tout le nécessaire pour assurer le redressement indispensable de la situation économique, ils s'apercevront que l'industrie du bâtiment en est un des leviers les plus sûrs. Ils comprendront alors qu'il conviendra de prendre les mesures de dégrèvement et de simplification que la situation impose. Le Gouvernement Daladier s'est, du reste, partiellement déjà orienté dans cette voie.

Telles sont les données particulières du problème immobilier et ces données se trouvent conditionnées par la déterminante fondamentale de la situation financière : la folle gestion des deniers publics, aboutissant à une détérioration continue de la monnaie avec ses conséquences inéluctables : hausse du loyer de l'argent, impossibilité d'assurer le financement et de l'État et des besoins des particuliers, appauvrissement de l'ensemble de la collectivité.

Le nivellement des fortunes est l'œuvre des dévaluations successives ; seuls, la stabilité monétaire, le travail et l'épargne permettront de remonter cette pente au bas de laquelle on trouve un standard de vie diminué pour tous et une perte progressive des libertés.

JACQUES ROUVIER

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Duhamel n'a rien écrit de plus émouvant, de plus pénétrant, de plus radieux que le premier chapitre de *Cécile parmi nous*[1] : phrases taillées dans un tissu vivant et lumineux, qui battrait le rythme du cœur. Cécile Pasquier, la musicienne de génie, qui est au milieu des siens comme n'étant pas de la terre, s'est mariée, et elle a un enfant. L'orgueil, la joie, la ferveur, l'espérance entourent ce petit être. A la fin du livre, il meurt. Tout le roman tient entre ces deux limites. C'est le supplice de la déesse devenue femme, et torturée.

Peut-être M. Duhamel a-t-il infligé ce tourment à Cécile dans un dessein plus secret. Elle a épousé un assez misérable personnage. Tout mariage eût été pour elle une mésalliance. Un instinct nous pousse à vouloir que cette mésalliance soit parfaite. Elle l'est, en effet. M. Duhamel a donné pour mari à la messagère des dieux l'homme que lui-même déteste le plus au monde, l'intellectuel pur, égoïste, ironique et sec, Richard Fauvet. Ce philosophe, qui a été biologiste et qui est encore quelque chose en Sorbonne, n'est d'ailleurs pas sans valeur. Il est entouré d'une cour de disciples. Chez lui, Richard affecte une courtoisie gouailleuse, sous laquelle il y a peut-être de l'amertume. Il profite sans scrupules de la fortune gagnée par Cécile. C'est un homme élégant, qui souffre d'emphysème.

1. Mercure de France.

A la détresse de sa vie conjugale, Cécile oppose une patience d'immortelle. On ne la voit pas condescendre à s'irriter. Mais on sent aussi dans cette âme élue une dureté terrible. Arrivée à la limite qu'elle a fixée, rien ne la fléchira. Mais on ne voit pas le secret des cœurs. Et Laurent Pasquier, celui qui est devenu un savant et avec qui Cécile s'entend mieux qu'avec aucun de ses frères, la surprend un jour qui prie dans la petite église de la rue Brémontier. En conduisant à Dieu sa fille préférée, M. Duhamel entre sur un terrain où la critique n'a que faire. Car il faudrait le suivre dans une discussion de doctrine et de discipline où on ne peut que se fier à lui et supposer qu'il a contrôlé ses sources. Au surplus, ce qui importe, ce n'est pas ce que son confesseur dit à Cécile. C'est ce qu'elle-même dit à Dieu et ce que la religion est pour elle. Elle le dit à Laurent, au moment de sa pire douleur, quand elle a perdu son enfant et que son mari l'a trahie. « Ne va pas t'imaginer, Laurent, que ceux qui cherchent Dieu, c'est qu'ils ne veulent plus souffrir. Je ne cherche plus. J'ai trouvé. Je suis sûre d'avoir trouvé. Pourtant je n'ai jamais tant souffert que depuis cette rencontre. Je souffre autrement, voilà tout. C'est presque inexplicable. C'est une façon nouvelle d'endurer toute souffrance. » Elle dit encore : « Je ne demande à mon Dieu que de me permettre de l'aimer. Je lui demande aussi la grâce de souffrir sans honte et sans désespoir et plus tard, demain peut-être, une autre grâce : celle de mourir sans regret. »

Quelle est l'attitude de Laurent lui-même? Nous savons déjà, nous avons lu dans *les Maîtres*, que l'inquiétude métaphysique est rentrée dans ce champ de la science, d'où on avait pu un instant la croire bannie. Il n'est pas si simple d'éliminer le finalisme. On ne peut le faire que par un acte de foi rationaliste, qui est lui-même métaphysique. Il y a évidemment une méthode, qui est de limiter la science aux rapports des choses, en laissant aux philosophes l'étude, si c'en est une, des choses elles-mêmes. Mais les personnages de M. Duhamel, du moins ceux qu'il aime, sont trop pénétrés de sensibilité pour se contenter de construire une maquette cohérente du monde, sans s'inquiéter de sa réalité. « Nous cheminons avec angoisse au milieu de l'incompréhensible »,

dit Laurent. Mais toute son éducation exclut, ou semble exclure, son retour à la foi. « J'ai bu, dès le commencement, des breuvages qui m'ont empoisonné pour le restant de mes jours. Il faut maintenant que je me batte avec cette pesante raison qui ne me comble pas, mais qui m'a donné des habitudes tyranniques et dont je sens bien que plus jamais je ne pourrai me délivrer. Mais je t'envie, sœur, je t'envie. Il me semble que je vois s'élancer un beau navire et que je reste seul, sur le quai, en agitant un mouchoir. »

Pendant ce drame la tribu des Pasquier poursuit ses destinées. On se rappelle le prodigieux docteur Pasquier, le père, plein de génie et de hâblerie, instable, éloquent, sans le sou et sans trop de scrupules pour s'en procurer et qui n'a pas fini d'étonner ni d'alarmer les siens. Ses enfants sont pour ainsi dire l'éclosion de tout ce qui chez lui est resté à l'état confus et larvé. Son imagination, qui n'a été pour lui-même qu'une cause de désordre, son impulsivité, qui n'a été pour lui qu'une raison de changer sans cesse de maison et de carrière, se retrouvent chez ceux qui sont nés de lui, mais comme des forces disciplinées. Chez l'aîné, Joseph, ces qualités, et l'égoïsme paternel lui-même, contenus par la force de caractère, sont devenus les moyens d'une grande fortune. Mais il faut joindre à cette hérédité, la sainteté, la tendresse profonde, l'esprit d'abnégation du caractère maternel. C'est ainsi que Cécile est devenue une grande artiste et Laurent un homme de science. A ces deux-là, M. Duhamel a donné, en outre, cette conscience si profondément humaine, qui est son signe propre. Chez Laurent, elle ajoute à la recherche la droiture et l'angoisse. Chez Cécile, cette humanité sublimée permet à l'Envoyée d'accomplir sa mission. « Les gens qui viennent écouter Cécile chérissent tous la musique, mais ils n'ont pas tous la même âme. Tous apportent avec eux leur fardeau de joies et de peines. Voilà que la joie de l'un trouve à s'accomplir soudain ; voilà que la douleur de l'autre s'enrichit, s'épure, devient intelligible et belle. Ces gens qui sont assemblés dans la caverne du théâtre, ils ont éprouvé tout le jour des limites et des contraintes, ils ont mesuré leur faiblesse, leurs manques, leurs défaillances et leurs hésitations. Et tout à coup un être humain, fait comme eux d'argile misérable,

leur donne le sentiment d'une pensée qui serait sans erreur, sans faible, sans tache, sans obstacle et qui s'élancerait, parfaite, vers les clartés d'une autre vie. »

*
* *

M. Carco, qui avait dans *A voix basse* raconté son enfance, raconte dans *Montmartre à vingt ans* [1] sa jeunesse, qui est celle de toute une génération d'écrivains aux environs de 1910. La première page est une de ces étonnantes évocations où il excelle : neige, blancheur, flocons blancs qui voilent les lumières, pas feutrés et incertains, et, devant un brasero, cinq ou six buveuses d'absinthe. C'est une chose étrange que cette détresse profonde qui, au fond de l'esprit de M. Carco, le surveille et l'inspire. Qui a rendu comme lui la tristesse de la pluie? Il a besoin du garni, de l'escalier gluant, de la carpette tachée, du dégoût, de la misère qui le frôle. Il faut pour qu'il soit tout à fait lui-même que de sombres fantômes l'accompagnent.

Le tableau qu'il fait de la Butte vers 1910 est tragique. Sans doute c'est au fond le même tableau qu'a fait M. Dorgelès. Mais Dorgelès avec ses yeux clairs, sa voix haute, son animation généreuse, s'amuse de tout, avec un intérêt puissant et vif, qui va jusqu'au pathétique. C'est le modèle des journalistes. Carco, avec son œil couvert et pensif, son sourire qui semble revenir de loin, ressent étrangement, fraternellement, le malheur dont il a le goût. Il a sur les poètes ivrognes, et qui ont trouvé dans les fumées la clé de leur génie, une page pénétrante. « Qu'on songe à la misère où tant d'artistes se sont si souvent débattus ; ils buvaient afin d'oublier... Ils buvaient pour boire et l'Inspiration... seulement alors, les visitait. Depuis qu'il y a moins d'ivrognes, il y a moins de poètes. Nul n'y peut rien. Jean Richepin me l'a fait un jour observer : tous les poètes maudits sont nés de l'absinthe. Elle ajoutait à leurs malheurs ce besoin d'expansion, d'aveux, de confession publique sans lequel chacun vivrait pour soi et n'éprouverait jamais la nécessité de dénoncer ses vices, ses faiblesses, ses regrets. Ses regrets surtout... »

1. Albin Michel.

Il ne fait pas de la bohème une peinture romancée, et l'image qu'il en donne est terrible. Il donne le nombre et les noms des assassinés, parmi les camarades de sa jeunesse. On vivait alors dans un Paris plus près de la nature qu'il ne l'est aujourd'hui. A Montparnasse pareillement. Les meurtres n'étaient pas rares et l'usage de sortir armé n'était pas inutile. Un de mes amis trouve une nuit un mort devant la porte de son atelier, rue Falguière, à ce moment-là rue des Fourneaux. Le nombre des pierreuses était incroyable. Le boulevard Saint-Germain, jusqu'à Saint-Germain-des-Prés, en était envahi. La pauvreté était affreuse. Deux femmes se battaient pour une dette de cinquante centimes. Beaucoup n'avaient pas même de chambre et changeaient de chemise dans les lavabos des restaurants. Il me semble que Paris s'est sensiblement nettoyé depuis une vingtaine d'années, ou du moins que la misère a reculé. Aux environs de 1910, M. Carco ne nous cache pas que la jeunesse artiste n'était pas très bien vue de la police. En fait, il raconte quelques histoires assez villonnesques. Et les amis de Villon ont fini pendus. Ce sont là, pour la littérature du temps, aventures de frontières, surprises de voisinage un peu désagréables. Ces évasions hors de la famine ont, surtout à distance, leur pittoresque, mais la famine était la loi. « Le premier devoir d'un artiste est d'avoir un bon estomac », avait écrit à la craie, sur le volet, le patron du *Lapin Agile*. M. Carco cite trois de ses compagnons de jeunesse, dont Modigliani, qui, comme il dit, ne sont pas morts d'embonpoint. Et il conclut assez sinistrement : « S'il fallait dresser la liste de ceux d'entre nous qui menèrent véritablement cette existence, avec ce qu'elle comporte d'humiliations et de grotesques péripéties, on s'apercevrait que huit sur dix n'y ont pas survécu. »

Les artistes côtoyaient la pègre. Mais seul M. Carco avait pour les hors la loi cette sympathie profonde, qui donne l'accent à son œuvre et qu'il attribue à son enfance passée en Nouvelle-Calédonie. Il est assez piquant de penser que ce monde d'exception où il vivait le rapprochait de Bourget, vivant lui aussi dans un monde d'exception, celui de l'aristocratie. Les deux clans extrêmes de la société sont l'un et l'autre régis, hors des codes communs, par une loi qui leur est propre, et qui est celle de l'honneur. Ils ne l'entendent pas de la même façon, mais

dans les deux cas il est strict. L'amitié de Bourget pour l'auteur de *Jésus-la-Caille* reposait, nous dit celui-ci, « sur un sens de l'honneur que l'auteur de *Mensonges* avait dégagé d'un milieu social dont l'oisiveté, les privilèges, l'esprit de caste correspondaient, par de tortueuses analogies, à ce qu'on appelle le milieu ».

Mais peut-être dans cette obscure tendresse pour la pire humanité, faut-il chercher quelque chose de plus profond encore que des souvenirs d'enfance et des goûts de chevalerie. Parvenu au plus haut point de sa carrière, M. Carco éprouve, lui aussi, le besoin de se confier, et il nous fait un singulier aveu. Enfant, il aimait jouer à se croire mort jusqu'à ce que la peur de l'être, en effet, le fît sauter du lit. Sa mère s'épouvantait, mais il aimait mieux l'affoler, quoiqu'il l'aimât, que de renoncer à ses macabres plaisirs. « Toute ma vie, dit-il, j'ai trouvé à des jeux de cet ordre un plaisir dont nul ne s'est douté. » C'est que cette étrange manie épousait un des secrets penchants de sa nature, « qui a toujours été de se replier sur elle-même et d'exagérer les raisons de se tourmenter sans objet. »

*
* *

Il se pourrait que les aventures racontées dans *Les Croque-vivant* [1] fussent au fond très ordinaires. Mais l'auteur qui signe du prénom de Marie Laure a un don merveilleux pour transformer les objets en personnages, les personnages en symboles et les symboles en rêves. Celle qu'elle nomme Valentine entre dans un pavillon de briques, d'assez méchant style 1900. Au fond du vestibule, un escalier de fer fait tourner ses trente-sept marches. Cet escalier devient aussitôt le serpent de la Genèse enroulé autour d'un tronc d'arbre invisible. Et Valentine pense : « L'arbre de la Science a-t-il trouvé son climat au fond de ce parloir étroit ? La connaissance s'élabore dans le silence et dans l'obscurité ; elle ne recherche pas l'air libre, le plein vent et la lumière du zénith : le bien et le mal sont l'apanage des ermites. Cet escalier me tente. Je désire poser mes pieds sur ses marches. Mais si je monte, je suis à sa merci... La connaissance n'a pas d'échelons pour

1. Stock.

redescendre vers la paix, mais une rampe qui plonge à l'infini des profondeurs épouvantables... »

Ce monde entièrement vivant et tout plein de sens doubles est une immense féerie. On s'y promène comme dans une Apocalypse. Valentine habite avec sa mère le château de Croquevivant. Un soir, dans une crise de colère, elle s'écrie : « Mon avenir est supérieur au vôtre, quoique le même destin nous tienne entre ces murs tels des insectes dans une boîte en carton. Si je m'échappe ce sera la fin des Croquevivant, et ceux qui échapperont à mon grand incendie erreront sous les portiques des villes d'eaux... » Ici, une très brillante description de ces malheureux fuyant dans les juillets brûlés, où l'eau minérale devient putride, la fureur de Valentine. Et comme le secrétaire de sa mère, Faustin, lui demande la raison de cet éclat, elle répond par ces mots sybillins : « Si je parle ainsi c'est que mes esclaves me l'ordonnent, car je suis née à l'intersection des étoiles qui doivent s'éteindre. Le monde se dévore lui-même à chaque croisement de mon destin. Je grandis à la vitesse d'une révolution, sournoise, sanglante à mauvais escient, et qui se soucie autant de ma mère et de ses comparses qu'elle se mêle de combler les coquillages vidés par la colère des flots. »

Cette sortie nous paraît un peu obscure. Mais imaginez que cette Valentine, au lieu d'être ce qu'elle paraît, — une fille à l'âge ingrat, poignets graciles et chevelure épineuse, et dont la jupe plissée découvre des genoux de gazelle, — soit une image de la connaissance. Tout devient clair : il est bien certain que chaque progrès de sa croissance bouleverse le monde, et qu'elle grandit férocement, indifférente à ce massacre. Ne croyez pas, au surplus, que cette forêt de symboles fasse un paysage inanimé. L'auteur a au contraire une habileté assez maléfique pour peindre une figure d'un seul trait, pittoresque et sarcastique. « Des cils noirs défendent ses paupières hypocrites, et de sa bouche coule un filet de médisance comme une source bruissante entre les orties. » C'est le portrait de Renaud Ricochet. D'autres fois, c'est une rêverie qui se développe dans un couplet à peine trop charmant, aux limites du réel. Voici Valentine au concert : « La musique la délivrait. Assise entre des profils, elle errait sur des landes que balayaient

les vents des violons ; du haut des rochers des trompettes elle contemplait des paysages traversés de ruisseaux de flûtes où la diligence des pianos élevait des palais noirs. Lorsque les chœurs se mettaient debout pour chanter, lorsque les harpes se cabraient telles des hippocampes, lorsque les contrebasses fendaient les flots des mers inconnues, son esprit s'ouvrait comme une grenade mûre, et tout ce que le temps avait enfermé là, devenait jets d'eau d'Eden, chiffres à compter les astres, escaliers claquants d'ailes, couleurs et parfums. » Il y a dans ces lignes un échange des visions des sons, une perception si aiguë qu'elle ne se traduit plus qu'en intelligence, un raffinement mouvant qui alarmerait peut être un goût trop strictement pur, mais dont le faste dionysiaque est un enchantement.

Connaissant la vraie nature de Valentine, nous comprenons maintenant qu'elle brûle le château de Croquevivant, et voie d'un œil sec mourir sa mère. Nous comprenons aussi ses fiançailles avec Faustin, qui est le diminutif de Faust. Après l'incendie, nous pouvons penser qu'elle a péri. Mais elle a seulement fait une longue maladie, et elle reparaît sous les auspices d'un personnage nouveau, dont nous reconnaissons sans peine qu'il est le Diable. Mais à le voir, on dirait un homme comme tous les autres. L'auteur, par exception, s'explique là-dessus sans détour. « Si dans ce livre le diable s'est introduit avec autant de sans façon, sans trappe spectaculaire, sans maillot cramoisi, sans cape ni épée, c'est qu'il lui devient de plus en plus malaisé de se manifester autrement que sous les apparences d'un être ordinaire. Pour mieux échapper à la mécanisation, l'être mythique se doit de parler de choses et d'autres, et de s'intéresser aux rumeurs des villes. Il peut se livrer à des travaux qui correspondent à sa nature intime, mais alors, il risque de faire désagréablement parler de lui. » Or, il est essentiel au diable de ne pas attirer l'attention. Cependant, l'auteur lui a marqué sa révérence par deux traits. Elle l'appelle l'Inconnu, et n'a pas cru pouvoir lui infliger un nom de baptême. Et elle fait de lui l'arrière-produit d'une vivante et d'un pantin. « Ce n'est pas seulement un symbole, dit-elle. Sa nature est double. Il n'a qu'une moitié d'âme. Il est comme ces chars d'assaut qui broient indiffé-

remment les plantes et les fantassins. » De son personnage légendaire, il n'a gardé que l'humour. L'auteur lui a donné encore une politesse exquise, l'art de comprendre les objets chargés de puissances, et enfin le plus beau des présents, un inconscient : de sorte que sa responsabilité propre s'enfonce dans les ténèbres de l'enfer et s'y confond.

Faustin épouse Valentine et une seconde partie commence, qui ne peut pas bien finir. Valentine trompe Faustin avec l'Inconnu. Entendez que la science trompe l'homme avec le diable. Le but du Malin était de séparer Valentine de Faustin. C'est pour ce mauvais coup qu'il les avait d'abord réunis. Il avait poussé le scrupule jusqu'à mener d'abord au suicide la maîtresse de Faustin, Olinde. Enfin, il avait préparé le mariage comme le premier acte de l'adultère. Mais cette fois, sa victime lui échappe. En dépit d'une divulgation discrète et savante, Faustin ne saura jamais qu'il est trompé, car il se suicide dans le même temps. « Les raisons de cet acte resteront à tout jamais obscures », dit laconiquement l'auteur. La principale est peut-être de nous mener avec lui hors du temps, hors de la vie, dans un pays de neige éternelle, qui n'est pas le pays de la connaissance, mais le pays de l'amour. Car l'amour est ignorance et il a passé les portes de la mort. Là, dans un entretien avec l'ombre d'une tireuse de cartes, Faustin nous révèle la vraie nature de l'Inconnu. C'est bien un démon, mais un démon envoyé par Dieu pour sauver le monde. « L'homme est tombé plus bas que l'enfer... Dieu a levé une armée d'anges noirs, de séraphins désespérés qui nettoieront les écuries des humains. Ils prendront pour compagnes les filles de la destruction. » Fille de la destruction, Valentine a suffisamment montré qu'elle l'était. En trompant l'homme avec le diable, elle est devenue la fille de la nouvelle justice.

HENRY BIDOU

LE THÉATRE

M. Marcel Achard : **Adam** *(Gymnase). — M. Sacha Guitry* **Un Monde fou** *(Madeleine).*

D'UN sujet pénible il est difficile de tirer une comédie légère. L'auteur d'*Adam* vient d'en faire l'épreuve. Aussitôt embarqué sur cette galère, le capitaine Marcel s'est senti si perplexe qu'il a d'abord longtemps hésité avant de lever l'ancre. Cela nous vaut un premier acte dont la fantaisie traîne un peu, parce que l'on retarde le plus possible le moment de nous révéler où l'on va nous conduire. Alors, pour nous faire prendre patience, on nous amuse avec l'histoire d'une belle jeune femme frappée d'amnésie qui, venue de Paris à pied, en robe de soirée, tombe un beau matin à Antony (12 kil.) chez un petit quincaillier retiré du commerce et son fils, étudiant en médecine. Ce départ, qui n'est qu'un faux départ, est en soi-même fort joli et rappelle le bon temps de *Jean-de-la-Lune*. Mais l'esprit de l'auteur ne laisse pas de s'épuiser bientôt à travers l'ingéniosité des moyens qu'il emploie pour feindre de vouloir vaincre une amnésie qu'il ne demande qu'à faire durer, puisqu'elle le dispense d'aborder son périlleux sujet et va lui permettre d'atteindre, par une succession de petites blagues et de gentilles jongleries, la fin du premier acte. Maintenant, il n'y a plus à barguigner. Nous savons que la brebis égarée s'appelle Catherine, qu'elle a été lâchée par son amant Maxime, d'où le choc qui lui a fait perdre la mémoire durant

quelques heures, mais que le cruel, informé par téléphone de son état, a promis de venir la chercher. On l'attend. La galère a doublé le môle, face à la mer houleuse, sous un ciel assombri.

Ce n'est pas Maxime qui paraît, mais un ami de celui-ci, le chef d'orchestre Hugo Saxel, vêtu avec une élégance raffinée, le cheveu grisonnant et ondulé, la tête impériale, la hanche coquette, le regard lourd de pitié méprisante quand il s'arrête sur Catherine, soudain amusé, émerillonné, cynique lorsqu'il se fixe sur la noire tignasse bouclée de Jean-François, le fils du quincaillier.

Il ne suffit pas de recouvrer la mémoire pour acquérir une intelligence qu'on n'a jamais eue. Catherine, revenue à soi, s'est retrouvée sotte comme un panier. C'est sans doute une Paimpolaise récemment débarquée à Paris. Elle n'a jamais soupçonné les mœurs de l'homme au complet rose. Elle sera lente à comprendre que la dangereuse rivale qui lui a soufflé son Maxime, c'est lui, le mignon, le cher grison, le vieux poison. Cette situation une fois posée, puisqu'il avait l'étrange propos d'y venir, l'auteur n'a pas su la renouveler. Il y est entré le plus tard qu'il a pu, il voudrait bien à présent en sortir le plus tôt possible. Reste cependant qu'il faut faire une pièce. Bah! on fera d'abord deux actes de ce qui n'en est qu'un. On introduira une coupure dans le dialogue à un moment donné, on baissera le rideau, de manière à marquer une petite pause, et, le rideau relevé, on enchaînera. Moyen commode, assurément, mais qui n'empêche pas qu'il y ait, entre dix heures vingt et onze heures et demie, soixante-dix minutes, ce qui, au théâtre, peut paraître un siècle. La vague se creuse, la galère plonge, le regard du capitaine va de sa boussole affolée au ciel où sont les dieux.

Ne pouvant mettre Hugo et Maxime en présence sans courir le risque de voir les fauteuils du Gymnase se transformer subitement en banquettes mobiles et voler sur la scène à grand bruit, ce qui ne s'accordait pas avec le dessein d'une comédie légère, M. Marcel Achard a imaginé que Catherine de Paimpol et le sensuel magicien du bâton se disputeraient Maxime par téléphone, en lui parlant, tantôt à tour de rôle et tantôt à la fois, dans le même appareil que s'arrachent leurs mains.

L'autre, au bout du fil, ne semble pas très fixé sur ses instincts, il branle à se décider. Cependant Vénus Aphrodite veille, la Morale à ses côtés. Sommé de choisir à la fourche des voies, Maxime, qui tarde à répondre, apprend de Catherine, soudain butée ainsi que peut l'être une Bretonne, que c'est elle qui le balance. Alors, de chagrin et d'indécision, le pauvre se tue. Comme nous n'avons pas vu sa figure, sa mort (c'est de règle au théâtre) nous laisse absolument froids.

Il faut aller voir M. Claude Dauphin dans son complet d'un beige rose. Sa composition est une merveille. Un peu poussée à la bouffonnerie, peut-être, et occupant toute la scène. Mais il fallait bien l'occuper par quelque chose. La jolie mademoiselle Alfa prend un ton bêta qui, au premier acte, est parfait, puisqu'il peint la stupeur de l'amnésique, mais pourquoi le garde-t-elle, par éclats, aux actes suivants? Comme on la sait très fine, je pense qu'elle aura voulu prêter quelque vraisemblance à un personnage qui serait incompréhensible sans une épaisse couche de niaiserie. M. Michel-André (Jean-François) a de la vraie jeunesse. Quant à M. Jean Wall, il est excellent comme toujours. Mais on est fâché de le voir déployer son talent sous la blouse grise du quincaillier Lancelot. Il n'a pas l'âge de jouer les vieux grimes. Il aurait dû refuser le rôle.

Cela dit, nous n'oublions ni le gracieux génie de M. Marcel Achard, ni le rang éminent qu'il occupe dans le Théâtre contemporain. Nos critiques ne visent qu'à les lui rappeler à lui-même. Il nous paraît que, depuis quelque temps, M. Achard s'abandonne à la facilité, ou plutôt qu'il confond celle-ci avec l'inspiration. Par « facilité », entendez la complaisance envers soi, la prépondérance du métier sur l'art. L'inspiration suppose une concentration préalable. Parce qu'elle est jaillissement elle ressemble aux choses faciles, mais ce n'est là qu'une apparence, car encore faut-il laisser à la nappe cachée d'où l'inspiration jaillit le temps de se former — ou de se reformer. C'est ce que j'appelle « concentration ». L'auteur de *Je ne vous aime pas*, de *Jean-de-la-Lune* et de tant d'autres ouvrages qui nous furent un enchantement se doit à lui-même et nous doit de se ressaisir. Nous le supplions de réfléchir un peu derrière ses grosses lunettes.

*
* *

Il y a, dans *Un monde fou*, la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry, dont les recettes rivalisent avec celles des *Parents terribles*, au moins deux idées profondes.

La première, c'est que deux êtres (et particulièrement un homme et une femme, comme c'est ici le cas) qui, pris séparément, sont des individus normaux, peuvent devenir, dès qu'ils sont ensemble, des agités, des déments (voire des déments criminels, mais les personnages de M. Sacha Guitry ont le bon goût de n'aller jamais jusqu'à ce paroxysme). J'ai dit que les exemples de cette étrangeté sont surtout fréquents entre deux personnes de sexes différents. L'éternel débat du couple n'est autre que l'histoire d'une folie qui dure depuis que nos premiers parents ont franchi, le dos courbé sous l'épée de l'Archange, la porte du jardin d'Éden.

Pour dissiper toute équivoque, notons en passant que la différence sexuelle d'où découle cette furie singulière se retrouve dans les passions de ceux-là qu'on désigne par erreur sous le nom d'homosexuels (mot bien laid). Car il ne saurait y avoir de passion amoureuse sans quelque hétérosexualité ou patente (physique) ou cachée (physiologique, psychologique, selon les combinaisons des hormones). Quant au sentiment de l'amitié, le climat qui lui est le plus propice est celui de l'homosexualité masculine pure, je veux dire exempte de déviations sensuelles. Il est rare, au contraire, que l'amitié entre individus de sexes différents soit sans mélange. D'autre part, une amitié entre deux femmes non suspectes d'anomalies passionnelles, une amitié franche, solide, est peut-être plus rare encore. C'est qu'ici interviennent des jalousies, des rivalités que les mâles ne connaissent pas. Ils en connaissent, il est vrai, d'une autre espèce. Entre hommes, le sentiment qu'on nomme la camaraderie, par exemple, n'est souvent qu'une rivalité à formes cordiales, avec bourrades, coups de gueule et tout le mensonge affectueux des gros mots.

Ces nuances une fois marquées, je reviens à la première observation profonde de M. Sacha Guitry, à savoir cette bizarrerie qui fait qu'un homme et une femme, relativement rai-

sonnables lorsqu'on les considère isolément, se comportent, dans le cercle de leurs rapports, comme de véritables déments. Le phénomène, selon M. Sacha Guitry, serait quasi général entre époux ; l'auteur tend à y voir une conséquence presque inévitable de l'état conjugal ; car c'est ici, dans le mariage, que le cercle est bien fermé ; le terme « conjoint » évoque l'image de deux forçats rivés à la même chaîne et, si nul sentiment religieux ne l'éclaire d'une flamme sacrée, le mot est effrayant ; tandis qu'il y a plus de possibilités de relâche, d'évasion dans les amours illégitimes (mais le diable vous rattrape au tournant : c'est la fausse liberté des « liaisons dangereuses »).

Donc M. Sacha Guitry a tiré de cette observation la situation de son premier acte, le meilleur des quatre. Il eût pu aussi bien en tirer toute une pièce. Mais il préfère glisser en tous sens. C'est un virtuose du patinage. A l'idée profonde il lui plaît de mêler ici des traits spirituels dont certains ne manquent pas d'éclat mais brillent d'un feu plus court.

La seconde idée qui, à elle seule, aurait pu fournir également la matière d'une comédie ou d'une farce, n'apparaît qu'au troisième acte, lorsque le médecin psychanalyste qui s'est retiré sur la Côte d'Azur revient brusquement à Paris par avion et, oubliant tout à fait qu'il a sous-loué tout meublé son petit hôtel à l'ingénieur Cousinet avant de partir pour Nice, pénètre, en l'absence du locataire, dans son ancien logis, comme s'il rentrait chez lui, et va droit à son bureau, où il s'assied, ainsi qu'il avait coutume de le faire les jours de consultation. Le docteur, évidemment, est très fatigué ; il garde, à l'arrière-plan de sa conscience, le sentiment vague qu'il y a dans sa conduite deux ou trois points obscurs, quelque chose de pas naturel qu'il ne parvient pas à s'expliquer ; mais ce n'est là qu'une situation de théâtre (de vaudeville) amusante et très bien traitée ; l'idée profonde est ailleurs. La voici : ce qui cause le déséquilibre mental du docteur, ce qui fait que, loin d'avoir goûté le repos sur la Côte d'Azur, il s'y est trouvé soudain plongé dans un milieu avec lequel toute relation lui était pénible, c'est qu'il ne voyait plus autour de lui que des gens normaux, alors que, durant des années, il avait pour société habituelle ses malades, fous, demi-fous,

et piqués de tout genre. Or, il n'est anomalie que les psychiatres ne rattachent aujourd'hui à quelque catégorie bien définie, classée, classique. Tandis que les gens considérés comme raisonnables offrent tant de variétés de bizarreries, et les confidences qu'ils vous font de leurs ennuis sont si particulières, si imprévues qu'on ne sait en quel cadre les inscrire. L'horizon du maniaque est limité, c'est pourquoi sa compagnie est reposante. Mais l'homme normal, avec ses nuances individuelles et changeantes d'égoïsme, de sottise, de méchanceté, de bassesse et de muflerie, est un univers accablant. Ce spécialiste des maladies mentales débordé par le foisonnement naturel de la vie psychique chez les êtres sains d'esprit et par toutes les horreurs de l'âme humaine à l'état normal est un type caricatural sans doute. Mais l'exagération du trait est ici la représentation comique d'une profonde vérité. Le monde de la maladie est, dans un sens, plus rassurant que celui de la santé.

Tout n'a pas la même valeur dans ce troisième acte. L'unité de ton, il faut bien le dire, n'est pas, en général, une des vertus de la pièce. Mais ailleurs l'aisance spirituelle du jeu prête un charme aux dissonances, tandis qu'il y a dans ce troisième acte une certaine histoire de fer à T qui surprend au théâtre de la Madeleine. C'est une chose curieuse à constater que l'accent que revêt une scène comique varie suivant l'endroit où elle est jouée. Comme le caméléon reflète les couleurs du milieu qui l'entoure, le retentissement du ton comique ne laisse pas d'être influencé par les murs d'une salle, par l'atmosphère qui correspond au genre du théâtre. Au Palais Royal, la scène du fer à T paraîtrait d'une franche et cordiale bouffonnerie ; au Casino de Paris, elle ferait un sketch d'une finesse exquise. A la Madeleine, elle m'a paru légèrement triviale. Il est vrai que le public rit, mais ce rire lui-même, plus bruyant, plus gros qu'à tout autre moment de la soirée, souligne la différence de qualité.

Il y a longtemps que j'ai dit ici-même que la cigarette et le briquet tenaient une trop grande place dans le théâtre contemporain, et j'ai été heureux de voir que M. Jean Cocteau se range à mon avis. Il y a dans *Un monde fou* trop de cigarettes offertes, acceptées, déclinées, tapotées, allumées, fumées,

posées, jetées, trop d'importance donnée à ces menus gestes, trop de temps utile sacrifié à une mimique sans intérêt. On me dira que la comédie est une peinture de la vie et que, dans la vie, on fume beaucoup. Oui, mais on n'y fume pas comme au théâtre, avec ostentation.

Madame Elvire Popesco unit à la force comique mille nuances délicates qui tiennent à la personne et que résume assez bien le mot « distinction ». Elle est dame, et même princesse. Madame Jacqueline Delubac flotte, toute menue et frêle en complet masculin, dans une scène un peu gênante. Madame Pauline Carton (qui n'est pas seulement une excellente comédienne, mais s'est révélée écrivain humoriste et caricaturiste dans un charmant livre de souvenirs [1]) compose une désopilante figure d'infirmière, folle autrefois, aujourd'hui guérie ou, du moins, devenue « comme tout le monde ». M. Lefaur est admirable en psychanalyste excédé. M. Sacha Guitry psalmodie un peu trop (surtout au quatrième acte) dans le rôle de Cousinet, frère prêcheur du scepticisme intégral, mais il a toujours sa gentillesse autoritaire, sa gaminerie solennelle, ses poignantes mélancolies d'égoïste, son dur cynisme de Paris, crevant sur nos têtes en grêlons étincelants.

FRANÇOIS PORCHÉ

---

1. *Les Théâtres de Carton* (Librairie académique Perrin).

RENTRÉE DES CHAMBRES.

Nous l'avons échappé belle. Le Palais-Bourbon occupé par les socialistes et les communistes, sous les ordres d'un M. Blum qui aurait renoncé, pour y camper, à son régime et à ses livres, cela aurait eu grande et fière allure ! De ce beau projet il ne restera rien que quelques scènes de revue : les Chambres rentrent un peu tard sans doute, mais elles rentrent. Il était temps, on commençait à les oublier.

Depuis la formation du Cabinet Daladier, la vie parlementaire a été extrêmement réduite, tandis que des événements très importants se déroulaient aussi bien sur le plan extérieur que sur le plan intérieur. Un vote de confiance massif, suivi d'un octroi de pleins pouvoirs, avait permis au Gouvernement de passer l'été et de faire face à la plus grosse crise extérieure que nous ayons subie depuis 1914 ; en octobre, le même scénario avait été repris par un vote d'approbation de la politique étrangère et une nouvelle délégation de pouvoirs. Va-t-on, en décembre, assister une troisième fois à une procédure analogue ? Un vote sur la politique générale, une approbation de ce qui a été fait en face de la grève et de nouveau des pleins pouvoirs, qui permettraient à M. Daladier de promulguer par décret le budget de 1939 — ou bien la vie politique normale va-t-elle reprendre avec ses imprévus et ses risques ?

L'autre jour, dans les couloirs de la Chambre, M. Jean Mistler disait : « Somme toute, le Gouvernement Daladier nous a épargné la guerre en septembre et la révolution en

novembre. Cela, même pour les fumeurs, devrait compenser l'augmentation du paquet de tabac. » Raisonnement assez logique, il faut le reconnaître. Et cependant, c'est beaucoup plus sur le paquet de tabac, sur les incidences des décrets-lois que sur les grandes lignes de la politique générale que se décidera le sort du Gouvernement. Telle est la loi de la démocratie.

Que faut-il donc penser des décrets-lois de M. Paul Reynaud? Ils ne valent ni plus ni moins que ceux de M. Laval. Ils marquent un renversement de tendance : sur la pente du gouffre, au lieu de presser sur l'accélérateur, comme du temps de MM. Blum et Auriol, on essaie de freiner. Il n'est pas encore question d'arrêter, ni de remonter la pente. Pour cela, c'est un effort autrement draconien qu'il faudrait !

Tels quels, cependant, les décrets-lois se heurtent à de violentes résistances. Le prélèvement de 2 p. 100 sur les salaires est abondamment critiqué. Les gens qui se paient de mots pourraient cependant se rappeler que l'impôt direct généralisé est conforme à la plus pure tradition jacobine. N'est-ce pas Robespierre qui déclarait que l'indigent lui-même ne devait pas être exonéré, et qu'au besoin l'État devrait lui donner une allocation pour qu'il la reverse, à titre de taxe civique — système moins absurde à la réflexion qu'au premier aspect? On peut tenir, dès maintenant, pour assuré que l'impôt de 2 p. 100 ne subsistera qu'au prix d'une large exonération à la base, c'est-à-dire en diminuant de plus de moitié son rendement. Les lecteurs de cette *Revue* connaissent bien ce processus : de l'impôt réel on est passé à l'impôt personnel au nom de la justice, puis on a transformé l'impôt personnel en pénalisation, par le jeu combiné de la progressivité et de la détaxation à la base, si bien que l'on s'aperçoit aujourd'hui que le capital immobile meurt et que les capitaux mobiles s'enfuient.

On trouverait d'ailleurs dans les décrets-lois des dispositions indéfendables. Si M. Paul Reynaud avait l'expérience des finances locales, il aurait daigné penser aux maires et réformer enfin les budgets communaux. Il n'y a touché que pour supprimer certaines subventions et pour rendre l'emprunt impossible aux communes. Dieu sait que l'État a fait d'imbé-

ciles largesses, en subventionnant jusqu'à 90 p. 100 des constructions scolaires de caractère somptuaire, mais les travaux d'électrification rurale et d'adduction d'eau sont d'un caractère toujours utile et souvent rentable. Y renoncer signifie qu'on renonce aux progrès de l'hygiène, les ralentir équivaut à ralentir l'activité économique du pays et accroître le chômage. Enfin, il est assez injuste que, dans un même canton, les communes qui sont passées les premières aient bénéficié de subventions importantes et que d'autres, déjà impatientées d'une longue attente, apprennent aujourd'hui que le robinet est fermé. On ne gouverne pas en France contre les ruraux. A quoi bon, par conséquent, publier à l'*Officiel* des textes qu'il faudra ensuite rapporter ou amender ? La mauvaise humeur subsiste, même quand sa cause a disparu, et les gouvernements donnent l'impression d'un manque de méthode qui compromet leur autorité.

■

Si l'honnêteté intellectuelle régnait en politique, on réviserait ou rectifierait les décrets-lois, et on attendrait avant de juger M. Paul Reynaud le temps minimum nécessaire pour voir clairement les effets de son système. Les décrets de M. Pierre Laval paraissaient, au moment où les folies du Front populaire ont commencé, avoir déjà donné d'assez bons résultats partiels ; sans prendre en charge à 100 p. 100 les prédictions optimistes de M. Paul Reynaud, je crois qu'il faut attendre, avant de porter un jugement, au moins la durée d'un exercice budgétaire. Beaucoup, hélas, n'ont pas notre patience : on l'a vu par l'attitude de la C.G.T.

La maladresse et l'orgueilleuse sottise des dirigeants de la C.G.T. les ont conduits à engager une épreuve de force dont ils ne sont pas sortis vainqueurs. Motif apparent de la grève générale : les décrets-lois. Motif réel : chez les socialistes, ramener au pouvoir les grands hommes du parti — ils y ont si brillamment réussi ! — chez les communistes, obtenir le renversement de la politique étrangère et le départ de Daladier et de Bonnet, qui ont préféré les accords de Munich à la mort de quelques millions de paysans français. Les ouvriers ont compris le jeu et, dans la proportion des trois quarts,

ceux-là mêmes — déjà si réduits en nombre depuis 1937 — qui cotisent à la Confédération Générale du Travail, ont refusé de suivre l'ordre de grève. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est une faillite.

Quelles mesures prendre pour l'avenir? Je crois qu'en distinguant entre les meneurs et les menés, entre les agitateurs et le troupeau, le Gouvernement et les patrons ont agi avec sagesse. Dix révocations font un exemple, dix mille suspensions, vingt mille suppressions de congé font des mécontents et des victimes. On a bien fait de frapper fort sur tous ces ouvriers fonctionnarisés des usines et manufactures d'État, qui sont mieux payés que des officiers ou des professeurs de collège, et qui se disent des travailleurs sans connaître la fatigue du labeur manuel et la crainte du chômage. Par contre, que l'on ne pousse pas trop loin, dans les usines, les conséquences juridiques de la rupture du contrat collectif et qu'on ne tire pas vengeance, même légitime, à propos des incidents de 1938, des désordres de 1938. Là où le contact entre le patron et le travailleur était immédiat, il n'y a pas eu la moindre friction — on peut mesurer par là combien l'apaisement a fait de progrès depuis deux ans. Il faut le souligner, et souligner aussi que si M. Blum revenait au pouvoir, comme le voudraient ceux qui ont été les profiteurs de son premier passage, automatiquement les troubles renaîtraient. Ceux qui, pour des commodités d'arithmétique parlementaire, envisagent des solutions plus ou moins diluées de Front populaire feraient bien de ne point oublier ce risque dont le pays ne supporterait pas volontiers l'expérience renouvelée.

■

Dans la furieuse offensive antigouvernementale dont la grève manquée n'a été qu'un épisode, la politique étrangère est le lien qui unissait aux communistes certains journalistes de droite. C'est ce que le bon sens français appelle *le clan russe*. On les a vus, en septembre, nier les dangers de la guerre et pousser naïvement ou cyniquement la France à une politique de fermeté verbale ; à les entendre, l'Allemagne bluffait : il n'y avait donc qu'à bluffer davantage. Ayant de bonnes raisons de croire que l'attitude allemande n'était pas un

bluff, mais bien plutôt un chantage, MM. Daladier et Bonnet ont refusé d'entrer dans un jeu, au bout duquel la guerre nous attendait. Ils ont fait les accords de Munich et se sont efforcés de développer les possibilités d'apaisement général incluses dans le règlement intervenu entre les quatre puissances. L'envoi de M. François-Poncet à Rome, la visite de M. von Ribbentrop à Paris, ont jalonné déjà cette route. Nous ne sommes point de ceux qui la croient dépourvue de cailloux et de fondrières, mais nous ne voyons point d'autre chemin.

La déclaration franco-allemande que M. von Ribbentrop vient de signer avec M. Georges Bonnet a mis dans un état de véritable exaspération tous ceux qui prennent leurs inspirations à Moscou. Ceux-là mêmes qui essayaient de faire siffler M. Chamberlain à son arrivée à Paris, considéraient comme déshonorante la visite du ministre allemand et voyaient dans la déclaration projetée un acte d'asservissement de la France. Leur propagande utilisait également les sentiments légitimes de douleur que les israélites français ont éprouvés devant la persécution dont sont victimes leurs coreligionnaires demeurés en Allemagne et l'on a même cherché à créer des incidents autour des invitations officielles aux réceptions dont a été marqué le séjour de M. von Ribbentrop. Je ne pense pas que l'Allemagne ait pu trouver, dans le voyage de son ministre à Paris, un encouragement quelconque à persévérer dans ses violences racistes et je ne crois pas non plus que le fait de nous interdire tout contact avec les dirigeants nazis soit de nature à leur faire modifier si peu que ce soit leur antisémitisme. Peut-être même aura-t-on, dans ces entretiens, trouvé l'occasion de dire combien une politique qui ne laisse aux Juifs d'autres possibilités que la mort lente dans les ghettos est absurde et combien il vaudrait mieux, si l'Allemagne persiste à vouloir se débarrasser de ses israélites, organiser leur émigration en leur permettant d'emporter de quoi vivre.

Échanges de vues, tour d'horizon, tel paraît avoir été le caractère des entretiens du Quai d'Orsay. Chacun interprétera, dans le sens de ses préoccupations et de sa tendance personnelle, les communiqués qui ont été publiés ou les indiscrétions qui filtreront. J'y vois, pour ma part, l'indication

que l'Allemagne recommence à tenir compte de la France ; que son chancelier réfléchit, après les étapes foudroyantes qu'il vient de parcourir, que ses prochaines revendications ne seront pas dirigées contre nous et qu'il souhaite normaliser ses rapports avec la France ; mais cela ne veut aucunement dire que ses plans d'expansion soient désormais accomplis, et que nous puissions nous relâcher de notre vigilance.

Du reste, les vociférations italiennes sont là pour nous rappeler le danger. « A nous la Tunisie, à nous la Corse et Nice ! » Manifestation spontanée, nous annonce-t-on. Le Gouvernement italien fera bien de prendre garde au danger que pourrait constituer à la longue pour lui le retour de l'Italie aux manifestations spontanées : ce sont gestes peu conformes à l'idéal de discipline des dictatures.

L'opinion française a accueilli comme elles le méritaient ces inconvenances, l'incident doit désormais être considéré comme clos ; il prouve que les Italiens perdent leur sens de l'à-propos, à moins qu'il ne faille interpréter leur geste comme une manifestation de mauvaise humeur à l'occasion du voyage de M. von Ribbentrop à Paris, voyage qu'ils auraient vu retarder bien volontiers. Dans tous les cas, la scène scandaleuse dont Montecitorio a été le théâtre et M. François-Poncet, qui n'a décidément pas beaucoup de chance, le spectateur, n'aura pas été inutile. Elle a attiré l'attention des Français de tous les partis sur l'importance vitale de nos possessions d'Afrique du Nord et sur la nécessité de défendre l'Empire. N'oublions pas cet avertissement gratuit et, puisque l'Afrique du Nord est un tout, organisons sa protection comme un bloc bien articulé, en ne négligeant ni les effectifs, ni le matériel, ni les voies de communications.

■

Ayant ainsi fait le point de la situation intérieure et extérieure, il nous reste à projeter ces données sur le plan parlementaire et à envisager les rapports du Gouvernement avec les Assemblées.

Pour le Sénat, rien de plus simple. Le Cabinet Daladier dispose de la quasi-unanimité. Le Sénat a renversé deux

fois déjà le Gouvernement Blum, le dernier renouvellement triennal a diminué encore de douze à treize unités le petit carré de ceux qui avaient voté pour lui, une troisième expérience apparaîtrait au Sénat comme une plaisanterie de mauvais goût et serait liquidée sans phrases.

Il n'en est pas de même à la Chambre. Le Front populaire est mort par la rupture, rendue publique à Marseille, entre radicaux et communistes. Entre socialistes et communistes, entre radicaux et socialistes, les rapports sont détestables, mais le divorce est plus difficile. Nécessité des désistements du second tour, vous faites pardonner bien des trahisons ! Il est certain que l'accouchement d'une majorité conforme aux nécessités de la politique actuelle implique l'abandon de la démagogie électorale du Front populaire. Peut-être, au lendemain de Munich, sur la plate-forme de la Paix, une dissolution rapidement suivie d'élections générales aurait-elle levé l'hypothèque. On n'a pas voulu courir cette chance ; le résultat, c'est qu'aujourd'hui le Gouvernement a contre lui 250 voix de gauche et que le travail délicat qui consisterait à souder, aux 150 voix des radicaux et du centre gauche, les 200 voix de l'ancienne minorité n'a pas encore été commencé.

Certains pensent évidemment à refaire une majorité en réalisant un rapprochement entre les radicaux et les socialistes. Cette solution répond certainement au vœu de la moitié des radicaux et des trois quarts des S.F.I.O. ; elle a contre elle le chantage que les communistes ne manqueront pas d'exercer comme en février dernier au moment du Cabinet Chautemps, et, plus encore, elle se heurte au fait qu'il n'y a évidemment de salut à l'intérieur que dans la politique d'économies, à l'extérieur dans la ligne suivie depuis le printemps, d'accord avec le cabinet conservateur anglais : comment les socialistes se rallieraient-ils à ces deux nécessités ?

Il faut donc en revenir à une majorité du type Poincaré 1926. Ce n'est pas aussi facile, car, depuis douze ans, l'opposition de gauche a grossi par la faiblesse des gouvernements, notamment par le rôle que M. Poincaré lui-même a laissé jouer à la C.G.T. Les radicaux élus avec des désistements d'extrême-gauche sont menacés dans leurs circonscriptions s'ils ratifient les décrets-lois : l'expérience Laval est péremptoire. Les

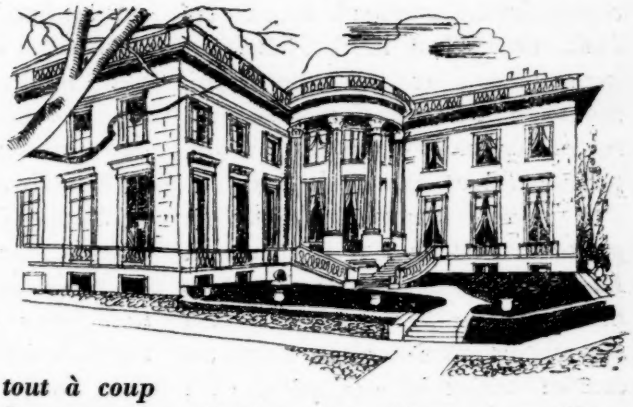
modérés, de leur côté, assumeraient bien la responsabilité de votes impopulaires, mais ils veulent avoir la garantie qu'on ne les utilisera point en chevaux de renfort dans un passage difficile, pour les renvoyer ensuite et les battre comme au printemps de 1936. Aussi, leurs chefs ont-ils prévenu qu'il n'y aurait pas à compter sur une majorité de rechange si le vote préalable de la R. P. n'assurait l'indépendance des partis.

Un tel vote ne sera certainement pas obtenu sans difficulté. Il faudrait que le Gouvernement en fasse une question de confiance ; rien de moins probable après la décision du parti radical qui, sans condamner la représentation proportionnelle, préfère voter d'abord le budget. Ainsi, la situation se présente assez mal et le Gouvernement risque de se trouver en position délicate quand il faudra statuer sur les décrets-lois. Si le Cabinet est mis en minorité, M. Daladier sera sans doute rappelé par le Président de la République. Il est en tout cas évident qu'aucun cabinet ne saurait se former sans son concours et son appui : comment accepterait-il de collaborer avec ceux qui veulent démolir sa politique? Le temps des quadrilles est passé. Dans ces conditions, il vaudrait mieux ne pas risquer un accident déplorable et préparer à froid dès maintenant la nouvelle majorité. Toute la question est de savoir s'il n'est pas trop tard et si M. Daladier ne s'est pas laissé gagner de vitesse par les conjurés. Ceux-ci feront bien de prendre garde cependant à une opinion publique qui, sans doute, est peu satisfaite des décrets-lois, mais qui, dans son ensemble, veut que la France soit gouvernée et ne compte pas pour cela sur M. Blum ou ses *ersatz*.

FRANÇOIS LEUWEN

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

LE MUSÉE CAMONDO



Ce n° 63 de la rue de Monceau surprend le promeneur. Le quartier ne lui a guère présenté que des souvenirs contemporains du Second Empire ou de Grévy quand tout à coup un portail, une ligne de communs le transportent en « Terre sainte » : rue de Varenne ou rue du Bac. Il jurerait aborder l'hôtel de quelque fermier général de Louis XV : or il n'y a pas vingt-cinq ans que celui-ci fut élevé pour feu le comte Moïse de Camondo.

La cour, où des orangers en pots somment les ailes des écuries et des remises, sent davantage notre temps. Si enfin, contournant à gauche la maison, on arrive au jardin, la façade postérieure ne permet plus aucune confusion : elle est, dit-on, inspirée du Petit Trianon ; sans doute, mais les rotondes de Potsdam ont eu part à sa conception et son plan est tout moderne.

MM. de Camondo, Abraham et Nissim, deux frères, deux financiers, étaient déjà Parisiens au temps de Napoléon III. Ils s'étaient installés en deux hôtels voisins dans la part qui fut lotie du parc de Monceau, confisqué sur la maison d'Orléans. D'Abraham naquit Isaac qui laissa au Louvre, en 1911, l'insigne collection où figurent la pendule des Grâces de Falconet et le Fifre de Manet. Moïse, fils de Nissim, s'intéressa surtout aux meubles, aux objets d'art. Il administra les musées nationaux, l'Union des Arts décoratifs, la société des Amis du Louvre. Tout Paris se rappelle la haute silhouette de cet homme aimable, fort sourd, dont un monocle noir cachait l'œil droit : il ne manquait pas une « première » artistique.

Dès avant 1900 *il avait commencé sa collection. En* 1910 *elle était assez importante pour qu'à la mort de sa mère il décidât de substituer à l'hôtel familial une maison qui donnerait aux boiseries, aux meubles, aux tapis le cadre qu'ils requéraient. L'architecte Sergent lui bâtit, de* 1911 *à* 1914, *l'hôtel que nous voyons et qui appartenait moins à M. de Camondo qu'à ses collections et à son fils Nissim, pour qui tout cela était fait.*

A peine le temps de donner un grand bal et la guerre était là. Le 5 *septembre* 1917, *le lieutenant pilote-aviateur Nissim de Camondo succombait glorieusement dans un combat aérien et son père, sans vouloir interrompre son travail de collectionneur, le vouait désormais à l'utilité publique. Par son testament il laissait au musée des Arts décoratifs son hôtel et ses collections pour que le* musée Nissim de Camondo *perpétuât la mémoire de son père et de son fils.*

Il mourut en 1935 *et bientôt le musée s'ouvrit au public. Après la nécessaire éclipse du trimestre dernier, il vient d'admettre à nouveau les visiteurs.*

***

Trois étages, meublés par les chefs-d'œuvre des ébénistes, des bronziers, des tapissiers de la deuxième moitié du XVIIIe *siècle.*

Dès le vestibule, un bureau de Riesener vous accueille. Le grand escalier dont la rampe copie l'une des plus célèbres ferronneries de Toulouse est réchauffé par une « chancellerie » aux armes d'Argenson. Au premier, le grand bureau tapissé d'Aubusson présente un somptueux et discret ensemble de meubles d'acajou signé par Saunier, un guéridon de Martin Carlin, une table qui vient du Bellevue de madame de Pompadour, une autre table de Topino, des fauteuils de Sené qui furent à madame Élisabeth. Dans le grand salon, sur le tapis de la Savonnerie jadis tissé pour la galerie du Louvre, reposent les célèbres petits meubles que Carlin orna de plaques de Sèvres tendre, un guéridon de Thomyre, un paravent de la Savonnerie si miraculeusement conservé qu'il semble achevé d'hier. Le salon des Huet offre une table d'acier et de bronze ciselé donnée par Louis XVI à Vergennes et deux meubles d'appui en laque du Japon par Garnier — le collectionneur dut attendre trente ans pour compléter la paire !— Le mobilier est d'Oeben et de Sené, les flambeaux de vermeil ont été faits par Germain pour madame de Pompadour et le tapis pour Louis XV, le lustre est de bronze, de cristal de roche et d'améthyste.

Le meuble de la salle à manger, œuvre de Wesweiler et de Leleu, porte une argenterie commandée par Catherine II à Roëttiers. Le voisin cabinet des Porcelaines étale le

fameux « service de Buffon ». Enfin le petit bureau, sur la cour, qui fut celui du fils de la maison, garde quelques tableaux : quatre Guardi, trois Hubert Robert et les célèbres esquisses d'Oudry pour les cartons des « Chasses royales » de Louis XV.

On juge d'après cela du second étage qui n'est pas moins encombré de merveilles : meubles de Macret, d'Avisse, de Cremer, de Jacob; peintures de Lavreince, Gautier-Dagoty, Canella, Swebach, Demachy, Danloux, Drouais et Pierre; souvenirs de Marie-Antoinette, de Mesdames de France et de Choiseul.

Partout sont disposés des flambeaux, des vases montés, des fontaines, des pots-pourris, des boîtes, des pendules, des plateaux anciens; les moindres objets, chenets, pincettes, crémones, sont des pièces authentiques ou, en certains cas — très rares — de soigneuses copies. Sous l'aimable et précise direction de M. Bernard Metman, la maison, soigneusement tenue par des gardiens qui, souvent, ont connu M. de Camondo, semble, les tapis et les meubles à peine poussés pour le passage du public, attendre le retour de son maître.

Cette étonnante collection vaut surtout, on le voit, par les séries d'art décoratif : tapis, bronzes, lustres, meubles dont la réunion n'est nulle part dépassée. Et l'on ne sait trop ce qu'on doit admirer le plus : la fertilité d'imagination des artisans d'autrefois, leur science ou leur goût; la patience du collectionneur, poursuivant, pendant quarante années, les objets qu'il aimait, l'abnégation avec laquelle il leur cédait, chez lui, sa place ou la générosité qui les lui faisait disposer pour son fils puis pour le public; l'importance de la leçon préparée pour nos ouvriers d'art ou l'intérêt de voir conserver en France tant de chefs-d'œuvre nés à tant de peine.

***

M. de Camondo avait voulu « reconstituer une demeure artistique du XVIIIe *siècle ». Disons-le : il a trop bien réussi, son œuvre est trop accomplie. Jamais Français du* XVIIIe *siècle ne fut si parfaitement meublé. Jamais fille de théâtre, jamais partisan, tout à coup bouffis d'or et meublés tout d'un coup ne possédèrent pareille collection de raretés, voire d'étrangetés mobilières. On sent cela, rue de Monceau. On finit par désirer une pièce ou un meuble moins achevés, par chercher le vase ébréché, le tapis usé ou la chaise à demi-rompue chers à nos inventaires de famille et à nos habitudes. On n'imaginerait pas pouvoir vivre en un décor si bien ajusté.*

Au fait nul ne nous le demande : l'incomparable ensemble est destiné à « l'éducation des artistes et des

artisans ». Mais il atteste aussi l'attrait puissant de notre pays qui, à chaque moment de son histoire, sait former à la fois des artistes, des mécènes et de nouveaux Français bientôt prêts à lui offrir leurs travaux, leurs biens, leurs vies et leurs fils.

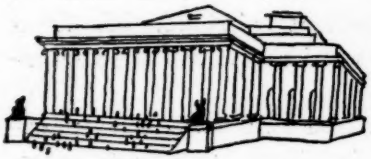
Avec une leçon de goût on peut prendre leçon de civisme, chez MM. de Camondo.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Elysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER



Une politique de contrainte en matière financière, appuyée sur le contrôle des changes et des mesures draconiennes, réunit-elle encore quelques partisans convaincus? C'est possible, surtout si cette politique financière se rapproche sectairement de la politique dite « pure ». Pourtant, qu'a-t-il fallu pour provoquer la détente des changes, le raffermissement du franc, le retour des capitaux migrateurs et même la déthésaurisation? Simplement ceci : l'affirmation que l'on entendait, au contraire, demeurer sous le régime d'une liberté absolue, laisser l'argent libre de ses destinées, ne plus l'opposer au travail dans un perpétuel conflit et le délivrer de cette suspicion ridicule qui pesait sur lui.

Les résultats, en quelques semaines, se sont montrés concluants. Dans tout autre domaine que celui du parlementarisme électoral, on ne demanderait pas plus et l'on se montrerait même satisfait. Mais voilà... « Il faut concilier les points de vue », répond tel ou tel de ces opposants en peine de sa situation future, beaucoup plus que de sa mystique proprement dite. Et de cela peut renaître le danger, au moment même où la preuve était faite que, dans leur grande majorité, les Français ne demandent pas autre chose qu'à travailler dans l'ordre et dans la raison. Ce qui rapprocherait progressivement notre situation, tant intérieure qu'extérieure, de l'amélioration progressive d'abord, de la restauration totale ensuite.

Faut-il donc à nouveau, après un bref sursaut d'espoir, envisager l'avenir sous de sombre couleurs? Je ne le crois pas. Ce qui nous pousse dans le dos déborde largement les jeux du forum et les passe-temps de couloirs; pour parler nettement, c'est l'urgence même de notre salut. La remise en cause de celui-ci finirait par créer des responsabilités, même dans un régime qui les dédaigna toujours avec une telle désinvolture. « Les révolutions, disait cet autre, on sait à peu près comment elles commencent, mais jamais comment elles

finissent ». M. Jouhaux verse de l'eau dans son gros vin rouge ; M. Zyromski se fait porter malade quand ses convictions démocratiques risqueraient d'entrer en conflit avec ses devoirs de fonctionnaire grassement rétribué. M. Léon Blum ne cache pas son amertume, ni même son désenchantement.

Ne nous attardons donc point trop et surtout avec pessimisme aux réactions qui suivent inévitablement toute intervention chirurgicale. Modelons notre attitude sur celle de la Bourse, qui ne s'en laisse point compter et escompte avec confiance ce qu'elle considère déjà comme la suite logique des événements. J'espère que cette attitude ne constitue point une surprise pour ceux qui veulent bien me lire et accorder quelque créance à ces lignes. Depuis longtemps, je l'annonçais et je la faisais pressentir, en adjurant chacun de prendre ses dispositions et de ne point trop s'attarder dans l'incertitude. Pour leur permettre de suivre plus facilement une évolution parfois difficile à préciser dans des aperçus bi-mensuels, j'avais mis à leur disposition mes *Notes hebdomadaires* et les services annexes qui les prolongent, les complètent en cas de besoin. Ces cas se sont montrés nombreux et il me reste la satisfaction de constater qu'ils furent le plus souvent tranchés d'une façon satisfaisante.

Mais nous n'en avons point fini avec cette période où des vérités clairement évidentes la veille peuvent devenir obscures le lendemain et nous poser de nouveaux problèmes qu'il faut résoudre immédiatement. J'y insiste à nouveau, car cette attention et ce recoupement perpétuels — pour lesquels il faut être techniquement et minutieusement outillés — demeurent les conditions catégoriques d'une réussite qui doit être largement rémunératrice.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique, doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1938

		Pages.
HENRY DE MONFREID	La Légende de Koria Morian. — I	5
JACQUES CHASTENET	Leçons d'une Crise	29
FRANCIS CARCO	Nature de Paris. — Fin	44
MARTIN FUCHS	Kurt von Schuschnigg et l'Archiduc Otto	71
FERDINAND BAC	Propos de Mérimée	95
ODON DE HORVATH	Jeunesse sans Dieu. — II	123
F.-F. LEGUEU	Les Finances du IIIe Reich	167
STEFAN ZWEIG	La Prise de Byzance	179
LÉON PIERRE-QUINT	Lautréamont vu en 1938	202
GÉNÉRAL KOELTZ	Littérature militaire	211
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	224
P. D'ESPEZEL :	Vieux Paris.	

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1938

* * *	Ce qu'il faut faire	241
JACQUES ROUJON	Le Système de Versailles et Louis XIV. — I.	256
COMTE DE FELS	Les Gagnants de Munich	286
VALÉRIE MASUYER	Souvenirs	294
HENRY DE MONFREID	La Légende de Koria Morian. — Fin.	323
MAURICE MARTIN DU GARD	Francis Jammes	361
EMMANUEL D'ASTIER	M. Spaak et la Belgique	370
G. JEAN-AUBRY	Villiers de l'Isle-Adam	383
ODON DE HORVATH	Jeunesse sans Dieu. — Fin	398
IGNOTUS	Anatole de Monzie	428
HENRIETTE CHANDET	Jeunesse d'Annam	434
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	448
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris et d'ailleurs	458
P. D'ESPEZEL :	Vieux Paris.	

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1938

		Pages.
JEAN GIRAUDOUX	Cantique des Cantiques	481
ANDRÉ SIEGFRIED	Le Collège de France	510
RAYMONDE VINCENT	Blanche. — I.	522
WILLIAM FAULKNER	Tous les Pilotes morts	557
ROBERT DE TRAZ	L'Enfance des Brontë	579
GUY DE COURSON	L'Œuvre d'Ataturk	606
JACQUES ROUJON	Le Système de Versailles et Louis XIV. — Fin	631
ED. GISCARD D'ESTAING	Pour un Redressement national	652
L. GABRIEL-ROBINET	Les Minorités en Europe centrale	672
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	682
ALEXANDRE ARNOUX	Le Cinéma	693
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	703

P. D'ESPEZEL : Vieux Paris.

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1938

GÉNÉRAL DUVAL	L'Aviation de Guerre	721
JEAN COCTEAU	Jean-Jacques Rousseau. — I	742
CONSTANTIN DE GRUNWALD	Hongrie 1938	762
RAYMONDE VINCENT	Blanche. — II	782
ÉMILE DARD	Évasion d'une Armée espagnole	817
FÉLIX DE CHAZOURNES	Beaux Jours sur les Andes	844
RENÉ DUMESNIL	Renaissance de l'Hippocratisme	879
SELMA LAGERLÖF	Le Monde à quatorze ans	890
JACQUES ROUVIER	La Propriété immobilière	912
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	929
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	938
FRANÇOIS LEUWEN	Rentrée des Chambres	945

P. D'ESPEZEL : Le Musée Camondo

La REVUE DE PARIS *publiera en 1939 :*

udes historiques et archéologiques, mémoires :

Souvenirs
de G. LENOTRE.

Souvenirs
de Paul DE LEUSSE
sur la guerre de Crimée et la guerre de 1870.

orrespondance inédite
du duc de RICHELIEU.

En province sous Louis XV
par Pierre GAXOTTE.

Mansouriah
par J. et J. THARAUD.

Les Bonaparte à Rome
par Fr. CHARLES-ROUX.

Ferry Homme d'Etat
par Daniel HALÉVY.

Calonne
par Robert LACOUR-GAYET

Paris sous Louis XIV
par Emile MAGNE.

Napoléon à Ste-Hélène
par Ernest d'HAUTERIVE.

Cecil Rhodes
par Georges OUDARD.

Un Drame sous les Cent-Jours
par G. BENOIT-GUYOD.

Le Ralliement et la République
par Adrien DANSETTE.

Idéologie de la Commune
par Robert DREYFUS.

Le Destin des Sudètes
par J. BENOIST-MÉCHIN.

t des articles de MM. P. Champion, J. Hackin, A. Parrot, J. Charbonneau, Jules Bertaut, G. Rudler, Jean Stern, Carl Burckhardt, etc...

tudes politiques et économiques sur la France et les principales puissances du monde par le comte de Fels, Jean Mistler, Roland de Marès, Ed. Giscard d'Estaing, F.-F. Legueu, Raoul de Roussy de Sales, Stéphane Lauzanne, Georges Suarez, Jacques Rouvier, A. Javal, P. Waline.

Qui dirige la France?
par le comte DE FELS.

La Production de Qualité
par André SIEGFRIED.

Liberté et Autorité
par André MAUROIS.

La Presse américaine
par Bernard FAÏ.

et les **Portraits politiques** d'IGNOTUS.

es récits de voyage de R. Breuil, A. Debroca, A. Métraux, R. de Traz, etc.

Voir au verso la suite des annonces concernant les publications de la REVUE DE PARIS

La REVUE DE PARIS *publiera en 1939*

Des pièces de théâtre de Jean Giraudoux, Marcel Achard, Paul Géraldy.

L'Histoire de Tobie et Sara
par Paul CLAUDEL.

Ondine
par Jean GIRAUDOUX.

L'Homme difficile, par Hugo DE HOFFMANNSTHAL.

Des études militaires du général Koeltz, du général Duval, de l'amiral Castex, du commandant Bard.

Des études scientifiques :

Prairies sous-marines
par Louis ROULE.

Le Roman de la Terre
par Henry BIDOU.

La Genèse de la vie
par Jean ROSTAND.

La Chiroscopie, science exacte
par René JOHANNET.

La Diphtérie
par Robert DEBRÉ.

Le Sommeil normal et le Sommeil morbide
par Jean LHERMITTE.

Le Pain de l'enfant et la Sélection des blés
par Louis BLARINGHEM.

Les Hormones végétales
par Raoul MAY.

La Psychanalyse
par G. HEUYER.

Les Tableaux de Paris d'Albert FLAMENT.

Paris d'hier et d'aujourd'hui par Pierre d'ESPEZEL.

Des études artistiques de Paul Alfassa ;

la chronique des livres par Henry Bidou, Marcel Thiébaut, Jean Poirier ;

la chronique historique par. A. Albert-Petit ;

la chronique philosophique par C. Bouglé ;

la chronique musicale par Constantin Photiadès ;

la chronique dramatique par François Porché ;

la chronique cinématographique par Alexandre Arnoux ;

la chronique scientifique par Louis Houllevigue ;

le théâtre à l'étranger par Robert de Smet et René Lauret.

LA REVUE DE PARIS *il y a cent ans*

De la Revue de Paris *de décembre* 1838 (première Revue de Paris), *nous extrayons ces diverses « petites nouvelles » tirées du Bulletin de la* Revue de Paris :

◆ Lundi dernier, M. Saint-Marc-Girardin a ouvert son cours à la Sorbonne. Un auditoire nombreux et choisi se pressait autour de la chaire de l'éloquent professeur. Dans un discours, dont nous regrettons de ne pouvoir citer au moins les principaux passages, M. Saint-Marc-Girardin a fait, avec toute la finesse d'esprit et la grâce d'expression qu'on lui connaît, le parallèle de l'ancien et du nouveau drame français. Les rapprochements ingénieux, les remarques spirituelles dont ce discours était semé ont mérité à diverses reprises d'unanimes applaudissements. Nous reviendrons sur l'ensemble de ce cours qui, par le sujet que M. Saint-Marc-Girardin a choisi et par la manière tout à la fois sérieuse et brillante dont il le traite, ne peut manquer d'exciter un vif intérêt.

◆ Nourrit, notre premier ténor, chante à Naples, et toutes les relations imprimées et manuscrites s'accordent pour célébrer le triomphe éclatant de ce virtuose. Après bien des contrariétés suscitées par la police napolitaine, Nourrit a paru dans *Il Giuramento*, de Mercadante, lequel *Giuramento* n'est pas *le Serment* que l'on voit figurer sur l'affiche de notre Opéra, mais une imitation d'*Angelo, tyran de Padoue*. Succès d'enthousiasme, de fureur, de fanatisme ; le public a fait éclater ses transports, malgré la présence de la famille royale ; l'étiquette veut qu'en pareille circonstance on s'amuse sans bruit, on applaudisse en silence. La voix, le talent de Nourrit, comme chanteur, comme acteur, ont également charmé la nombreuse assemblée impatiente de l'entendre.

◆ Un nouveau roman de M. Alexandre Dumas vient de paraître à la librairie de Dumont. Ce roman, intitulé *Acté*, présente un tableau fidèle des mœurs grecques et romaines sous le règne de Néron. Madame la comtesse d'Ash vient de publier, chez le même éditeur, sous le titre de *Jeu de la Reine*, un recueil de souvenirs piquants, de récits ingénieux qui rappellent beaucoup l'élégante manière de M. Scribe.

◆ C'est le 26 de ce mois que commencera, dans les salons de M. Meurice, rue du Mont-Blanc, n° 3, la vente au profit des réfugiés polonais. On y trouvera pour étrennes des objets plus riches et plus curieux les uns que les autres, et qui auront tous été faits ou donnés par l'aristocratie de la société parisienne. Les comptoirs seront tenus par l'élite des femmes élégantes, sous la présidence de la princesse Czartoriska. Ce sera à la fois un plaisir et un devoir pour tous ceux qui font profession de fashion et de philanthropie d'aller porter leur tribut à ce bazar fashionable et philanthropique.

L'ARGUS de la PRESSE

" VOIT TOUT "

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour 20.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Collectionne :

LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Édite : **l'Argus de l'Officiel**

contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

cadeaux appréciés

CIGARES & CIGARETTES

DE LA REGIE FRANÇAISE

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

Un siècle de succès

PATE REGNAULD

Recommandé aux Orateurs, Chanteurs et dans toutes les Affections de la gorge

Quelques bonbons de Pâte Regnauld suffisent pour calmer très rapidement les accès de toux les plus opiniâtres et les irritations de la gorge et des bronches.

En vente dans toutes les pharmacies

Dépôt : Maison Frère
19, rue Jacob, PARIS (VIe)

ÉCHANTILLON GRATIS
en se recommandant de *La Revue de Paris*

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CREDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

EN JANVIER
Exposition de Blanc
Lingerie-Trousseaux
EN FÉVRIER
Articles pour Fermes et Jardins
EN MARS
Exposition Générale des Nouveautés d'Été
EN AVRIL
Electricité-T.S.F
Bâtiment
EN MAI
Velocipédie-Accessoires d'Automobile-Pêche-Sports
EN JUIN
Vêtements et Articles de Voyage

EN JUILLET
Toilettes d'Été-Articles de Bains de Mer
EN AOUT
Armes-Vêtements et Articles de Chasse
EN SEPTEMBRE
Tapis-Ameublements
Rentrée des Classes
EN OCTOBRE
Exposition Générale des Nouveautés d'Hiver
EN NOVEMBRE
Ménage-Chauffage
Eclairage
EN DÉCEMBRE
Exposition de Jouets-Etrennes

Bazar de
L'HÔTEL de VILLE

RUE DE RIVOLI-PARIS

Téléphone : TURBIGO 68-30 et la suite

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par le Décret-Loi du 14 Juin 1938

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 — CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1938, ses opérations ont porté su

plus de 13 milliards de francs
de Capitaux assurés

et plus de 189 millions de francs
de Rentes Viagères constituées

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ

ASSURANCES COLLECTIVES
GARANTISSANT LES RISQUES DÉCÈS, VIEILLESS
MALADIE, INVALIDITÉ

RENTES VIAGÈRES
immédiates ou différées

Les garanties les plus importante
Les tarifs les plus avantageu

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Pa
ou chez les Agents Généraux en Province.

Les Pages Immortelles

Sous ce titre les **ÉDITIONS CORRÉA** lancent une collection de livres classiques d'un genre entièrement nouveau. Considérant que le manque de temps ou d'argent interdisent trop souvent l'achat et la lecture des œuvres qui devraient être les plus connues, elles ont eu l'idée de réunir, en des volumes très soignés, les textes essentiels des plus grands penseurs de tous les temps. Afin d'éviter l'écueil des « Pages choisies » dont le choix reste arbitraire, elles ont fait appel aux plus grands écrivains vivants du monde, en s'efforçant de tenir compte de leurs affinités spirituelles. Ainsi Romain Rolland est chargé de révéler J.-J. Rousseau. André Maurois : Voltaire. Thomas Mann: Schopenhauer. André Gide : Montaigne. Julien Huxley : Darwin. Stephan Zweig: Tolstoï. François Mauriac : Pascal. Heinrich Mann : Nietzche. André Malraux : Napoléon. Emile Ludwig : Machiavel. Arnold Zweig : Spinoza, etc.

VOLTAIRE

PAR

ANDRÉ MAUROIS

21 fr.

ROUSSEAU

PAR

ROMAIN ROLLAND

21 fr.

SCHOPENHAUER

PAR

THOMAS MANN

21 fr.

Chaque volume, qui compte 240 pages, est orné d'un hors-texte et se compose de deux parties : la première est un essai approfondi de l'auteur moderne sur le grand penseur, la seconde se compose des textes que l'auteur moderne estime essentiels, autrement dit l'œuvre classique qui, par le génie qu'elle révèle, ou par sa répercussion dans l'histoire de la pensée humaine, mérite de rester immortelle.

On voit donc l'importance de cette collection.

Les 25 volumes qui la composeront constitueront non seulement une somme de la pensée humaine mais un reclassement de cette pensée, fait par les écrivains vivants les plus célèbres, à la fois vulgarisation et quintessence des œuvres des plus grands génies, elle doit passionner aussi bien le grand public que le public universitaire et intellectuel.

ÉDITIONS CORRÉA

CHEZ PLON

ÉMILE HENRIOT

LE LIVRE DE MON PÈRE

" Et je pensai aux jours d'autrefois... ".
LAMARTINE.

18 francs

LÉO LARGUIER
de l'Académie Goncourt

LES TRÉSORS DE PALMYRE

Le domaine enchanté des curieux

20 francs

ALIA RACHMANOVA

MARIAGE DANS LA TOURMENTE

Journal d'une étudiante russe pendant la révolution
Traduit de l'allemand par H. Bloch

18 francs

ROBERT DE MAROLLES

AVIATION ÉCOLE DE L'HOMME

Préface de Michel Détroyat
collections " Présences "

20 francs

MARIE
Reine de Roumanie

HISTOIRE DE MA VIE

Tome III et dernier

In-8° de 600 pages avec 32 gravures hors-texte .. .. **50 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

UN DES PLUS GRANDS SUCCÈS DE LIBRAIRIE DE CES DERNIÈRES ANNÉES

LA POLITESSE
SON ROLE, SES USAGES

par

le Duc de **LÉVIS MIREPOIX** et le comte **FÉLIX DE VOGÜÉ**

...Le livre le plus lu de l'année — on peut le prédire aisément — ne sera point le Prix Goncourt, mais bien le spirituel ouvrage que ses auteurs, le duc de Lévis Mirepoix et le comte Félix de Vogüé, ont intitulé : La Politesse, son rôle, ses usages.

Pierre Audiat.
(Paris-Midi).

...Est-il exact qu'on ne sache plus vivre en société et que cette jolie chose : la Politesse, soit reléguée parmi les vieilles lunes? Si c'était vrai, cela nous donnerait le ton et nous ferait prévoir l'agrément des civilisations qui, présentement, se fabriquent. Mais il reste tout de même des peuples polis et, parmi ceux qui ne le seraient pas, on rencontrerait encore des gens qui pratiquent le savoir-vivre. En France, la vieille tradition de courtoisie ne peut pas mourir, mais on sent bien que constamment, il faut l'adapter et la remettre au point. C'est ce que tente avec autant de tact que d'esprit le livre du duc de Lévis Mirepoix et du comte Félix de Vogüé.

Albéric Cahuet
(L'Illustration).

...Ce livre est spirituel, amusant, entrecoupé d'anecdotes charmantes, comme celle que je signalais plus haut, et en même temps qu'un code des règles contemporaines, on peut le considérer comme un tableau de notre société et de son évolution. Ce problème de la civilisation dans les manières est un de ceux qui ont toujours le plus préoccupé les Français. Le grand La Bruyère lui-même n'a pas dédaigné d'en donner des exemples et des maximes. On voit que c'est à une vieille et belle tradition que se réfère l'utile et l'amusant ouvrage du duc de Lévis Mirepoix et du comte Félix de Vogüé.

Edmond Jaloux
(L'Excelsior).

...Leurs illustres noms donneront à tous ceux qui ne sont pas fort sûrs de leurs manières le sentiment qu'enfin ils ont trouvé des guides et que deux grands seigneurs veulent bien prendre la peine de leur épargner les gaffes et les impairs.

Louis Latzarus
(L'Intransigeant).

...Il n'est pas inutile que des hommes comme eux, qualifiés par leur âge et par leur éducation, soulignent, à l'usage de tous et particulièrement des jeunes gens, les règles immuables encore que non écrites du savoir-vivre.

Orion
(L'Action Française).

...Est-il possible de concilier les deux points de vue : celui des anciens et celui des modernes, celui des dernières barbes et celui des faces glabres, celui des porteurs de gibus et celui des sans-chapeau? Deux hommes de bon ton l'ont pensé : le duc de Lévis Mirepoix et le comte Félix de Vogüé, qui ont signé de concert un assez gros livre, d'ailleurs fort attrayant, sur la Politesse et qui conviennent de la meilleure grâce que la politesse d'hier ne saurait être la politesse d'aujourd'hui.

Noël Sabord
(Paris-Midi).

...C'est non seulement un traité de la politesse, de son rôle, de ses usages que nous donnent les auteurs, mais plus et mieux, une étude très originale sur la « Physiologie de la politesse » et sur les « Préséances ».

(Essais Catholiques).

...C'est un livre que les hommes d'hier goûteront avec infiniment de plaisir en voyant que, pour une fois, on ne détrône pas ses usages et ses lois, mais que, bien au contraire, on en évoque le souvenir avec la complaisance qu'on met à rappeler de charmantes anecdotes se rattachant aux membres disparus de sa famille.

(La Nouvelle Revue de Hongrie).

Un volume écu .. .. **25** francs.

LES ÉDITIONS DE FRANCE
20, avenue Rapp, PARIS (7e)

Le chef-d'œuvre de

SOMERSET MAUGHAM

SERVITUDE HUMAINE

(Texte français de Mme E.-R. BLANCHET)

...Si c'est cet asservissement aux choses de la terre que Somerset Maugham a voulu montrer et peut-être déplorer, rien de mieux. Mais seules nos expériences personnelles et notre formation religieuse nous permettront de juger sainement un pareil ouvrage et d'en tirer profit.

Charles Bourdon
(Revue des Lectures).

...Quelle que soit la valeur de ses autres œuvres (je ne les oublie pas), c'est par « Servitude humaine » que Somerset Maugham pourra toucher le plus. Car de l'ensemble des détails vivants de ces personnes qui passent dans l'ombre comme des masques dans un bal, de ces saisons alternées et de ces paysages aussitôt dissous dans le souvenir ou dans l'oubli, finit par naître une impression d'une force étonnante.

Robert Brasillach
(Gringoire).

....Tout cela forme un ouvrage d'une émouvante séduction, où les héros restent toujours en dessous du bien qu'ils pensent d'eux et du mal qu'on leur impute. Ce n'est pas un livre, c'est l'humanité même.

P. C.
(Le Journal de Genève).

...La lecture de « Servitude humaine » m'a passionné. Elle m'a donné tout le plaisir mêlé d'angoisse que Mme Blanchet a ressenti en le traduisant.

Paul Chack
(L'Eclair de Montpellier).

*...« Servitude humaine » est un roman un peu dans la manière de l'*Education sentimentale, *mais j'y vois aussi le* Babbit *en ce sens que nous y trouvons en maintes pages une caricature assez cruelle des mœurs de la menue bourgeoisie britannique.*

Jean Desthieux
(Cyrano).

...D'un bout à l'autre, on reste saisi par la présence de cette qualité que Paul Bourget affirmait être la première pour un romancier, la crédibilité. Maugham, c'est un de ses principes, ne parle que de ce qu'il a vu, observé. Le romancier doit suivre la vie; en cela il est bien le disciple des grands Français qu'il admire, de Stendhal et de Huysmans, surtout de Maupassant.

Roger Giron.
(Toute l'Edition).

...Qu'à aucun moment nous ne soyons rebutés, qu'au contraire nous nous sentions captivés pendant de longues heures, au point de ne laisser ces pages qu'à regret — un peu comme, lorsque nous étions enfants, nous n'abandonnions les Aventures du capitaine Corcoran, *un tel roman de Jules Vernes qu'après plusieurs sommations — cela indique assez la qualité de l'ouvrage et la maîtrise de l'auteur.*

Henry Gross
(Télégramme de Boulogne-sur-Mer).

...C'est assurément un beau roman si l'on entend par là une œuvre substantielle, puissante et forte que cette « Servitude humaine » de l'Anglais Somerset Maugham, dont Mme E. R. Blanchet vient de donner une traduction en tous points excellente.

Maurice Muret
(Les Débats).

...Or, « Servitude humaine », à quoi l'habile Mme Blanchet a voué le meilleur de ses soins, est aussi un roman anglais Eh bien! Maugham n'a rien écrit à ce jour qui ait ce prix et cette portée. Comme quoi il ne faut pas étiqueter une fois pour toutes un écrivain et le classer sans appel parmi les coloniaux.

Jean Nicollier
(La Gazette de Lausanne).

...Les pages dans lesquelles Somerset Maugham analyse le troublant mystère de l'asservissement d'un être intelligent et lucide comme Philip à une créature inepte comme Mildred sont de tout premier ordre, et elles incitent à prononcer le mot de chef-d'œuvre.

Orion
(L'Action Française).

...On ne peut songer à résumer une œuvre aussi touffue. La richesse de « Servitude humaine » est dans le détail : la signification morale, psychiâtrique, philosophique du roman ressort de l'addition, de l'accumulation des détails. C'est une biographie minutieuse, non de toute une vie, mais d'une enfance et d'une jeunesse, jusqu'à un tournant heureux des fiançailles qui sont comme une issue lumineuse après bien des errements.

François Porché
(L'Epoque).

...Le sujet est celui des plus grands livres, l'éternel sujet sur lequel on pourra toujours écrire : la fatalité qui fait que la vie de l'amour est à la fois la plus hasardeuse et la plus importante dans notre existence. M. Somerset Maugham traite ce thème avec beaucoup d'intelligence, d'expérience, d'habileté psychologique, d'art de la mise en scène. La suite de tous les chapitres dialogués entre les protagonistes fournit la trame d'une pièce de théâtre qui aurait sans doute un grand succès.

André Rousseaux
(Le Figaro).

...« Servitude humaine » par l'étude comme par l'observation, les caractères et le style, fait, en effet, songer à Dickens et nul doute qu'en écrivant l'auteur n'y ait lui-même beaucoup songé.

Noël Sabord
(Paris-Midi).

...« Servitude humaine », que Mme Blanchet vient de traduire avec élégance et fluidité, est de loin le plus beau roman qu'ait écrit Somerset Maugham. C'est l'œuvre maîtresse de sa vie, une œuvre d'une profonde vérité.

Marcel Thiébaut
(Le Jour).

...C'est un ouvrage puissant et magnifique, très probablement un chef-d'œuvre.

...L'idylle dérisoire de Philip et de la fille est sûrement une des études les plus fortes, les plus atroces qu'on ait faites de la fatalité et de l'absurdité de l'amour et aussi, ma foi, l'exemple le plus curieux d'une vengeance subtile de l'homme sur la femme, la revanche de la bonté et de la patience, le triomphe du faible. N'y eut-il que cet élément, le roman de M. Somerset Maugham aurait des titres à paraître un grand livre. La version française de Mme E.-R. Blanchet offre les mérites d'une œuvre originale : c'est une récréation

André Thérive
(Le Temps).

...Le chef-d'œuvre de Somerset Maugham. Peut-être. Mais, assurément l'œuvre la mieux fouillée, la plus sincère, la plus « directe » que nous ait donnée le célèbre romancier anglais... Un très grand livre. Et qui aura en France le retentissement qu'il mérite.

(Le Bien Public).

...C'est peut-être cela qui donne tout ce pathétique à ce livre, où les figures de femmes sont si cruelles et si tragiques qu'elles font mal.

(L'Eventail de Bruxelles).

...En consacrant toute sa carrière de traductrice à l'œuvre d'un seul auteur, après avoir su choisir cet auteur, Mme Blanchet est parvenue au plus haut point de la perfection pour une traductrice, c'est-à-dire à une identité complète, à un complet synchronisme avec cet auteur. Et voilà pourquoi on a l'impression de lire Somerset Maugham en français comme on le lirait dans le texte.

Les Coupe-Papier
(Le Matin).

...Le livre est sérieux, parfois émouvant, jamais banal. Il apprend à connaître la vie, où voisinent les turpitudes, les pires faiblesses et les bons mouvements. Mais, en homme de bonne compagnie, l'auteur sait indiquer les faiblesses sans les étaler. Son émotion n'est pas plus encombrante que son observation n'est agressive. Et on peut marcher longtemps dans la forêt touffue : la direction est indiquée, les avenues sont nettement tracées.

(Le Nouvelliste de Lyon).

...Dès les premières lignes de ce gros bouquin de six cent dix-neuf pages, on sent que Mme Blanchet a été plus qu'une traductrice. Le texte est allégé par la fluidité française, la phrase vive et alerte s'envole comme une alouette sur les sillons.

(Le Nouvelliste du Morbihan).

...La conséquence de tout ce que le roman a d'anglais, c'est que les personnes s'imposent à la mémoire, c'est que Philip, Mildred et les autres sont créés une fois pour toutes et qu'ils sont inoubliables.

(Le Soir de Bruxelles).

LES ÉDITIONS DE FRANCE, 20, avenue Rapp

Un volume in-8° de 612 pages : **30 francs.**

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE :
CINQ LIGNES GROUPÉES : **TAITBOUT 76.60**
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : Jacques CHASTENET et Emile MIREAUX

Le plus grand journal d'information.
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		52 fr.	98 fr.	185 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux	92 fr.	175 fr.	340 fr.
	Autres pays	130 fr.	260 fr.	500 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte que 50 centimes

Pour la Publicité, le Temps s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, QUAI DE CONTI — PARIS

Vient de paraître :

BERNARD SHAW

SOVIÉTISME ET FASCISME

Livre d'extrême actualité. L'auteur clarifie les débats entre les deux genres de dictature. C'est le complément indispensable à son célèbre *Guide de la Femme Intelligente.*

Un volume..... **15 fr.**

H. E. KAMINSKI

BAKOUNINE

Calvaire du célèbre révolutionnaire. Misère, trahison d'amis, exil, rien ne put affaiblir dans sa foi l'ardent doctrinaire de l'anarchie.

Un volume..... **25 fr.**

WERNHER LE JARDINIER

HELMBRECHT LE FERMIER

(Traduit par André MORET)

Mœurs des paysans allemands au moyen âge. Conflit éternel des générations et des classes.

Un volume..... **15 fr.**

Dr R. ALLENDY & H. LOBSTEIN

LE PROBLÈME SEXUEL A L'ÉCOLE

Position actuelle de ce problème. Attitude des parents et des maîtres. Remèdes aux traditionnels errements qui sont souvent des erreurs désastreuses à tous égards.

Un volume..... **20 fr.**

JACQUES PALIARD

THÉORÈME DE LA CONNAISSANCE

Ouvrage d'un vrai philosophe qui stimule la conscience à s'élever toujours plus haut et nous touche par son ardente sincérité.

Un volume..... **15 fr.**

P.-LÉON VEUTHEY

LA PENSÉE CONTEMPORAINE

Exposé raisonné des problèmes et des solutions qui sont à la base de la philosophie scientifique.

Un volume..... **20 fr.**

A.-D. SERTILLANGES

SPIRITUALITÉ

Nos sentiments, nos épreuves, notre vie morale, nos chutes et nos redressements, tels sont les principaux thèmes de cet enseignement qui pacifie l'âme et l'éclaire.

Un volume..... **18 fr.**

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

ÉTRENNES 1939 NOUVEAUTÉS

Albums " POUR NOS ENFANTS "

PIERRE MILLE

FÉLI ET M'BALA L'ÉLÉPHANT

Illustrations de A. IACOVLEFF

ALEXANDRE ARNOUX

A L'AUTRE BOUT DE L'ARC-EN-CIEL

Illustrations de Lucien BOUCHER

Chaque album, format 20×26, 32 p. de texte et grav. sur beau papier. Couverture en couleurs cartonnée, dos toile, avec couvre-livre . . . 18 fr.

Un album remarquable pour son prix :

E. LABICHE ET ED. MARTIN

LE VOYAGE DE MONSIEUR PERRICHON

Illustrations de Raymond PEYNET

Un album 24×31, de 48 pages en couleurs. Couverture cartonnée en 5 couleurs. . . . . 10 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

ÉTRENNES 1939 RAPPEL

Un album de grand luxe

MADELEINE LEY

LA NUIT DE LA SAINT-SYLVAIN

Images d'EDY LEGRAND

Un album 24×32, comprenant 48 pages de lithographies originales en couleurs.. 30 fr.

DÉJA PARUS DANS LA COLLECTION "POUR NOS ENFANTS"

LOUIS BATIFFOL
Henri de Béarn, roi de France
Illustrations de CARLÈGLE

Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER
La Fontaine
Illustrations de MAURICE LALAU

PAUL GÉRALDY
Clindindin
Illustrations d'ANDRÉ HELLÉ

ANDRÉ DEMAISON
Bêtes sur la Terre et dans le Ciel
Illustrations de MARIETTE LYDIS

OCTAVE AUBRY
Le Roi de Rome
Illustrations de CARLÈGLE

COLETTE YVER
Histoire de Jeanne d'Arc
Illustrations de MIRANDE

Le Cardinal A. BAUDRILLART
La Grande et Belle Histoire de la Première Croisade
Illustrations de D.-CH. FOUQUERAY

ÉMILE MAGNE
Au Temps du Grand Roi
Illustrations de CARLÈGLE

JACQUES BAINVILLE
Les Étonnements de Michou
Illustrations d'ALAIN SAINT-OGAN

THÉRÈSE LENOTRE
G. LENOTRE, de l'Académie française
Un Voyage à Paris sous Louis XVI
Illustrations de CARLÈGLE

PIERRE MILLE
Line en Nouvelle-Calédonie
Illustrations d'EDY LEGRAND

ANDRÉ LICHTENBERGER
Angomar et Priscilla
Illustrations de MARIETTE LYDIS

Beaux albums en couleurs, 32 pages de texte et gravures sur beau papier, format 20×26, couverture en couleurs cartonnée, dos toile .. .. 18 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION: 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		120 »	61 »	31 50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		126 »	64 »	33 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	150 »	76 »	39 »
	Plein tarif	180 »	91 »	46 50

LA LIVRAISON — 240 pages — 10 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, *n°* 360-50, *Paris.*

Sans aucun frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande. Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.